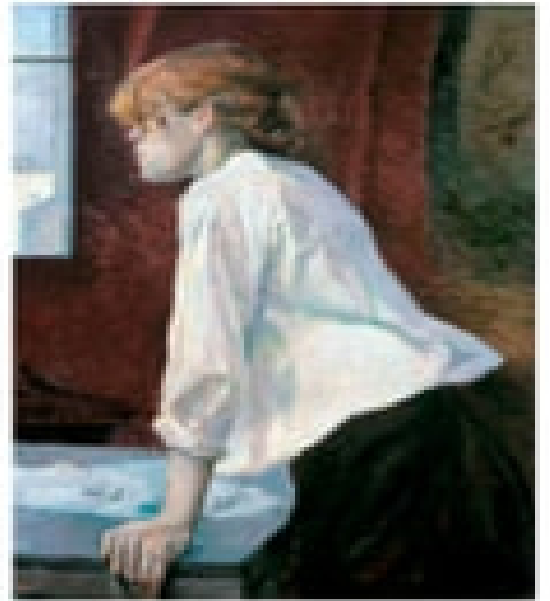




La stupeur

Aharon Appelfeld



Éditions de l'Olivier

Du même auteur

Histoire d'une vie

Prix Médicis étranger 2004

Éditions de l'Olivier, 2004

Points n° P1384

L'Amour, soudain

Éditions de l'Olivier, 2004

Points n° P1551

Floraison sauvage

Éditions de l'Olivier, 2005

Points n° P1867

L'Héritage nu

Éditions de l'Olivier, 2006

Badenheim 1939

Éditions de l'Olivier, 2007

Tsili

Points n° P1258

Le Temps des prodiges

Points n° P1259

L'Immortel Bartfuss

Points n° P1385

Katerina

Points, n° P1799

La Chambre de Mariana

Éditions de l'Olivier, 2008

Points n° P2258

Et la fureur ne s'est pas encore tue

Éditions de l'Olivier, 2009

Points n° P2511

Le garçon qui voulait dormir

Éditions de l'Olivier, 2011

Points n° P2807

Les Eaux tumultueuses

Éditions de l'Olivier, 2013

Points n° P3224

Les Partisans

Éditions de l'Olivier, 2015

Points n° P4357

Des jours d'une stupéfiante clarté

Éditions de l'Olivier, 2018

Points n° P4908

Mon père et ma mère

Éditions de l'Olivier, 2020

Points n° P5435

OceanofPDF.com

L'édition originale de cet ouvrage a paru chez Kinneret,
Zmora-Bitan, Dvir en 2017
sous le titre : תמיהון (*Astonishment*)

ISBN : 978-2-8236-1920-1

© Aharon Appelfeld, 2017.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2022.

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

*Pour Yehudit, Méïr, Yitzhak, Ilanit, Batya,
qui se tiennent à mes côtés avec amour*

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

[Du même auteur](#)

[Copyright](#)

[Dédicace](#)

[Chapitre un](#)

[Chapitre deux](#)

[Chapitre trois](#)

[Chapitre quatre](#)

[Chapitre cinq](#)

[Chapitre six](#)

[Chapitre sept](#)

[Chapitre huit](#)

[Chapitre neuf](#)

[Chapitre dix](#)

[Chapitre onze](#)

[Chapitre douze](#)

[Chapitre treize](#)

[Chapitre quatorze](#)

Chapitre quinze

Chapitre seize

Chapitre dix-sept

Chapitre dix-huit

Chapitre dix-neuf

Chapitre vingt

Chapitre vingt et un

Chapitre vingt-deux

Chapitre vingt-trois

Chapitre vingt-quatre

Chapitre vingt-cinq

Chapitre vingt-six

Chapitre vingt-sept

Chapitre vingt-huit

Chapitre vingt-neuf

Chapitre trente

Chapitre trente et un

Chapitre trente-deux

Chapitre trente-trois

Chapitre trente-quatre

Chapitre trente-cinq

Chapitre trente-six

Chapitre trente-sept

Chapitre trente-huit

Chapitre trente-neuf

Chapitre quarante

Chapitre quarante et un

Chapitre quarante-deux

Chapitre quarante-trois

Chapitre quarante-quatre

Chapitre quarante-cinq

Chapitre quarante-six

Chapitre quarante-sept

Chapitre quarante-huit

Chapitre quarante-neuf

Chapitre cinquante

Chapitre cinquante et un

Chapitre cinquante-deux

Chapitre cinquante-trois

Chapitre cinquante-quatre

Chapitre cinquante-cinq

Chapitre cinquante-six

Chapitre cinquante-sept

Chapitre cinquante-huit

Chapitre cinquante-neuf

Chapitre soixante

Chapitre soixante et un

Chapitre soixante-deux

Chapitre soixante-trois

Chapitre soixante-quatre

Chapitre soixante-cinq

OceanofPDF.com

CHAPITRE UN

Lorsque Iréna émergea de son sommeil, il était déjà huit heures. Des flots de lumière entraient par la fenêtre et un silence désagréable régnait dans la pièce, comme si la maison avait été abandonnée par ses occupants.

Au petit matin, la silhouette agitée de son mari l'avait visitée dans sa léthargie. Fort heureusement, il ne l'avait pas réveillée cette fois. Il était sorti de la maison en claquant la porte, laissant derrière lui l'odeur de sa sueur et un agacement réprimé.

Iréna avait tiré la couverture sur sa tête et plongé plus profondément dans un mauvais sommeil.

Le réveil la soulagea. Les visions troubles et bouillonnantes coulèrent à pic, s'effaçant de sa mémoire. La tête vide, elle se leva et palpa ses jambes engourdis. Elle s'habilla aussitôt et alla se préparer un café.

Elle était née dans cette maison, et c'était de là qu'elle avait pris le chemin de l'école pendant six ans, avant de travailler dans le magasin des Juifs qui jouxtait la maison dont elle avait franchi le seuil huit ans plus tôt pour se marier à l'église.

Ses parents étaient encore en vie alors. Puis ils avaient vieilli, marinant dans la confusion de leur grand âge. Les derniers mois, ils étaient en proie à des hallucinations et s'acharnaient sur elle en répétant que ce serait elle qui hériterait de la maison et du terrain, et non son frère aîné, mort depuis longtemps des suites de son alcoolisme.

La mort de ses parents avait creusé dans son cœur un vide qui s'était rempli d'anxiété et de minuscules plaisirs. Elle avait cherché un moyen d'appréhender leur vie ratée. Elle souhaitait se les représenter dans leur jeunesse, mais rien n'y faisait : leur disparition était totale. Même les nombreux objets grands et solides dont ils s'étaient servis pendant des années ne faisaient surgir aucune scène réconfortante. Dans ses cauchemars, elle les voyait exactement comme ils avaient été de leur vivant : charnus, méfiants et amers.

À leur mort, il lui avait semblé que la vie avec son mari allait être heureuse. Elle travaillait au verger et au potager. Elle aimait s'asseoir durant des heures à même la terre pour goûter au silence des végétaux.

Parfois, des tableaux aperçus à l'église s'imposaient à elle et, comme dans son enfance, elle avait l'impression de faire partie de la longue file des pauvres hères qui suivaient le Messie sur la route de Jérusalem.

À la fin de l'été, elle chargeait des caisses de fruits et de légumes sur la charrette et s'en allait en ville.

Le départ en hâte et le retour plus lent dissipaient ses angoisses. En fin de saison, elle s'installait sur la véranda pour contempler l'ondulation des arbres et le vol des oiseaux.

Mais le bonheur, ou quel que soit le nom qu'on lui donne, n'avait pas duré. Les catastrophes s'étaient enchaînées : des inondations avaient arraché les terrasses de culture et le verger, et pour couronner le tout, les deux vaches dociles étaient tombées malades et mortes la même nuit, comme si elles avaient conclu un pacte tacite pour quitter ce monde ensemble.

Lorsqu'elle avait ouvert la porte de l'étable et découvert leurs corps immobiles, Iréna s'était emparée d'un bâton pour les battre. Face à leur inertie, elle avait crié : « Je ne vais pas vous laisser mourir, sales bêtes ! »

Le soir, elle avait raconté la catastrophe à son mari qui avait réagi froidement, et de manière lapidaire : « Il fallait bien qu'elles meurent de

toute façon. » Et il était sorti les enterrer derrière l'étable.

Après quoi, Iréna lui avait servi le dîner et s'était assise en face de lui. Il avait englouti son plat en un éclair et en avait redemandé. La voyant déroutée, il l'avait houspillée en lui lançant des onomatopées, comme pour presser une bête paresseuse.

Elle était donc unie à lui depuis huit ans. Il ressemblait désormais à un propriétaire terrien déchu, ne s'intéressant ni à sa femme ni à son domaine, mais seulement à la température de la soupe qu'on lui servait et, si celle-ci n'était pas suffisamment chaude, il la renversait sans un mot dans le pot de chambre. Elle se ressaisissait pour demander :

« Comment s'est passée ta journée au travail ?

– Pourquoi tu poses cette question ? » grommelait-il sans lever la tête.

Iréna le savait : dans un instant, il mettrait sa chemise de nuit, déverserait un verre d'alcool dans son gosier et lâcherait : « Femme, au lit. »

Autrefois, ses manières rustres avaient eu leur charme. À présent, le moindre de ses gestes la faisait tressaillir.

« J'ai mal à la tête, disait-elle pour conjurer la malédiction.

– Tu as toujours mal à la tête.

– Qu'y puis-je ?

– N'y pense pas.

– Je vais mettre un chiffon humide sur mon front », disait-elle pour retarder l'exécution.

Ces ruses étaient vaines. Dès qu'elle avait enfilé sa chemise de nuit, il revenait à la charge. Elle s'obstinait pourtant : « Nous n'avons plus de vaches. Elles sont mortes.

– Tu parles d'elles comme si c'étaient des camarades d'école.

– Je les ai traites pendant sept ans.

– Et alors ? » explosait-il.

Il n'en avait pas été de même jadis. Tous deux se promenaient le long de la rivière et se rendaient de temps à autre dans la capitale. Il lui avait appris à boire et ils s'enivraient souvent ensemble. Il lui murmurait alors des mots qui ravissaient ses oreilles.

Ce petit bonheur avait pris fin rapidement. Dorénavant, il rentrait du travail nerveux et contrarié, engloutissait son assiette, en réclamait encore. Les mots semblaient avoir déserté sa bouche. Il n'émettait plus que des grognements qu'elle interprétait si bien que de violents maux de tête l'assaillaient aussitôt.

CHAPITRE DEUX

Elle avait renoncé à le supplier de ménager son corps. Il aurait arraché de toute façon le chiffon humide de son front et se serait aussitôt mis à l'œuvre, la plupart du temps à même le fauteuil.

Les assauts matinaux étaient encore plus éprouvants. Avant de partir au travail, il lui arrachait sa chemise et pesait sur elle de tout son poids, indifférent à son corps crispé de douleur, lui reprochant de ne pas se plier à ses désirs.

« Pourquoi n'aurais-tu pas pitié de ta femme ? » osait-elle parfois.

Il ouvrait alors la bouche.

« Quoi ? »

– Ces maux de tête vont me conduire en enfer. »

Cette dernière phrase le rendait loquace. Les grognements se transformaient en semblants de mots, qui se déversaient sur elle comme s'ils jaillissaient d'un gosier bouillonnant. Il parlait de sa vie à lui, de son travail depuis l'enfance et de tous les bienfaits dont il l'avait couverte. Il réclamait quoi ? Un simple coït. Même les chiens copulent.

Iréna était stupéfaite. Le visage de son mari s'allongeait, lui rappelant celui de son propre père lorsqu'il répandait sa mauvaise humeur dans la maison. Elle tentait de se mettre à genoux pour implorer son pardon, mais il fulminait, et l'on aurait pu croire que, au lieu de parler, il cognait à la hache un billot de bois récalcitrant.

Alors qu'elle se levait pour se diriger vers le four, elle se souvint dans une grande clarté des vaches mortes, et l'apitoiement refoulé pendant des jours la submergea. « Maintenant, elles sont dans une fosse et moi ici », lâcha-t-elle, inconsciente de ce qu'elle disait.

Elle se ressaisit, se prépara un café et s'assit à table. Les lueurs matinales entraient dans la cuisine et le coin dédié aux repas. Dans la chambre à coucher flottaient encore l'odeur de la sueur et l'obscurité.

Sans crier gare, de lointains souvenirs l'envahirent. Quand elle était petite, sa mère l'emmenait à l'église. Elles traversaient des champs verts, passaient devant le moulin et faisaient une pause à la taverne.

Il n'est pas d'usage de boire un verre avant la prière, mais la mère s'autorisait ce petit écart pour se donner du cœur à l'ouvrage. C'était leur secret.

Après la messe, elles marchaient lentement sur les chemins sinueux et sa mère lui livrait des bribes de son enfance. Un jour, elle lui avait confié que, avant d'épouser son père, elle avait été fiancée à un beau jeune homme qui s'était noyé, entraîné par le courant de la rivière. Elle avait porté son deuil longtemps, avant de céder à la pression de ses parents et de se marier avec son père.

Cette confidence avait profondément marqué Iréna.

Avec les années, sa mère avait changé et s'était renfermée. Le visage teinté d'une rougeur insolite, elle avait cessé de parler. Elle allait désormais seule à l'église, comme si elle cherchait à fuir son monde.

À son retour, ses yeux brillaient des nombreux verres engloutis. Elle se répandait en injures sur les voisins qui s'étaient enrichis, et les cousins qui avaient cessé de leur rendre visite.

Elle avait vieilli ainsi. Le père non plus n'avait pas connu la paix dans ses dernières années, mais il serrait les dents, passant sa colère sur le bétail.

Le troisième verre de café, le plus fort, arracha Iréna à ses souvenirs, et elle se réjouit de constater que le ciel était clair, le silence doux, et qu'elle-

même n'était pas tenue d'aller travailler.

Elle avait arrêté de bêcher la terre depuis que les inondations avaient détruit les terrasses de culture. Elle avait alors aidé l'intendant de l'école à laver le sol des classes et le préau, puis l'avait remplacé après sa mort. Les enfants ne l'embêtaient pas, le plus souvent elle était occupée dans la cour où elle aurait volontiers passé plus de temps s'il n'y avait eu l'obligation de servir le repas à Anton dès son retour.

Cet emploi avait pris fin avec les vacances d'été. Le silence régnait dans l'école fermée. En revanche, les cris joyeux des enfants nageant dans la rivière résonnaient dans tout le village.

Si seulement Anton ne la brimait pas comme il le faisait, elle aurait aimé aller voir sa tante Yanka qui habitait loin, dans les montagnes.

Lorsqu'elle était enfant, sa mère l'emmenait chez elle. C'était une femme élancée, à la vie monacale, habitant dans une maison isolée sur laquelle la forêt projetait ses ombres. Elle ne s'était pas mariée et sa vie recluse, loin du tumulte des hommes, suscitait l'incompréhension et les railleries du commun des mortels.

Iréna appréciait ses manières tranquilles, sa maison et son jardin qui se prolongeait jusqu'à la forêt.

« Pourquoi tu ne te maries pas ? lui demandait-elle naïvement.

– Je ne sais pas, répondait Yanka sans se fâcher.

– Ce n'est pas dur de vivre seule ?

– Non. »

Lorsqu'elle avait arrêté l'école, à douze ans, sa mère ne l'avait plus emmenée chez tante Yanka.

On parlait peu d'elle à la maison, et son souvenir s'était effacé. Ce ne fut que lors de son mariage, ou plus exactement deux ans plus tard, qu'Iréna avait commencé à se languir d'elle. Elle avait émis le souhait de lui rendre visite, mais Anton ne l'y avait pas autorisée.

Iréna se leva pour aller vers l'armoire.

Ce mouvement sans intention précise réveilla le désir niché en elle depuis longtemps : fuir, fuir. Cette fois, le désir prenait une direction : tante Yanka. Nul ne me trouvera dans la forêt, et si l'on me retrouve, je me jetterai à l'eau. L'idée que la rivière pourrait la dissimuler dans ses flots était l'une des pensées qu'elle cultivait secrètement.

Petite, elle avait aimé nager dans les zones sombres du cours d'eau, se cacher dans les bosquets et observer pendant des heures les minuscules créatures vivantes escaladant un brin d'herbe.

Elle s'était liée un jour avec un renardeau. Confiant, il s'était approché d'elle pour effleurer ses plantes de pied. Ce souvenir lointain et trouble l'enchantait. Elle ouvrit l'armoire, sortit son manteau d'hiver, mais le remit aussitôt en place.

CHAPITRE TROIS

Elle alla machinalement vers la fenêtre. Une scène sidérante s'offrit à ses yeux : le père, la mère et les deux filles étaient alignés devant l'entrée de leur magasin. Le corps ceint d'un tablier bleu, la mère avait le buste penché en avant, comme arrêtée en plein mouvement.

Le mari se tenait près d'elle dans ses vêtements gris habituels, un sourire flottant sur ses lèvres tremblantes, comme s'il était accusé d'une faute qu'il n'avait pas commise.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » murmura Iréna en ouvrant la fenêtre.

Elle les distingua mieux. Leur position alignée lui rappela les enfants à l'école. C'était bien entendu une mauvaise comparaison. Ils se tenaient comme des adultes, sans piétiner ni bousculer quiconque. Elle prit conscience que Blanka, la cadette née alors que les Katz étaient déjà dans leur grand âge, avait les mêmes longues oreilles que son père.

Il était neuf heures et demie. Nulle âme qui vive aux alentours. Les femmes bêchaient dans les arrière-cours. Quelques chevaux broutaient dans le pré, et s'il n'y avait eu la rumeur des enfants se baignant dans la rivière, un silence épais aurait régné.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » s'écria Iréna, avant d'étouffer sa voix. Un gendarme armé sortit des fourrés.

À chaque nuit de la Saint-Sylvestre, Anton empruntait le fusil du garde forestier, prenait position dans la cour et tirait avec un sourire quelque peu effrayant. Il avait un jour ligoté une poule qu'il avait prise pour cible. La

poule avait déchiré l'air de ses cris. Iréna suppliait : « Arrête de lui tirer dessus, égorge-la », mais il n'avait pas accédé à ses suppliques, continuant de tirer tant que le volatile n'avait pas rendu l'âme.

Iréna se secoua.

« Tu ne te souviens pas de moi ? demanda-t-elle au vieux gendarme.

– Non.

– Je m'appelle Iréna, tu venais chez nous autrefois.

– Qu'est-ce que tu veux ? »

Iréna était stupéfaite. La scène ressemblait à celle de son rêve, y compris le mur passé à la chaux quelques semaines auparavant. Cependant, dans le rêve, les voisins n'apparaissaient pas alignés, mais penchés sur un tonneau où ils puisaient des poissons en saumure.

« Pourquoi tu ris ? lança le gendarme avec la voix d'un homme dur d'oreille.

– Les gens ne se tiennent pas alignés comme ça, d'habitude, dit-elle, en sentant aussitôt qu'elle parlait d'eux avec distance, comme s'ils n'étaient pas les voisins dans le magasin desquels elle avait travaillé et chez qui elle avait fait le ménage, mais des étrangers.

– C'est un ordre, répondit-il froidement.

– Ils ont un magasin. Qui servira les clients ? Les ouvriers du moulin vont bientôt arriver. Les gens ont besoin de pain, de café, de sucre et de sel, non ?

– Les clients attendront un peu. Personne n'en est jamais mort. »

Les derniers mots et le sourire qui les accompagnait la laissèrent sans voix. Elle aurait voulu dire quelque chose d'irréfutable, mais les sons qu'elle parvint à émettre ressemblaient aux grognements d'Anton lorsqu'il était fâché ou fatigué.

Elle se sentait aussi entravée que dans son rêve matinal, mais cette fois, c'était sa bouche qui l'était. Le gendarme ne vint pas à sa rescousse. Il la

fixait, les yeux rétrécis et le regard soupçonneux devant le tumulte qu'elle faisait pour quelque chose d'insignifiant.

Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi les gens sont alignés ? Ce n'est pas naturel d'aligner les gens ainsi, tenta-t-elle de dire dans un effort pour surmonter le mutisme qui l'étreignait. Mais cela lui fut impossible.

Elle réussit enfin à se maîtriser et lâcha :

« Pardon.

– Les gens se mêlent toujours de ce qui ne les regarde pas. Que chacun s'occupe de ses affaires », dit le gendarme en retournant s'asseoir sous les fourrés. Le brouhaha des enfants dans la rivière s'atténua. Iréna ferma la fenêtre et demeura dans la salle à manger. La sensation qu'elle était seule et que personne ne viendrait la menacer la remplit de joie.

Elle se souvint que, dans sa jeunesse, les filles étaient toutes folles du gendarme, qui était alors grand et costaud. Il s'était marié, mais il était frivole et dilapidait sa paie à la taverne. Sa femme, vive et belle, avait mis fin à ses jours. Depuis, son visage s'était fermé, assailli par une vieillesse prématurée.

Il s'invitait parfois chez les parents d'Iréna, et la mère lui servait un verre. Il restait bavarder un moment.

Il avait cessé de venir ces dernières années, passant la majeure partie de la journée dans sa guérite et patrouillant le soir dans les champs. Personne ne le craignait. Les enfants le provoquaient et, en réponse, il tirait en l'air. Mais même ces menaces ne forçaient pas le respect à son égard. Ses joues s'affaissaient, les gens s'écartaient de lui comme s'il était porteur d'une maladie grave.

Elle ouvrit de nouveau la fenêtre.

« Tu ne te souviens pas de moi ? » lui demanda-t-elle avec douceur.

Il tâtonna dans le brouillard.

« Qui es-tu ?

– Je m'appelle Iréna. »

Il ferma les yeux et se frappa le front en s'écriant : « Iréna, mais oui ! Quelle tête de linotte ! Quel abruti je suis !

– Ma mémoire me fait aussi défaut, parfois, s'empressa-t-elle de répondre.

– La mienne est complètement gâtée.

– J'ai du mal à tenir debout. »

La voisine s'était adressée de manière surprenante à Iréna.

« Je voudrais étendre mes jambes malades.

– Suffit ! cria le gendarme de là où il était.

– J'ai du mal à tenir debout, répéta-t-elle en pointant ses jambes gonflées. Je vais m'effondrer.

– On ne meurt pas si vite, dit le gendarme sur un autre ton.

– Elle a mal aux jambes, intervint Iréna.

– Moi aussi, rétorqua le gendarme en tirant sur une jambe de son pantalon. Moi aussi, j'ai du mal à tenir debout, mais je tiens. » Il parlait avec autorité, comme s'il s'agissait d'un destin dont il fallait s'enorgueillir.

CHAPITRE QUATRE

Maintenant qu'ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre, Iréna confia au gendarme qu'elle avait prévu d'aller chez sa tante Yanka dans les montagnes. Mais elle s'était levée trop tard et le voyage serait reporté, une fois de plus.

« Il ne faut rien regretter. Chaque chose vient à point nommé, dit Ilitch d'une bonne voix de paysan.

– C'est important pour moi de lui rendre visite. Je n'ai personne d'autre au monde. Toutes les tantes s'en sont allées, dit-elle d'une voix inhabituelle.

– Ça fait combien de temps que tu ne l'as pas vue ?

– Depuis l'époque où j'étais jeune fille.

– Moi aussi, j'ai une tante très vieille, elle a cent ans, peut-être plus. Ça fait trente ans que je ne l'ai pas vue.

– Et elle est encore en vie ? s'étonna Iréna.

– Les gens vont en pèlerinage chez elle pour réclamer sa bénédiction.

– Moi, j'irai chez ma tante, même si je dois le payer de ma vie.

– Tu veux lui demander sa bénédiction ?

– Non. Je veux la voir, sentir les murs de sa maison et rester près d'elle.

Rien de plus. »

À peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle perçut l'étrange décalage entre elle et ceux qui étaient alignés, immobiles. Elle les connaissait bien, peut-être plus que ses propres parents. Elle avait commencé à travailler dans leur magasin, toute petite. En grandissant, elle avait travaillé dans leur

cellier et dans le terrain à l'arrière de leur maison. Plus tard, elle avait aidé à ranger la marchandise sur les étagères. Elle avait fréquenté la même classe que leur fille aînée, Adéla.

Mais à présent, le sentiment d'étrangeté était plus fort que tout. En l'absence d'Ilitch, elle aurait surmonté ses blocages pour lâcher : Nous avons été voisins, mais pas amis. Vous avez toujours suscité un malaise en moi, ne serait-ce que parce que vous me donniez l'impression d'être plus forte, plus courageuse et plus apte à mener une vie dure. Je ne suis pas si forte. Mes jambes aussi sont parfois gonflées, mais je ne me plains pas.

Elle tourna la tête innocemment vers la mère pour demander :
« Pourquoi Ilitch vous a alignés ainsi ?

– Je ne sais pas, répondit celle-ci, comme s'il s'agissait d'une brouille.

– Moi, je porterais plainte. C'est inhumain d'aligner des gens debout comme ça dès le matin.

– Porter plainte auprès de qui ?

– Des Allemands. On dit bien que ce sont des gens cultivés.

– Il faudrait qu'Ilitch nous laisse aller les voir. Adéla possède un allemand impeccable.

– Je vais lui parler, dit Iréna, pragmatique.

– Merci, Iréna. Merci pour ta bonne volonté. Que Dieu te garde.

– Soyez tranquilles. Vous n'avez rien pris à personne, ni levé la main sur quiconque.

– Qu'y puis-je si je suis inquiète jour et nuit ?

– Il ne faut pas s'angoisser. L'angoisse augmente l'inquiétude », décréta Iréna avec fermeté.

Les Juifs alignés ne préoccupaient plus Ilitch. Il soliloquait sur sa mémoire défaillante et sur sa vie qui s'était gaspillée dans ce désert vert. Avant, il avait une belle femme et tout le monde l'enviait. Désormais, sa femme était dans sa tombe et ses fils le reniaient.

Iréna freina ses épanchements.

« Ils reviendront te voir.

– Je m’en fiche. Grâce à Dieu, j’ai un gagne-pain. Je vais vivre ma vie, puis je mourrai. La mort ne me fait pas peur.

– Je n’aimerais pas mourir comme mes parents, déclara Iréna.

– Pourquoi ? Ils ont vécu longtemps.

– Ils avaient l’esprit confus les deux dernières années.

– Tout le monde meurt confus.

– J’aimerais rendre l’âme dans les montagnes, poursuivit Iréna d’un autre ton.

– Qu’est-ce que ça changerait ?

– L’air y est frais et enivrant. On y meurt dans son sommeil. »

Pour toute réponse, Ilitch hissa son fusil sur l’épaule et retourna vers les fourrés. Iréna le suivit des yeux avec anxiété. À son âge, mieux vaut rester assis sur un balcon que surveiller les fauteurs de troubles, pensa-t-elle. Mais elle se corrigea aussitôt. Mieux vaut mourir avec une épée hors de son fourreau que demeurer assis en guettant l’ange de la mort. Quelqu’un avait prononcé cette phrase devant elle autrefois. Elle ne se souvenait plus de qui. Voir ses voisins alignés ne l’étonnait plus. Il lui semblait qu’ils s’étaient placés ainsi d’eux-mêmes pour l’agacer, et agacer le voisinage.

CHAPITRE CINQ

Iréna ferma la fenêtre et resta plantée au milieu de la pièce. L'allure misérable d'Ilitch lui faisait peur.

Une pensée traversa son cerveau : les vieux perdent la mémoire et tâtonnent en plein jour comme des aveugles. Mieux vaut mourir avant. À présent qu'Ilitch était hors de sa vue, elle discernait parfaitement les contours affaissés de sa silhouette.

Il servait dans la gendarmerie depuis son adolescence. La famille Katz l'avait couvert de denrées, de tissus et bien entendu d'argent liquide. Corrompu par ces présents, il était devenu dépensier et alcoolique. Plus grave encore, il excitait de jeunes fauteurs de troubles, puis les enfermait dans la cellule de la gendarmerie. Intraitable, il faisait ce qui lui chantait et, si quelqu'un osait lui tenir tête, il lui gardait une rancune tenace qui s'étendait à sa descendance.

Ne subsistaient que quelques traces de l'ancien Ilitch, qui révélaient son état pitoyable. S'il avait connu une mort subite, les gens se seraient souvenus de lui comme d'un homme fort, faisant régner ordre et méchanceté. Désormais que diraient-ils ? C'est l'ombre d'un spectre, une version maudite de lui-même.

Apitoyée, Iréna voulut ouvrir la fenêtre pour s'écrier : Ilitch, ta silhouette s'est certes affaissée, et ta mémoire affaiblie, mais tu demeures un homme créé à l'image de Dieu. Il est vrai que tu as parfois rossé des jeunes gens, mais tu as aussi été clément. Tes fils sont bien plus détestables

que toi. Ils se déchaînent en ville comme s'il n'y avait ni juge ni loi. Tant pis, Dieu les jugera. Le souvenir qu'on aura d'eux sera pire que celui qu'on gardera de toi, et le jour viendra où ils seront châtiés pour leurs crimes.

Les pensées s'écoulaient dans sa tête sans qu'elle s'approche de la fenêtre. Les jambes clouées au sol, elle tentait de les dégager, comme dans son rêve, mais elles restaient aussi lourdes que des pieux.

Elle se souvint du vif élan qui avait palpité en elle au réveil. Si elle en avait eu le courage, elle serait en route vers tante Yanka à cette heure. Seule la peur l'en empêchait. La peur nous transforme en insectes. Elle avait énoncé plus d'une fois cette mise en garde pour elle-même, mais cela ne l'avait pas poussée à agir, et encore moins à prendre des risques.

Elle désirait s'enfuir depuis son adolescence. Échapper à ses parents, puis à Anton. Son imagination brodait des fugues, mais la peur était plus forte, et elle demeurait coincée dans sa prison.

À la mort de ses parents, il lui avait semblé que l'espace de la maison s'était agrandi. Ce n'était qu'un sentiment illusoire. Les pressions d'Anton avaient augmenté. « C'est à cause de tes maux de tête imaginaires qu'on n'a pas d'enfants ! »

Elle regrettait profondément d'avoir renoncé à prendre la route.

À la fin de leur vie, les parents n'évoquaient plus Yanka, y compris dans leurs hallucinations. Autrefois, la mère la mentionnait parfois dans ses prières. Mais Yanka continuait d'apparaître dans la mémoire d'Iréna, qui la voyait élançée, recueillie, et comme flottant près des icônes de l'église. Elle l'imaginait quelquefois comme une créature qui n'était pas de ce monde, s'élevant jusqu'au ciel.

« Demain, je me lèverai tôt et prendrai la route », dit-elle distraitemment, et elle entreprit d'éplucher des pommes de terre.

Lorsqu'elle eut fini, elle s'aperçut qu'elle était en avance. À vrai dire, elle l'était toujours pour la préparation du repas. Anton fulminait quand le

dîner n'était pas prêt, au point qu'un jour, il avait brisé deux assiettes. Depuis, elle prévoyait une marge et gardait les plats au chaud dans le four.

Il était onze heures, la lumière du matin se déversait par les fenêtres.

Autrefois, lorsqu'elle bêchait encore derrière la maison, elle faisait une pause à cette heure-ci et se préparait un café et un sandwich. Le terrain nu était désormais à l'abandon.

« Pourquoi tu ne bêches plus ? avait demandé Anton brusquement, quelques semaines auparavant.

– J'ai du mal à le faire », avait-elle répondu, en oubliant de lui rappeler qu'elle lavait chaque jour vingt-sept sols de classe à l'école, et se dépêchait de rentrer à la maison à trois heures pour préparer le dîner. Pourquoi n'ai-je pas appris à dire les mots justes au bon moment ? J'oublie toujours des choses et je mélange tout, se reprochait-elle.

Depuis deux jours, elle avait vingt-sept ans. Sa vie lui semblait longue et insupportable. Ni frères ni amis. « Si j'apprenais à prier, les prières me soulageraient », dit-elle distraitement.

Enfant, elle aimait écouter les prières, mais pas prier. Pendant la messe, elle se joignait à la file des pauvres hères et des révoltés marchant sur le chemin de Jérusalem. La ville elle-même lui apparaissait comme un château peuplé de méchants, qui serait conquis à la fin de la messe et dont les murailles tomberaient comme celles de Jéricho.

Le temps avait flétri ces visions intérieures datant du temps où sa mère était encore jeune. Seul persistait le manque de sa présence à ses côtés lorsqu'elles marchaient ensemble.

Quelques années auparavant, alors que ses maux de tête étaient encore légers, elle avait demandé à Anton la permission de se rendre chez tante Yanka. Il avait refusé.

« Il n'y a que les malades et les Juifs qui vont dans les montagnes. »

Plus tard, elle avait souhaité aller en pèlerinage au monastère de Moldovita pour s'étendre sur le sol en dévotion, se confesser, et implorer

Marie de lui accorder un enfant.

Anton avait commencé par accepter, mais s'était rétracté quelques jours avant son départ. « Je ne suis pas d'accord. On peut prier aussi dans notre église. »

C'est ainsi que ce voyage avait été annulé.

Elle se réjouissait secrètement de ne pas tomber enceinte. Ses camarades de jeunesse avaient grossi, étaient devenues difformes et couraient les hôpitaux durant les nuits d'hiver.

« C'est une bonne chose pour toi que tu n'aies pas d'enfants, Iréna. Ils te sucent jusqu'à la moelle. »

Iréna savait que ce n'étaient pas des paroles en l'air.

Ses maux de tête s'étaient intensifiés de mois en mois et l'assaillaient parfois en plein travail. Elle se consolait en se disant que sa mère aussi avait souffert de migraines dans sa jeunesse, mais qu'elles avaient disparu avec l'âge. Elle se plaignait alors de tout, sauf de ça.

Elle entra distraitement dans la chambre à coucher plongée dans la pénombre, à l'air saturé des effluves de sueur nocturne et de l'odeur des chaussettes d'Anton. Elle sortit machinalement la valise de l'armoire pour la poser sur la commode. C'était une vieille petite valise fermée par deux sangles fatiguées.

Les parents s'en étaient servis pour quelques voyages. Ils la remplissaient jusqu'à ce qu'elle soit pleine à craquer. Le père appuyait alors ses genoux dessus pour pouvoir la sangler.

« Je vais la prendre avec moi », dit-elle, se réjouissant à l'idée d'emporter un objet légué par ses parents.

Elle y déposa un drap et une chemise de nuit brodée par sa vieille mère quelques semaines avant le mariage. Elle la lui avait offerte le soir de la noce en lui souhaitant une belle vie avec son mari.

Iréna se souvenait à présent de l'expression de son visage et de ses mains, ou plus exactement de ses phalanges saillantes à la fin de sa vie.

Elle déposa deux corsages sur la chemise de nuit rose, plusieurs paires de chaussettes, et son manteau d'été, également hérité de sa mère.

« Voilà », dit-elle. Elle ferma la valise, boucla les sangles et la remit à sa place.

La pensée qu'elle la prendrait le lendemain matin et se mettrait en route sitôt Anton parti au travail lui donna le sentiment d'être intensément vivante. Elle se laissa tomber sur le lit et ferma les yeux, enveloppée d'une douce torpeur.

OceanofPDF.com

CHAPITRE SIX

Elle dormit environ une heure, mais lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle eut l'impression d'émerger d'un long sommeil. La lumière inondait la chambre et le silence semblait être passé à l'état solide. Anton va bientôt rentrer, je n'ai rien préparé, s'effraya-t-elle, assise sur le lit. De son sommeil bref mais profond, seuls quelques lambeaux de scènes subsistaient devant ses yeux, le cauchemar en lui-même s'était évaporé.

Il n'était que midi et demi. Elle se réjouit de constater qu'elle avait encore du temps.

Elle quitta le lit pour aller vers la fenêtre. Le tableau qu'elle découvrit l'effara : tous les membres de la famille Katz étaient agenouillés comme à l'église. Deux gendarmes plus tout jeunes eux aussi se tenaient près d'Ilitch, contemplant les Katz comme des bêtes paresseuses méritant le fouet.

« Et maintenant, priez ! ordonna un gendarme.

– Quoi ? fit le père, un rictus ahuri crispé sur son visage.

– Tu ne comprends pas le verbe « prier » ?

– Nous ne prions plus comme avant, répondit vivement le père.

– Tu ne crois pas en Dieu ? »

Le père baissa la tête : « Nous prions autrement. »

La réponse dessina un sourire sur les lèvres du gendarme.

« Donc tu ne pries pas.

– Dans ma jeunesse, j'étais un habitué de la synagogue. Je n'ai jamais manqué un office, même le matin.

– Pourquoi as-tu cessé ?

– Tout le monde a cessé. Aucun de mes cousins ne prie comme autrefois. »

Les autres membres de la famille ne quittaient pas le père des yeux, comme s'il passait une épreuve à laquelle on ne pouvait qu'échouer.

« Garde-les à l'œil. N'oublie pas que tu es d'astreinte, dit le gendarme le plus âgé à Ilitch.

– Ils doivent rester debout ou agenouillés ?

– Agenouillés et en silence. »

Ilitch s'en retourna vers les fourrés et s'assit sur une souche. Des paysans faisaient cercle autour de lui, contemplant la scène avec attention. Nul ne protestait, nul ne s'étonnait.

« Pourquoi vous ne dites rien ? leur demanda le père d'une voix tremblante.

– Ça suffit », ordonna Ilitch sans bouger.

Les paysans n'avaient pas peur de ses menaces, convaincus que ses cris n'étaient destinés qu'à impressionner ceux qui étaient sous son commandement.

« Qu'est-ce qui s'est passé ici ? cria un paysan à Ilitch.

– On a reçu un ordre. »

Les mots familiers et explicites imprégnèrent l'atmosphère d'indifférence. Des paysans s'approchèrent d'Ilitch pour échanger quelques mots avec lui. Il était tout à fait détendu.

Le père éleva la voix :

« N'ai-je pas servi mon village avec loyauté ? C'est vrai, j'ai cessé de prier ostensiblement. Suis-je devenu un autre homme pour autant ? La foi s'est un peu modifiée en moi, j'ai du mal à prier à voix haute, mais je ne suis pas un mécréant. »

Sa voix s'étrangla. Stupéfaites, la mère et les deux filles étaient suspendues à chacun de ses mots, comme s'il venait d'accomplir

l'impossible.

Il était manifeste qu'il voulait ajouter quelque chose, mais la puissance du verbe l'avait abandonné. Son regard perdu était celui d'un homme à moitié aveugle.

Iréna ne bougeait pas de la fenêtre, fascinée par la scène, avec en tête une phrase entière soigneusement formulée, qu'elle fut sur le point de prononcer, mais qui lui échappa. Elle observa les paysans qui s'éparpillaient, tandis qu'Ilitch restait assis nonchalamment.

Agenouillés, les Katz étaient à présent comme hypnotisés.

Ilitch lança à un paysan : « Je ne vendrai la parcelle qui est près du verger à aucun prix.

– Même si je double la somme ?

– Oui. C'est un héritage de mes ancêtres. Je préfère avoir la tête coupée que de la vendre. »

CHAPITRE SEPT

Le silence était redevenu estival, épais, étal.

Adéla leva la tête : « Iréna, pourquoi nous torture-t-on ainsi ?

– N’ayez aucune crainte. Le village vous protégera, cria Iréna.

– On ne va pas nous frapper ? demanda Adéla d’une voix tremblante.

– Qu’avez-vous fait de mal ?

– Papa prie parfois à voix haute », dit Adéla, désireuse de trouver un point qui jouerait en faveur de son père.

À peine avait-elle prononcé cette phrase qu’Iréna se souvint du grand-père de la famille, un vieux Juif qui, dans ses dernières années, n’ôtait jamais son châle de prière et passait la plupart de ses journées à prier, ou plongé dans un livre.

Sa silhouette raide projetait une ombre longiligne dans la cour. Il y surgissait parfois, puis rentrait aussitôt. Il semblait à Iréna que le vieil homme luttait contre l’ange de la mort et que ces sorties brusques n’étaient qu’un effort pour le vaincre.

On le voyait prier la nuit avec ferveur, dans un balancement aussi rapide que celui d’un jeune homme. Il était clair qu’il monterait ainsi la garde, nuit et jour, et que l’ange de la mort ne pourrait jamais poser un pied dans la maison.

« Tu n’as aucune raison d’avoir peur », répéta Iréna d’une voix claire.

Adéla baissa la tête, comme si on venait de lui prouver qu’elle avait tort.

Iréna la connaissait bien. Petites, elles avaient joué ensemble dans la cour, avaient creusé des tunnels et construit des hôtels en bambou. On interdisait à Adéla de se baigner dans la rivière dont Iréna rentrait brunie, humide et volubile, racontant mille merveilles.

Adéla implorait : « Moi aussi, je veux aller à la rivière. Tous les enfants s’y baignent !

– Et toi, tu n’as pas le droit d’y aller », tranchait la mère.

Comme sa fille continuait de la supplier, elle la giflait. « Comme ça, tu cesseras de m’embêter. »

Cet été-là, Iréna s’était fait de nouveaux camarades de jeux. Adéla restait seule dans la cour, grattant les tunnels qu’elles avaient autrefois creusés ensemble.

Elles se retrouvaient là parfois. Les vêtements d’Adéla exhalaient déjà l’odeur de l’épicerie.

Iréna lui avait demandé une fois : « Qu’est-ce que tu fais toute la journée ?

– J’aide maman dans le cellier. »

Puis elles avaient été ensemble à l’école. Adéla était une élève assidue. Les phrases qu’elle prononçait en classe résonnaient comme des récitations. Il était manifeste qu’elle apprenait tout par cœur.

La maîtresse lui en faisait la remarque : « Parle plus lentement ! » mais Adéla ne pouvait pas maîtriser le flot de paroles jaillissant de sa bouche. Toute menue, les épaules saillantes, elle crispait ses lèvres, et une panique incontrôlable tremblait sur son visage.

Un jour, la maîtresse l’avait questionnée : « Tu as peur, Adéla ?

– Les petites filles se moquent de moi et me traitent de poteau parce que je suis maigre.

– Et tu as peur ?

– Un peu. »

La maîtresse annonça : « Adéla va faire du calcul mental et vous, vous poserez les opérations dans votre cahier, on verra bien qui a la bonne réponse. »

Adéla donna le bon résultat, mais l'expression de son visage était plus celle d'une fille chanceuse que victorieuse.

« Adéla est bonne en calcul parce qu'elle s'exerce à la maison. Si vous vous entraînez comme elle, vous en saurez tout autant », dit la maîtresse, confrontant la classe à la réalité.

La dernière année d'école, Adéla avait maigri encore et on la traitait d'allumette. Le gardien, un homme simple mais vertueux, faisait rempart de ses bras à la récréation en clamant : « Laissez passer la petite, il ne faut pas qu'elle tombe. » Cette remarque suscitait un ricanement collectif.

Quand elle eut fini l'école communale, on fit venir un étudiant auprès duquel elle continua d'apprendre et de faire des devoirs.

Le soir, au retour des champs, Iréna l'apercevait, penchée sur ses cahiers. Il lui semblait que, au fond d'elle, Adéla se sentait supérieure, méprisant ses vêtements grossiers et son élocution paysanne.

La vérité était plus simple. L'étudiant ambitieux lui dispensait sans cesse des cours. Adéla avait du mal à supporter la masse de travail, mais craignait de se plaindre et étudiait jour et nuit.

Le père avait pris sa décision : Adéla étudierait, terminerait au plus vite le lycée, et puis on verrait bien.

CHAPITRE HUIT

Elles se retrouvaient parfois le dimanche et se souvenaient des jours anciens en riant. Adéla n'avait pas grandi, mais l'ambition de réussir avait creusé ses mâchoires étroites.

En été, on l'envoyait en cure à Kimpolung. Elle en revenait plus maigre encore.

Puis il y avait eu débat chez elle : qu'allait-elle étudier, et où ? L'avis du professeur-étudiant était sans appel : le métier d'infirmière, à l'école de Czernowitz.

Les parents vendirent leur terrain derrière la maison pour financer ses études. À la fin de l'été, le père alla lui louer une chambre chez une famille pauvre.

Adéla était accaparée par ses études, mais sa santé ne s'améliorait guère. Lorsqu'elle rentrait pour les vacances, ses robes soulignaient son corps plat. Ses cheveux étaient plus fins, et un semblant de sourire amer était tendu sur ses lèvres.

« Comment vas-tu, Adéla ? demandait Iréna.

– Bien, et toi ? »

C'est étrange, pensait Iréna, Adéla étudie beaucoup, mais elle n'a pas l'air heureuse pour autant.

À cette époque, Iréna désirait se rapprocher d'elle, lui demander conseil et l'entendre parler de la grande ville, mais chaque fois qu'elle esquissait un

mouvement vers Adéla, les mots se dérobaient. Elle cherchait les mots justes, en vain, et demeurait les bras ballants, muette et honteuse.

Le dialogue entre elles ne s'améliora pas, y compris après le mariage. Pourquoi est-ce si difficile pour moi de parler à Adéla ? s'interrogeait Iréna, sans pouvoir trouver de réponse.

Adéla apparaissait dans ses cauchemars : grande, mince, serrant les dents, comme un être désirant l'impossible, et se mordant les lèvres jusqu'au sang de ne pas y parvenir.

La famille avait fini par aller à Kimpolung chez le fameux docteur Feintoch, qui avait examiné à plusieurs reprises la jeune fille avant de décréter : « Cette enfant est en bonne santé, elle doit manger plus de fruits, de légumes, du poulet, et faire du sport.

– Et les médicaments ? avait questionné la mère.

– Nul besoin. Si elle mange comme il faut, son corps se développera et elle prendra du poids. »

La mère était mécontente du diagnostic. Le père, en revanche, faisait confiance au médecin et semblait satisfait. La mère ne cessait de s'interroger : pourquoi n'avait-il pas prescrit de médicaments ?

« Parce qu'elle est en bonne santé. On ne donne pas de médicaments aux personnes qui ne sont pas malades. De bons plats sains et nourrissants, voilà le médicament. »

La mère était étonnée par l'éloquence du père, taciturne depuis longtemps, précisément depuis qu'il avait contracté le typhus. Et voilà qu'il parlait soudain.

CHAPITRE NEUF

Un épais silence recouvrait de nouveau la cour et la maison. Iréna se souvint de son cauchemar matinal, qui était la suite de son cauchemar nocturne : penchés sur un tonneau, le père et la mère puisaient des poissons en saumure. Iréna avait remarqué que les jambes de la petite Blanka étaient gonflées, comme celles de sa mère. Quelle injustice, s'était-elle dit, en comprenant aussitôt qu'il n'était pas question de justice.

La mère s'était tournée vers le père : « Et si tu rentrais le tonneau ? Les gens nous regardent comme si nous étions du bétail exposé à la foire. »

Le père avait redressé la tête, dévisagé sa femme d'un regard muet, saisi le tonneau qu'il avait essayé de bouger dans une impulsion, mais c'était manifestement au-dessus de ses forces. Pour couronner le tout, le tonneau s'était disloqué, laissant échapper les poissons encore vivants. Le père tentait désespérément de maintenir et de sceller les parois du tonneau. Les poissons sautillaient déjà sur la pente menant à la rivière.

« Qu'as-tu fait ? » s'était écriée la mère d'une voix de procureur.

Le père ne lui avait pas répondu, le regard fixé sur le fond du tonneau qui avait séché et ressemblait aux vieilleries entreposées dans la cour. La mère ne le lâchait pas, lançant d'une voix désagréable : « Je t'avais prévenu ! »

À présent, Iréna se souvenait du cauchemar de la nuit dans toutes ses nuances.

« Qu'est-ce qui se passe ? leur demanda-t-elle, comme si elle les voyait pour la première fois.

– On ne sait pas, on n'y comprend rien, lui répondit la mère d'un ton familier. On nous a tirés de nos lits à l'aube et nous sommes ici depuis.

– Sans raison ?

– Nous avons payé les impôts en temps et en heure. Les inspecteurs sont venus vérifier les registres. Que peut-on exiger de plus de nous ? Ils peuvent vérifier encore s'ils le souhaitent.

– Je ne comprends pas, dit Iréna.

– En quoi les filles seraient-elles responsables de quoi que ce soit ? En quoi auraient-elles fauté ? » demanda la mère en levant les bras.

Le service des impôts venait vérifier leurs registres chaque été. La mère était interrogée seule durant toute une journée. Les inspecteurs soutenaient que les gains et les dépenses n'étaient pas équilibrés, et la mère jurait ses grands dieux qu'ils ne dissimulaient rien.

Quand le grand-père était encore en vie, il s'enveloppait dans son châle pour prier dans la pièce mitoyenne, le temps que durait l'interrogatoire. La dernière année, il avait été pris d'un malaise, mais il avait refusé de bouger avant le départ des inspecteurs, et continué de prier. Pendant ce temps, Adéla servait les clients. Les éclats de voix résonnaient dans tout le village.

Un silence épais retombait à la fin d'une épuisante journée de questions. La mère payait le pot-de-vin exigé et réapparaissait, exsangue. Ses filles l'enlaçaient en lui proposant un verre d'eau et une cuiller de confiture.

« Il s'est passé la même chose l'an dernier, non ? demanda Iréna.

– Tu te trompes, lui répondit la mère, au bord des larmes. On ne nous a jamais fait sortir de chez nous ainsi pour nous aligner comme pour nous dresser. Nous sommes maltraités depuis ce matin, tels des hors-la-loi.

– Je vais leur apporter de l'eau, dit Iréna à Ilitch.

– Dépêche-toi. »

Et il alluma une cigarette.

Iréna apporta une carafe d'eau et servit quatre tasses. Un soulagement se peignit sur les visages des interpellés, comme si la garde à vue était levée.

« Ils ne sont pas coupables, lança Iréna à Ilitch.

– Ce n'est pas à moi d'en décider », répliqua-t-il sans ciller.

La façon dont le gendarme se désengageait de sa responsabilité modifia légèrement la perception d'Iréna. L'affaire lui semblait à présent provoquée par la mère, qui avait peut-être perfidement dupé les inspecteurs des impôts. Iréna ne lui avait jamais fait confiance. Elle agitait toujours les bras, comme pour dissimuler une fraude. Iréna se mit à soupçonner que l'agenouillement de tous à l'entrée du magasin avait été savamment fomenté par la mère.

« Pourquoi ne rentrent-ils pas chez eux ? demanda-t-elle de nouveau à Ilitch.

– Je l'ai déjà dit, répondit-il en se levant. C'est un ordre des Allemands. On ne transgresse pas un ordre donné par les Allemands, même contre une forte somme. Ils sont capables de vous tirer dessus sans hésitation.

– Mais si des paysans viennent acheter de la marchandise, qui la leur vendra ?

– Ils attendront. »

Ilitch ignore les agenouillés pour s'approcher d'Iréna et lui raconter qu'il avait envisagé de vendre le terrain à l'arrière de sa maison et qu'il y avait fort heureusement renoncé. Il était interdit de vendre un terrain reçu en héritage.

« Pourquoi ? s'étonna Iréna.

– Parce que sinon tes ancêtres te poursuivront toute ta vie.

– Je n'hésiterai pas à vendre le terrain derrière chez moi. Il est humide et maudit.

– Je me garderais de provoquer ainsi les morts.

– Je le vendrai un jour », dit Iréna, se réjouissant de prononcer des propos si fermes.

CHAPITRE DIX

« Iréna, pourquoi ne demandes-tu pas qu'on nous libère de cette position ? Nous n'avons fait de mal à personne. C'est honteux, on nous regarde comme des criminels, dit la mère d'un ton égal.

– Qu'est-ce que je peux y faire ?

– Tu nous connais bien. Qui nous connaît mieux que toi ? Ça fait des années que nous sommes voisins. »

Sans même leur jeter un regard, Ilitch fit un geste négatif de la main.

La mère se redressa sur ses genoux. « Pourquoi tu t'en prends à nous, Ilitch ? Quel mal on t'a fait ? Tu viens dans notre épicerie depuis des années et tu te comportes comme si nous étions des étrangers.

– Quoi ? »

Il était sidéré par l'interpellation soudaine de la mère.

« On n'a fait de mal à personne », répéta-t-elle d'une voix suppliante.

L'autorité de sa fonction anima soudain le gendarme.

« Qui a décrété ça ?

– Nous avons payé nos impôts en temps et en heure. On ne doit pas un sou, et si mon mari ne prie plus, ça le regarde, c'est entre lui et Dieu. Ici-bas, nous sommes jugés pour les actions commises par l'homme sur son prochain. En ce qui concerne la foi – c'est seulement Lui, là-haut, qui peut juger.

– Je ne vais pas vous battre, hein, dit Ilitch d'une voix indifférente.

– Et l’humiliation, tu en fais quoi ? Ma fille Adéla a passé son baccalauréat, elle étudie dans une école d’infirmières.

– Les ordres avant tout. Si l’ordre, c’est de se mettre à genoux, vous devez le faire. »

Madame Katz s’écria d’une voix stridente : « Ah, je comprends ! »

Blanka, qui était demeurée tout ce temps prostrée, émit un curieux raclement de gorge. La mère lui lança un regard comminatoire qui la transperça. Elle se recroquevilla.

Contrairement à sa sœur Adéla, Blanka avait péniblement terminé l’école communale et s’était aussitôt mise à travailler au magasin. Au début, elle avait des gestes nerveux de mécontentement, mais au fil des années, son amertume avait diminué et sa présence était devenue imperceptible, malgré son corps lourd.

Elle travaillait la plupart du temps dans la réserve ou le cellier. La stupeur tendait ses traits lorsqu’elle remontait de l’obscurité vers la lumière. Elle ne réclamait rien, et nul ne lui demandait son avis.

Elle avait vingt et un ans, et il était clair pour tous que quelque chose clochait chez elle. Elle ne se marierait pas et n’aurait pas d’enfants. Ses parents portaient le fardeau de sa vie étriquée en serrant les dents. Nul ne prenait de ses nouvelles.

« Comment vas-tu ? » lui demanda soudain Iréna.

Blanka se mit à trembler. Elle planta ses doigts dans la terre pour répondre : « Très bien.

– Tu n’as pas de mal à rester à genoux ?

– Non », dit Blanka avec un sourire idiot.

La mère s’en mêla.

« Pour elle non plus, c’est pas facile. »

Iréna s’adressa de nouveau à Blanka directement : « Tu ne voudrais pas aller en ville ?

– Si », répondit-elle, tandis que des rougeurs envahissaient son visage rond.

La mère laissa échapper un petit rire désagréable. Iréna se souvint que, petite, elle avait l'habitude de jouer avec Blanka dans la cour et qu'elle lui fourrait des morceaux de gâteaux dans la bouche. Ses doigts ressentaient encore le doux contact du visage juvénile et rondelet.

« Tu voudrais venir avec moi en ville ? demanda-t-elle à Blanka, comme on s'adresse à un enfant.

– Oui », répondit celle-ci, alors que la mère lui mouchait son nez plein de morve avec un mouchoir sorti de son tablier de paysanne.

CHAPITRE ONZE

Le visage de Blanka flottait encore devant ses yeux lorsque Iréna rentra dans sa cuisine trier les petits pois. La jeune fille empotée et mutique lui répugnait depuis des années, elle évitait de s'en approcher.

Son visage venait souvent agiter son sommeil. Les jeunes du village ne la chahutaient pas car elle était généreuse avec eux. À vrai dire, elle l'était avec tous, à sa manière mal dégrossie et dénuée de charme.

Pourquoi je pense à elle ? se demanda Iréna en agitant la main comme pour chasser un tracas. Elle se dirigea vers le buffet, sortit la bouteille de cognac et en descendit un verre cul sec. « Un petit verre est un don du ciel », disait sa mère avant de perdre la raison.

Il était deux heures, et elle se dépêcha de préparer le repas pour Anton. Quand il ne s'attardait pas trop à la taverne, il était de retour vers trois heures. Si le plat n'était pas prêt, il émettait des grognements contrariés ou envoyait valser ce qui se trouvait sur son chemin.

À une heure déjà, elle étendait la nappe sur la table, y posait le pain et le sel pour qu'Anton soit assuré dès son arrivée que le repas était bien prêt.

Parfois il rentrait tard, saoul et l'esprit confus. Il proférait quelques insultes et s'effondrait sur le lit. Il avait un réveil difficile le lendemain, mais ces écarts possédaient leur avantage : il ne se ruait pas sur son corps. La nuit et le matin s'écoulaient sans douleur pour elle.

Elle éplucha distraitement des pommes de terre, hacha des oignons et découpa la viande. Elle mit le tout à mijoter dans une marmite, retourna à la

fenêtre et demanda :

« Vous êtes encore là ? »

Tous levèrent les yeux vers elle sans un mot. Elle sortit et alla s'asseoir près d'Adéla. Elle n'avait pas été aussi près d'elle depuis l'école. Elle s'adressa à elle franchement.

« Ça fait un moment que je voulais te parler. Je ne me sens pas bien, ces derniers temps. En plus des maux de tête, j'ai mon estomac qui m'embête. »

Adéla leva les yeux vers elle.

« Depuis quand exactement ? »

– Un bon moment, s'empressa de répondre Iréna. J'ai toujours eu des maux de tête violents, mais cette année, mon estomac ne me laisse pas en paix.

– Cela t'arrive à quel moment ? s'enquit Adéla avec une attention soutenue.

– Au milieu de la nuit. Je me réveille et je sens mon estomac qui se contracte dans de grandes douleurs.

– Il faudrait que je t'examine. Tu pourrais venir me voir à l'hôpital de Czernowitz ?

– Volontiers. Je pourrai la semaine prochaine.

– Bien.

– Anton sera en colère après moi, c'est sûr. Il n'aime pas que je parte. Il est habitué à ses repas et à ce que je m'occupe de tous ses besoins, mais la santé aussi, c'est important, non ? »

La dernière phrase n'était pas d'elle. Elle l'avait manifestement entendue dans la bouche de quelqu'un d'autre.

« Je te conseillerais de prendre quelques jours de vacances et de venir me voir.

– Mais je logerais où ?

– Nous t'hospitaliserons.

– Merveilleux, dit Iréna. C'est un excellent projet. »

Une joie ancienne s'éveilla à la pensée qu'elle se promènerait dans les belles rues de la ville, une semaine plus tard. Elle ajouta : « Tu as eu une excellente idée », comme si elle oubliait qu'il s'agissait d'une hospitalisation et pas d'une escapade entre jeunes filles. « Ça fait longtemps que je veux aller en ville.

– On fera des examens pour déterminer la cause de ces douleurs.

– Tu es merveilleuse, Adéla. »

Iréna se releva et retourna dans sa cuisine sans un regard pour les autres, qui n'avaient pas perdu une miette de la conversation. Elle souleva le couvercle de la marmite pour vérifier la cuisson.

La pensée qu'elle serait en ville dans une semaine diffusait une émotion dans sa poitrine. Elle ressortit la bouteille de cognac et se servit un petit verre qu'elle avala cul sec.

La famille Katz avait vécu à l'économie, le temps qu'Adéla fasse ses études. Son père se rendait une fois par semaine en ville pour lui apporter de l'argent, des fruits et des légumes. À son retour, ses yeux restaient éclairés pendant quelques jours avant de s'éteindre. Il était de nouveau submergé par la mélancolie. La lumière dans son regard réapparaissait la veille de son départ pour la retrouver.

Iréna distingua deux paysans qui tiraient le lourd buffet de la salle à manger dans la cour, comme on le fait avec tous les meubles pour le nettoyage de printemps.

« Qu'est-ce que vous faites ? »

Les paysans sursautèrent, mais ils se ressaisirent aussitôt et l'un d'eux répondit : « On a le droit de se servir, on a le droit.

– Où emportez-vous ce buffet ?

– Chez nous. Il est ancien mais solide.

– Pourquoi ?

– On a le droit. Tout le monde se sert. »

Iréna connaissait parfaitement ce meuble massif dans lequel elle avait très souvent mis de l'ordre lorsqu'elle travaillait au magasin. Des nappes et des serviettes étaient entreposées dans les tiroirs du haut, tandis que les manuels et les livres d'Adéla étaient rangés dans ceux du bas.

La mère répétait toujours : « Il faudrait acheter une bibliothèque pour les livres d'Adéla. »

Ce vœu n'avait jamais été réalisé. La veille de la fête de Pessah, ils sortaient le buffet et aéraient les livres. La vision des livres au soleil laissait une empreinte pleine de gaieté dans le cœur d'Iréna.

« Qu'avez-vous fait des livres ? demanda-t-elle encore.

– On les a jetés », répondit un autre paysan, tout en continuant de traîner le lourd buffet.

Au bout de la cour, quatre paysans soulevèrent le meuble et le déposèrent dans une carriole.

« Toi aussi, tu peux te servir, tout le monde le fait », dit un paysan en abattant son fouet sur les chevaux.

Une autre famille juive vivait à l'orée du village. Elle approvisionnait la population montagnarde. Ses membres étaient tous costauds, et l'un des garçons avait fréquenté l'école, deux classes au-dessus d'Iréna. Quand on l'appelait « le Juif », il flanquait un coup de pied ou une gifle à ses agresseurs.

Une pensée traversa le cerveau d'Iréna : Ceux-là ne laissent sûrement pas leur magasin être pillé. Ils sont forts et coriaces. Elle retourna à ses fourneaux pour touiller les plats. Tenaillée par une inquiétude, elle ressortit dans la cour et fut navrée de voir les livres coûteux éparpillés sur le sol. Mais elle se souvint aussitôt que sa mère répétait : « Les gens, ils lisent des livres, et ensuite ils deviennent prétentieux. »

Il était trois heures. Anton allait rentrer d'un instant à l'autre. La mère d'Iréna avait également l'habitude de dire : « Donne à manger à ton homme, ça fera de lui une créature tranquille. Une femme peut manger

n'importe quoi, mais un homme a besoin d'un repas complet. » Elle appréciait la virilité d'Anton, et Iréna n'osait pas se plaindre de lui auprès d'elle.

Mais un jour, elle s'était enhardie et la réponse avait fusé : « Tu n'as pas le droit de te plaindre. Il travaille dur, il a droit à un repas honnête. Les autres maris rentrent chez eux et battent leur femme. Anton ne te frappe pas. C'est un homme robuste qui mérite son dû », avait conclu sa mère dans un sourire énigmatique.

OceanofPDF.com

CHAPITRE DOUZE

Il était trois heures et demie. Anton tardait. Les ombres s'allongeaient devant la maison, mais la rue était encore en pleine lumière du jour.

Les Katz étaient toujours à genoux. Un groupe de paysans s'était massé autour du gendarme, réclamant des détails sur l'incendie qui avait ravagé de nombreux champs et menaçait de s'étendre.

Ilitch expliqua d'une voix docte que l'incendie était certes important, qu'il avait ravagé champs et bois, mais que la rivière l'empêcherait d'atteindre le village. Il leur rappela que les choses s'étaient passées ainsi quelques années auparavant, il en serait de même cette fois, il n'y avait pas à s'inquiéter. Sa voix tranquille apaisa la petite foule et chacun s'en retourna chez soi. Un silence d'après-midi régnait dans la rue et sur les grands arbres.

Ilitch se leva pour s'approcher des agenouillés. À sa vue, la mère se redressa pour lancer d'une voix claire et révoltée : « Quel mal t'avons-nous fait ? Nous t'avons toujours bien accueilli. »

Ilitch émit un petit rire pour toute réponse.

« Et quand tu avais besoin d'un prêt, on n'était pas là pour te le donner ?

– Tu comprends ce qu'est un ordre ? C'est quelque chose de sacré pour un gendarme.

– Parce que tu as exécuté tous les ordres jusqu'à aujourd'hui ? demanda-t-elle insolemment.

– Les Allemands ne sont pas comme les Roumains ou les Ukrainiens. Ils sont à cheval sur l'exécution des ordres. Et ils punissent toute négligence avec sévérité.

– D'abord tu nous as fait nous aligner, et maintenant nous sommes à genoux. C'est un ordre qui vient d'eux, ou c'est de ta propre initiative ? »

Ilitch ricana, manifestement amusé par les mots « ta propre initiative ».

La mère poursuivit : « On a bien entendu que tout avait été pillé, des meubles jusqu'aux sacs de sucre et de farine. Nous n'avons plus de maison, plus de magasin, et notre sort est à présent entre tes mains.

– Pas entre mes mains. En aucun cas.

– Entre les mains de qui alors ?

– De Dieu. »

Cette réponse laissa la mère bouche bée, mais elle se ressaisit : « Tu ne peux pas nous soulager d'une façon ou d'une autre ?

– Je ne suis qu'un gendarme. Les Allemands sont des gens cultivés depuis toujours. Ils ne peuvent pas faire quoi que ce soit de contraire à la raison.

– Laisse-nous aller les voir. Adéla parle parfaitement allemand. »

Ilitch eut de nouveau un petit sourire : « Ce n'est pas moi qui leur conseille à qui ils doivent parler ou pas. Ils ont leur méthode. »

La mère insista : « Quatre pauvres Juifs mettraient donc en danger le village, la région, le monde ? Nous sommes des êtres humains, grâce à Dieu. Nous vivons ici depuis deux cents ans, peut-être plus. Nos ancêtres sont enterrés tout près d'ici et, le jour venu, nous serons enterrés au même endroit.

– Tout ce que tu dis est exact, ou plutôt, presque exact.

– Qu'avez-vous l'intention de nous faire ? Vous nous avez pillés, vous nous avez torturés. Et maintenant ? Vous allez nous tuer ?

– Tout doux, tout doux, madame Katz, les Allemands accomplissent leur tâche avec rigueur et maîtrise. J'ai déjà dit ce que tout le monde sait :

ils sont cultivés, ils sont le symbole de la culture.

– C’est exactement ce que nous pensions d’eux : pourquoi ne pas continuer à leur faire confiance ? Mais si leur plan, c’est de piller et torturer pour finir par tuer, mieux vaut qu’ils l’accomplissent jusqu’au bout tout de suite. »

Ilitch l’écouta sans l’interrompre, puis lâcha : « Ce n’est pas entre mes mains. » Et il retourna vers les fourrés.

Iréna était restée à l’écart de la discussion. Il lui semblait qu’Adéla voulait se tourner vers elle, mais c’était un sentiment erroné. Au contraire, ce fut Blanka qui émergea de sa prostration pour s’adresser à elle : « Tu n’aurais pas un peu de soupe pour nous ? Nous avons faim et soif.

– Oui, j’en ai », dit Iréna, soulagée de ne pas être obligée de leur confirmer que la maison et le magasin avaient été pillés.

Elle rentra chez elle sans se préoccuper de l’avis d’Ilitch, sortit la marmite de soupe du buffet et la posa sur la cuisinière brûlante. En quelques instants, elle eut de quoi servir une assiette de potage chaud à chaque membre de la famille.

Ilitch ne s’en mêla pas. Étrangement, ce service qu’Iréna s’était empressée de rendre de bon cœur ne la rapprocha pas des Katz. Elle avait le sentiment qu’ils méritaient cette punition et que leur sort serait désormais de se tenir dans cette position.

Un jour d’hiver, alors qu’elle avait cinq ans, elle avait soudain eu envie de croquer une tablette de chocolat. Elle était allée voir madame Katz pour lui dire : « J’ai très envie d’un peu de chocolat. »

Accaparée par des clients, celle-ci l’avait repoussée en décrétant : « Pas d’argent, pas de chocolat. »

Effrayée par la réponse, elle n’avait pas osé entrer dans le magasin pendant des mois.

« Vous avez de la chance que je vous protège, cria Ilitch de loin.

– Le soir approche. Pourquoi ne nous laisses-tu pas rentrer chez nous ? Combien de temps on peut rester ainsi dehors ? demanda madame Katz.

– Dans la région, il y a des endroits où les maisons des Juifs ont déjà été pillées, et d'où on les a chassés en train », conclut Ilitch en s'en tenant à ces mots.

OceanofPDF.com

CHAPITRE TREIZE

C'est alors qu'apparut Anton, de manière si soudaine qu'Iréna en fut effrayée, comme si elle avait été surprise nue sous la douche.

Elle se précipita vers la cuisinière en assurant : « Tout est prêt. »

Anton se mit à table. Ses traits las révélèrent à Iréna un passage à la taverne après le travail, et les trois ou quatre verres bus en plaisantant avec des amis.

Elle lui servit du rôti de bœuf et des pommes de terre, des petits pois et du chou. Il s'absorba dans son repas, dont il engloutit une partie avant qu'Iréna ne lâche :

« On a fait sortir les Juifs de chez eux.

– Où sont-ils ?

– À l'entrée de leur magasin.

– On raconte qu'ils ont mis le feu aux champs, dit Anton, la bouche pleine.

– Je n'y crois pas.

– Il faut écouter ce que disent les gens », la gronda-t-il de la voix d'un paysan rentrant du labeur et s'apercevant que sa femme a manqué à tous ses devoirs.

Iréna sentit la douleur comprimée dans son crâne s'étendre jusqu'aux tempes. Elle s'assit sur le lit, la tête entre ses mains.

Anton ignora l'expression douloureuse de son visage et poursuivit d'un ton accusateur :

« Les Juifs sont capables de tout. On le sait bien.

– Les gens sont déjà en train de piller leur maison et leur magasin.

– Le monde sans les Juifs aura meilleure allure. »

Iréna lui resservit du rôti et des pommes de terre.

Les scènes de la journée s'évanouissaient tandis que la douleur s'intensifiait dans ses tempes. Elle savait que des sujets pénibles l'avaient perturbée sans pouvoir se souvenir desquels.

À moitié paralysée par la peur que la douleur n'augmente encore, elle demeura assise à distance d'Anton, tout en le regardant s'empiffrer. Huit ans qu'ils étaient mariés. Les gestes d'Anton s'étaient alourdis et avaient perdu toute grâce, tels ces militaires de carrière après plusieurs années de service.

Le soir tombait et le murmure des pillards résonnait distinctement. Ils traînaient les armoires et les lits hors de la maison.

Anton entendit les exclamations sans exprimer la moindre contrariété.

Quelqu'un cria : « Prends la caisse avec tes deux mains. Elle est lourde. »

Iréna comprit qu'il s'agissait de la caisse contenant les ustensiles réservés à la Pâque juive.

Aussitôt après cette fête, les Katz enveloppaient les assiettes et les couverts dans un torchon et les déposaient dans la caisse. Iréna avait souvent participé à ce rituel muet.

Il lui sembla un instant que les hommes n'étaient pas en train de piller, mais qu'ils prêtaient un coup de main pour descendre du grenier la lourde caisse, comme le faisait parfois Anton, qui recevait quelques billets et deux tablettes de chocolat en échange de son aide.

Le repas englouti, Anton sortit morigéner les voisins qui se servaient insolemment sans rien lui laisser. Ils rétorquèrent qu'ils étaient clients du magasin depuis des années. Les Juifs avaient fait fortune sur leur dos, le temps était venu de récupérer un peu de ce qui leur avait été pris.

Mais Anton refusa l'argument. Lui aussi faisait ses achats chez les Katz depuis des années et, de surcroît, ils l'avaient exploité par tous les moyens.

La discussion s'éternisa, puis chacun prit sa part. Anton rapporta une pile de draps dans la chambre à coucher, des nappes, une partie des ustensiles de la Pâque, des couvertures, deux tapis et quelques meubles.

Iréna ne bougeait pas. Le mal de tête s'intensifiait. La crainte de voir Anton enfiler sa chemise de nuit, en marmonnant : « Femme, il est temps d'aller au lit », la clouait sur place. Elle tremblait.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-il d'une voix indifférente.

– J'ai très mal à la tête, dit-elle en éclatant en sanglots.

– Pourquoi tu ne mets pas un chiffon mouillé sur ton front ?

– Ça ne m'aide plus. » Et ses sanglots redoublèrent.

« Je ne comprends pas ce qui t'arrive », dit-il en s'écartant.

Iréna pleura longtemps. Anton ne s'approcha pas d'elle et ne la gronda pas. Assis à l'autre bout du lit, il but quelques verres, puis se déshabilla. Iréna eut l'impression qu'il allait se diriger vers l'évier pour se frictionner le buste. Elle se trompait. Il enfila sa chemise de nuit.

Elle ferma les yeux pour ne pas voir la bouche prononçant la condamnation.

Ce fut une nuit éprouvante. Anton se défoula sur elle sans faire preuve du moindre sentiment, sans un mot. Iréna ne supplia pas et ne pleura pas. Il finit par la lâcher et lui tourner le dos.

Le corps d'Iréna n'était plus que douleur. Il lui semblait qu'Anton n'avait pas achevé son forfait, que ce n'était qu'un répit. Bientôt, il allait se redresser pour la prendre violemment. Il était capable de la prendre deux ou trois fois par nuit.

Mais, fort heureusement, il ne se passa rien de plus. Anton s'effondra dans un profond sommeil. Une fois les douleurs atténuées, Iréna, soulagée, se pelotonna dans un coin du lit pour ne pas sentir sa présence. Elle ferma les yeux, pria et s'endormit profondément, elle aussi.

CHAPITRE QUATORZE

Le lendemain matin, elle eut des difficultés à se lever. Le mal de tête était toujours aussi violent et, à chaque tentative de se redresser, ses bras flanchaient. Elle parvint tout de même à se traîner jusqu'à la cuisinière pour se préparer un café. La sensation du liquide s'écoulant en elle fit ressurgir le rêve qui avait agité son sommeil.

La famille Katz se baignait dans le Pruth bleu, à la surface duquel des reflets verts scintillaient.

« Mais où nagez-vous comme ça ? Vous ne savez pas nager », leur criait-elle.

Ils poursuivaient leur nage à un rythme régulier en l'ignorant.

« Adéla, souviens-toi que tu as promis de m'examiner. Tu as promis de me libérer de mes douleurs. Ne te sauve pas ! » hurlait-elle.

À peine avait-elle prononcé ces mots que les eaux de la rivière se teignaient d'un rouge épais.

Elle voulait tendre les mains pour tirer les Katz hors du liquide rouge, mais elles étaient ligotées.

Anton avait disparu, mais ses mains profanatrices étaient encore enfoncées dans son corps. Sa sauvagerie avait été grande dans la nuit, et il s'était de nouveau jeté sur elle avant d'aller travailler.

« Anton, avait-elle supplié. Pourquoi tu me tortures ? »

Indifférent à ses suppliques, il était parti en claquant la porte.

Après avoir récupéré, elle se demanda : Je voulais voyager, non ? Mais elle ne se souvenait plus où, ni pourquoi.

Les douleurs étaient quelque peu atténuées. Un tremblement envahit ses jambes.

Elle voulut aller à la fenêtre mais ses jambes ne pouvaient la porter. Elle demeura assise. Les sons provenant de l'extérieur cognaient sur son corps comme sur un volet fermé.

Ce ne fut qu'en découvrant les piles de draps et de nappes sur l'escabeau que la mémoire lui revint. Elle se souvint que la veille, Anton les avait rapportées avec d'autres objets. Et elle se souvint aussi qu'il n'avait pas prononcé un mot en les déposant là.

Approchant de la fenêtre, elle découvrit une scène stupéfiante : les Katz étaient assis par terre, enveloppés dans des couvertures ternes, les cheveux hirsutes, répandant une odeur d'urine.

La mère tendit les mains vers elle. « Iréna, sauve-nous de cette humiliation. Ilitch ne nous laisse pas aller aux toilettes. Nous ressemblons désormais à du bétail. S'il veut nous tuer, qu'il nous tue. Mais qu'il ne nous avilisse pas.

– Quoi ? demanda Iréna, comme si elle venait tout juste de se réveiller.

– Nous avons passé toute la nuit ici, dit la mère avec ce qui lui restait de forces.

– Je ne le laisserai pas vous maltraiter », dit Iréna d'une voix qui n'était pas la sienne.

À ces mots, le gendarme se releva. « Ils ont fait du boucan toute la nuit. La vie est précieuse, mais pas à n'importe quel prix. Moi non plus, on ne m'a pas laissé me reposer.

– Pourquoi ne les autorises-tu pas à aller aux toilettes ?

– Parce que ce sont les ordres.

– Sache que c'est illégal, dit Iréna en se réjouissant que cette phrase soit sortie de sa bouche.

– On ne cherche pas à comprendre les ordres, répondit Ilitch, gonflé d'importance.

– Les êtres humains ne sont que des êtres humains, et ils ont besoin d'aller aux toilettes.

– Je ne transgresserai pas les ordres.

– Moi, à ta place, je transgresserais. »

La réponse fit enrager Ilitch.

« Ici, c'est moi qui commande ! »

Iréna s'approcha des agenouillés et s'adressa à eux, yeux fermés : « Je n'arrive pas à me défaire de mon mal de tête. Seul Dieu pourra me sauver de cette pression.

– Adéla t'emmènera en ville. L'hôpital où elle étudie est réputé. Elle t'examinera. Demande à Ilitch de nous libérer et nous partirons directement en ville », dit la mère rapidement, comme si elle venait de trouver une issue de secours.

Le gendarme s'en mêla : « Il leur en faut toujours plus. Je leur ai donné des couvertures cette nuit, contrairement aux ordres.

– Le monde est un enfer sans toilettes. Il t'a demandé quoi, mon mari ? Simplement d'y aller. Et tu lui as tiré dessus comme si c'était un criminel.

– Je vais aller parler au gendarme en chef, dit Iréna, semblant avoir saisi le cœur du problème.

– Les plaintes n'amélioreront pas leur sort. Il y a des punitions plus sévères que celle-là », dit Ilitch d'une voix qui n'était pas la sienne, mais celle d'un gendarme en chef.

La mère releva la tête.

« Pourquoi cela nous arrive ?

– Tu poses la question à qui ? demanda Ilitch avec une fausse naïveté.

– À qui d'autre la poser si ce n'est à toi ?

– Aux commandants allemands.

– Je te connais depuis que tu es tout jeune, Ilitch. Tu as le pouvoir d’interdire et d’autoriser. Nous te donnerons tout ce que tu réclamera. Épargne-nous cette humiliation.

– Tu me fais rire ! » Et la voix d’Ilitch lorsqu’il prononça ces mots était celle de sa lointaine jeunesse.

La mère s’accrocha à ce qu’il y avait d’humain dans ce ton. « Nous te ferons du bien pour le restant de tes jours. Mon frère et mes sœurs te donneront tout ce qui te manque. Laisse-nous nous enfuir, laisse-nous partir en paix.

– Vous ne pourrez pas fuir. Adéla le pourrait, Blanka aussi peut-être, mais pas vous, qui êtes malades et lourds. »

À ces mots, Iréna s’approcha d’Ilitch, qui chuchota quelque chose à son oreille. Iréna leva la main en signe de dénégation. « Foutaises. Ça ne tient pas debout. » Ilitch lui chuchota encore quelque chose, à quoi elle répondit sur le ton d’une fille du peuple : « Je ne te crois pas. Tu te les inventes et tu te les racontes. »

CHAPITRE QUINZE

Iréna s'approcha ensuite d'Adéla et s'agenouilla près d'elle : « Les maux de tête ne me laissent pas en paix. Je me sens un tout petit peu mieux, mais j'ai peur qu'ils reviennent. Anton fait la sourde oreille à ce sujet. Il me dit qu'il n'y a rien. On ne peut pas parler avec lui. Il n'a aucune patience. »

Elle se réjouit d'avoir enfin pu prononcer ces phrases d'une traite et ajouta aussitôt : « Tu as bien fait de ne pas te marier. »

Adéla leva les yeux vers elle : « Je dois retourner à l'hôpital, sinon je n'aurai pas mon diplôme.

– J'ai parlé à Ilitch. Il a l'esprit confus. Il délire. On ne peut pas compter sur lui. Je vais parler au gendarme en chef.

– Ilitch a tiré sur papa dans la nuit, tu n'as pas entendu ?

– Non. J'ai dormi d'un mauvais sommeil, comme si j'étais plongée dans un liquide rouge.

– Toi seule peux nous sauver. Dommage que nous ne soyons plus habitués à prier. Je priais beaucoup dans mon adolescence, et mon mari aussi, mais ça nous a été brusquement arraché, dit la mère à Iréna, comme si elle seule pouvait la comprendre.

– Que puis-je faire ? demanda Iréna en écartant les bras.

– Nous sauver. Emmène-nous et sauve-nous. Nous ne sommes que quatre. Relève-nous et sauve-nous. »

Ces mots insufflèrent du courage à Iréna qui répondit : « Je ne permettrai pas qu'on vous fasse du mal. »

À ces mots, le visage morne du père s'éclaira d'un sourire, et il dit dans un ukrainien impeccable : « Il peut donc y avoir de la lumière dans l'obscurité. »

Quelques paysans se tenaient près du gendarme, contemplant la scène, tendus comme si une vache allait mettre bas.

Prise par une sorte d'ébriété, Iréna revint sur ses maux de tête qui allaient l'assaillir de nouveau. Adéla lui serra la main et lui caressa les cheveux en disant : « N'aie pas d'inquiétude. Nous allons procéder aux examens, nous trouverons la cause et le remède.

– Je ne peux plus supporter cette douleur », lâcha Iréna qui semblait sur le point d'éclater en sanglots.

Deux vieux gendarmes apparurent sur le coteau. Très nerveux, Ilitch cria aux paysans : « Je vous ordonne de vous éloigner des interpellés ! » Les paysans lui lancèrent un regard empli d'une secrète admiration et s'éloignèrent de quelques pas.

« Pourquoi ne nous aidez-vous pas ? leur demanda la mère. Nous sommes faits de chair et de sang. Cette position nous fait mal.

– On se tait maintenant », s'écria Ilitch, comme s'il sermonnait un enfant.

Le père était pétrifié. Le tir nocturne dirigé contre lui ne l'avait pas blessé mais avait anéanti ce qui lui restait de parole. La mère essaya en vain de le secouer.

« Dis-leur quelque chose, toi aussi ! Moi, je n'en ai plus la force. »

Le père demeura interdit, puis ses lèvres se crispèrent et un sourire stupide trembla sur son visage.

Iréna se releva. Elle savait pertinemment que de mauvais esprits s'agitaient en elle et autour d'elle. Il fallait qu'elle se dépêche d'agir, mais son corps était lourd, comme sur le point de s'effondrer.

« Je rentre chez moi. J'ai besoin d'appuyer ma tête quelque part. J'ai peur d'étouffer. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Appelez-moi s'il se passe

quelque chose », dit-elle, ou eut-elle l'intention de dire.

OceanofPDF.com

CHAPITRE SEIZE

Le gendarme en chef arriva soudain et se mit à battre le père, qui ne protesta pas et ne tenta même pas d'esquiver la matraque qui s'abattait sur sa tête et ses épaules.

Blanka s'emmitoufla dans la couverture et se mit à gémir, tel un animal blessé.

« Où est l'argent ? demanda le gendarme d'une voix de gendarme.

– Nous n'en avons pas, répondit le père. Vous pouvez chercher, vous verrez bien que nous n'en avons pas. »

Tandis que le gendarme continuait de le battre, la mère se redressa et ôta son alliance en disant : « C'est tout ce que j'ai. C'est tout ce qui nous reste.

– Il vous reste donc quelque chose », grogna le gendarme.

Le père fixa la mère d'un regard réprobateur, comme si elle n'avait pas réussi à surmonter l'épreuve.

Bravant les menaces du gendarme en chef, Adéla s'approcha de son père pour bander sa tête avec une serviette.

« On ne doit pas frapper les êtres humains ainsi, murmura-t-elle, manifestement débarrassée de toute peur.

– Qu'est-ce que je pouvais faire de plus que donner mon alliance ? » se justifia la mère.

Le visage tuméfié du père exprimait la fierté d'avoir encaissé les coups sans un cri. Il espérait l'admiration de sa femme, mais elle était occupée à

justifier son acte : « Si je ne la lui avais pas donnée, il nous aurait tous battus. » Et elle essaya de réconforter Blanka qui continuait de gémir.

Le gendarme en chef fit ses prétendues vérifications, puis retourna au poste de gendarmerie. Ilitch resta dans les fourrés. Un silence immobile s'étendit, comme après un grand pillage.

Genou à terre, deux paysans continuaient de creuser le sol de l'arrière-cour avec une obstination de taureau. La rumeur d'une caisse d'or enfouie là s'était répandue dans le village. Ils avaient été nombreux à creuser, la veille. Seuls les deux paysans robustes s'acharnaient encore.

Une femme qui passait par là leur cria :

« Vous avez trouvé quelque chose ?

– Pas encore. En général, ils les enfouissent très profondément dans la terre, répondit un paysan d'un ton docte.

– D'où tiens-tu cela ?

– C'est comme ça qu'ils ont l'habitude de faire. Il y a des années, mon oncle a découvert dans une de leurs cours une caisse en métal de cinquante centimètres de long, pleine d'or et de bijoux. Il a vécu là-dessus pendant des années, il a même laissé une petite fortune à ses enfants.

– Tous les Juifs ne sont pas riches.

– Tu te trompes.

– Ils n'ont pas tous une fortune dissimulée dans la terre.

– La plupart. C'est une tradition, chez eux. »

La femme cessa de poser des questions, et les paysans continuèrent de creuser consciencieusement. Le soleil était au zénith, les enfants se baignaient dans la rivière.

Iréna revit subitement son enfance passée avec Adéla et Blanka qui était attardée et passait la majeure partie de la journée dans la cour de la maison. Quand les enfants lui jetaient des pierres en rentrant de l'école, elle courait se réfugier dans le magasin, poursuivie par les projectiles tout du long. Il

fallait que la mère sorte et menace les enfants pour qu'ils la laissent enfin tranquille.

Iréna pensait alors que chaque famille juive avait une fille trop vite montée en graine et un peu étrange. Quelque chose ne tournait vraiment pas rond chez eux. Leurs enfants ne se baignaient pas dans la rivière, ils n'avaient pas de chiens dans leur cour et ils n'allaient pas boire des bières à la taverne le dimanche.

En grandissant, elle avait pris l'habitude de s'asseoir pour discuter un moment avec Blanka, dont la voix était désagréable à l'oreille, et qui bavait parfois. Pourtant, il lui arrivait d'émettre une remarque qui prouvait qu'elle n'avait pas l'esprit si limité.

À seize ans, elle avait déjà la poitrine d'une nourrice. Elle travaillait presque toute la journée dans le cellier et en remontait, les vêtements imprégnés d'effluves de moisi.

Un jour, un ivrogne s'était jeté sur elle et l'avait rouée de coups. Le père et la mère s'étaient précipités pour la secourir mais l'homme ne l'avait pas lâchée : « Je vais tuer ce monstre ! » hurlait-il en la frappant. Les parents avaient pris soin de ne plus la laisser seule. Au magasin, elle se tenait la plupart du temps près du sac de sucre et remplissait de petits paquets qu'elle tendait à sa mère.

Quand elle était plus jeune, celle-ci l'emmenait consulter des médecins à Czernowitz. Blanka en revenait le visage rouge et las. La mère essuyait la bave qui coulait de sa lèvre inférieure ou la grondait de ne pas s'essuyer toute seule.

Un jour, Iréna lui avait demandé comment ça s'était passé à Czernowitz, et Blanka avait répondu, avec une colère sourde : « On m'a fait deux piqûres. Je voulais crier, mais maman me l'a interdit. »

Plusieurs années auparavant, ils étaient allés à Vienne. Au retour, le visage de la mère disait : Il n'y a rien à faire, c'est ainsi, et ça ne changera jamais.

Après ce voyage, ils s'étaient montrés doux avec elle, mais ça n'avait pas duré. La mère la giflait parfois, ou la bousculait. Le père ne se mêlait pas de son éducation.

Au village, il se disait que le magasin n'aurait jamais marché sans l'implication de la mère qui tenait les comptes, acceptant ou refusant de faire crédit. Le père n'intervenait pas, se contentant d'apporter la marchandise de la ville et de la ranger sur les étagères.

Iréna aimait les observer depuis son enfance. Blanka avait marché correctement, petite, mais ses jambes s'étant ramollies avec les années, elle s'était mise à traîner la jambe gauche.

À vingt ans, on lui avait proposé un mariage arrangé. Il s'agissait d'un garçon attardé comme elle, à l'allure épaisse et embarrassée, au sourire stupide tendu sur les lèvres.

« Tu ne veux pas te marier avec moi ? » lui avait-il demandé.

Elle avait éclaté de rire et s'était précipitée dans le magasin.

La mère avait tenté en vain de la persuader que c'était un bon garçon, travailleur, gagnant sa vie à la sueur de son front. Constatant que ses arguments tombaient à plat, elle l'avait repoussée.

Cette nuit-là, la mère s'était mise à la fenêtre pour pleurer. Iréna ne dormait pas et, de son lit, elle avait pu voir son visage tourmenté.

CHAPITRE DIX-SEPT

Dans l'après-midi, une nouvelle scène surprenante se déroula sous les yeux d'Iréna. On avait fait venir devant l'entrée du magasin une charrette avec des bûches, deux pioches et quatre seaux en caoutchouc.

Ilitch expliqua à la famille Katz que, à partir de maintenant, ils allaient devoir faire des efforts et prouver aux Allemands qu'ils étaient dignes d'être graciés. Ils devaient creuser une fosse d'un mètre et demi de long et d'un mètre de large. Dessinant la figure géométrique avec sa matraque, il dit fermement : « Vous devez commencer immédiatement. L'inspecteur allemand viendra dans la nuit. S'il constate que vous avez œuvré correctement, il vous libérera.

– Pourquoi une fosse ? demanda le père encore ensanglanté.

– Les Juifs posent toujours des questions. Ils ne se contentent jamais de ce qu'on leur dit », répliqua Ilitch en retournant vers les fourrés.

À la vue des outils, la mère se mit à parler toute seule d'une voix qui n'était pas la sienne. « C'est comme ça qu'on a toujours tué les Juifs. D'abord on les arrête, ensuite on leur demande de creuser un trou. Quand il est prêt, on leur tire dessus ou on les égorge. C'est une vieille méthode qui se transmet de génération en génération. Il fut un temps où les Juifs pensaient qu'ils pouvaient annuler la sentence avec de l'argent. Ils savent à présent que c'est impossible. Avant, ils pensaient que la forêt pouvait être un refuge, maintenant, ils savent que la forêt non plus ne les sauvera pas.

– Les Juifs font toujours de sombres prédictions, intervint Ilitch de là où il était assis.

– Ils parlent d’expérience, répondit la mère d’un ton plein de bon sens.

– Dans la région, ça fait des années qu’on n’a pas tué de Juifs, souligna Ilitch froidement.

– On les a pillés, on les a battus jusqu’au sang et on a violé leurs femmes au grand jour, ne put se retenir de répondre la mère.

– Ainsi va le monde. C’est partout pareil. Il n’y a pas de différence entre les Juifs et les chrétiens, rétorqua Ilitch de sa voix de gendarme.

– Alors pourquoi cette fosse ?

– C’est ce qu’on appelle un travail de forçat. C’est pour que les Juifs sachent ce qu’est un dur labeur. C’est pour que les Juifs comprennent ce que signifie “tu gagneras ton pain à la sueur de ton front”. Il est temps de vous apprendre le travail manuel.

– Tu as tort, Ilitch. Nous ne nous sommes pas laissés aller. Nous n’avons pas chômé. Nous ne vivons pas sur le dos des autres. Mon mari et moi travaillons du matin au soir.

– Mais vous n’avez pas travaillé la terre. C’est considéré chez vous comme une humiliation.

– Pardon, Ilitch, mais ça aussi, c’est faux.

– Ça sera comme j’ai dit : à présent vous allez savoir combien le travail de la terre est rude.

– Creuser une fosse nous apprendra à faire sortir le pain de la terre ?

– Parfaitement. »

La mère leva les yeux vers Ilitch et lui lança un regard perçant en biais, comme pour dire : Pourquoi jouer au naïf ? Pourquoi essaies-tu de détourner notre attention ? Nous savons tous très bien à quoi est destinée cette fosse.

Iréna restait immobile. La scène semblait sortie d’un de ses cauchemars, bien que la conversation au ton raisonnable et clair atténuaît ce qu’elle

voyait. Une quiétude tempérée d'après-midi planait. Dans une heure ou deux, les vaches rentreraient des pâturages.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle pourtant.

– Un travail de forçat. Personne n'en est jamais mort, s'empressa de répondre Ilitch.

– Adéla est sur le point de terminer son école d'infirmières. Elle sera une infirmière dévouée qui soulagera tout le village de ses douleurs et de ses maux. Elle ne doit pas abîmer ses mains. Elle doit bander des membres blessés et soigner les gens avec délicatesse. Elle a été une élève assidue qui s'est préparée aux études depuis toute petite. Il faut qu'elle retourne à l'hôpital pour obtenir son diplôme », dit Iréna avec émotion.

À quoi Ilitch répliqua d'un ton léger :

« Un peu de travail forcé ne lui fera pas de mal à elle non plus. »

La tête toujours ceinte d'une serviette, le père creusait avec ardeur, comme persuadé qu'on les laisserait tranquilles ensuite et qu'on les libérerait.

Blanka aussi œuvrait scrupuleusement, avec les gestes d'une enfant attardée. C'était peut-être sa façon de remplir les seaux de terre avec ses mains qui donnait cette impression.

« Notre vie en ce monde approche de sa fin, Iréna, déclara la mère. C'est ainsi que l'on s'est comporté avec les Juifs à chaque génération. On les laisse tranquilles un moment, et finalement on les tue.

– Pourquoi tu parles ainsi ? On ne doit pas parler ainsi devant ses enfants, la gronda Iréna.

– Alors il faudrait se taire ? Il faudrait faire semblant que tout est normal ? Quand ils ont apporté les bûches et les pioches, on a bien compris que notre fin était proche.

– Tu exagères. Il est vrai que les gens ont une tendance à la cruauté, mais ce ne sont pas des prédateurs. » Iréna voulait ajouter quelque chose à son argumentation, mais sa voix s'étrangla et elle se tut.

« Notre vie sur terre a été brève et mauvaise », ajouta la mère.

Ce n'était manifestement pas ses propres mots. Iréna lui fit la morale :

« Ma vie non plus n'a pas été un chemin semé de roses, pourtant il est interdit de désespérer. »

À peine ces mots prononcés, Iréna pressentit, comme dans une hallucination nocturne, que les vents mauvais étaient déjà en embuscade derrière les murs, prêts à fondre sur leurs victimes.

Elle avait deviné juste, mais la peur du retour proche d'Anton, alors que le repas n'était pas encore prêt, était plus forte que tout, et elle se tut un temps.

Soudain, sa bouche laissa échapper un flot de mots. Elle parla des maux de tête qui l'assaillaient jour et nuit, de distance et d'hostilité, et d'Anton qui ne voulait pas admettre qu'elle souffrait.

« Dieu seul nous sauvera un jour de nos tourments », conclut-elle en rentrant dans sa maison.

CHAPITRE DIX-HUIT

Ilitch sortit des fourrés pour crier : « Garde à vous ! »

Les Katz se redressèrent dans le trou encore peu profond.

« Les Allemands sont en train de vérifier quels sont ceux qui ont été de bons Juifs, c'est-à-dire qui n'ont pas exploité les gens, qui ont vendu leur marchandise à un prix raisonnable et n'ont pas exigé d'intérêts exorbitants pour les prêts accordés. Ceux-là seront libres de rentrer chez eux. Les autres seront déportés.

– Tous les Juifs ont reçu l'ordre de creuser une fosse ? s'enquit la mère.

– Tous, sans exception. Mais vous n'avez pas à vous inquiéter. Vous vous êtes bien comportés avec les gens du village.

– Alors je ne comprends pas pourquoi on doit creuser une fosse.

– Parce que c'est un ordre. On ne peut pas corrompre les Allemands. Ils sont aussi droits qu'une règle. Ils ne s'en prendront pas aux honnêtes gens. Ils n'élimineront que les méchants et les profiteurs. Je suis sûr qu'ils ne vous feront rien.

– Pourquoi devons-nous creuser une fosse, le temps qu'ils déterminent qui sont les bons et les méchants ? insista la mère.

– Je l'ai déjà dit. Combien de fois faut-il le répéter ? C'est un ordre. Les Allemands sont très à cheval sur l'exécution des ordres. Je vous conseille de ne pas vous montrer désinvoltes.

– Ça ne te fait pas peur de tuer quatre personnes ? demanda la mère d'un ton calme et froid.

– Je ne tue pas, sauf quand j’en reçois l’ordre. J’ai d’abord reçu l’ordre de vous aligner. Ensuite le gendarme en chef est venu me transmettre l’ordre de vous faire mettre à genoux. »

La mère ne put se retenir : « C’est quoi ? Une cérémonie avant l’exécution ?

– Je ne te comprends pas. Ce n’est pas une cérémonie. Les cérémonies, on les fait à l’église. Là, c’est une simple formalité.

– Une formalité pour quoi ?

– En vue du prochain ordre. Je suppose qu’il ne va pas tarder. Mieux vaut pour vous de terminer de creuser cette fosse.

– Nous sommes à bout. Nous n’avons rien mangé depuis ce matin. Demande à Iréna de nous donner quelque chose à manger.

– Je vais voir, mais je ne promets rien. Vous devez finir le travail, sinon vous serez punis, et moi aussi. On ne peut pas tricher avec les Allemands.

– Demande à Iréna un peu de nourriture et d’eau. »

Iréna, qui avait entendu toute la conversation, passa la tête par la fenêtre pour dire : « J’apporte ça tout de suite. »

En un clin d’œil, elle apporta quatre assiettes, quatre fourchettes, quatre cuillers, une marmite de soupe, des pommes de terre, une assiette remplie de petits pois, de carottes et de haricots, en disant : « J’ai aussi du rôti de porc, mais je ne vais pas vous le servir. »

La mère la remercia.

Ils mangèrent sans parler, puis le père dit :

« On a pillé notre maison et notre magasin. Il ne nous reste rien d’autre que nous-mêmes.

– Iréna, que vont-ils faire de nous ? lui demanda Adéla. Pose la question à Ilitch, il te le confiera peut-être. Nous n’avons pas de grands espoirs, mais nous voulons tout de même savoir.

– Je vais aller le lui demander.

– De toute façon, tout cela n'est que ruses et hypocrisie », déclara le père.

Blanka éclata soudain en sanglots. Elle n'avait pas participé à la conversation, ni posé aucune question, comme si les choses étaient au-delà de sa compréhension. Mais il s'avérait que l'angoisse la submergeait.

« Ne pleure pas, ma fille. C'est bien que nous soyons ensemble. Nous serons toujours ensemble », dit le père en redressant la tête.

Ces quelques mots paternels apaisèrent Blanka, qui cessa de pleurer.

Ce faisant, Iréna revint des fourrés en annonçant : « Ilitch prétend qu'il ne sait rien. Il attend un ordre du commandement d'un instant à l'autre. Je conseillerais aux filles de s'enfuir dans la forêt.

– Pourquoi ? demanda Adéla.

– C'est ce que mon cœur me dit.

– Et nous laisserions nos parents dans cette fosse ? s'étonna Adéla.

– Il me semble que les parents n'ont pas la force de s'enfuir, argumenta Iréna avec sang-froid.

– Je pense qu'Iréna a raison, dit le père en se secouant.

– Mais n'avions-nous pas dit que mieux valait rester ensemble ? »

La mère intervint :

« Votre père et moi avons déjà suffisamment vécu. Vous êtes jeunes, il faut que vous vous sauviez.

– Nous, grâce à Dieu, n'avons pas perdu visage humain. Nous ne vous laisserons pas seuls dans cette fosse ! » s'emporta Adéla.

Le père sortit de nouveau de son silence. « Adéla, ma chérie, ta mère a raison. Nous avons suffisamment vécu.

– On ne pourra pas vivre sans vous, papa.

– Les pères meurent avant leurs enfants, dit le père, buté.

– Papa, je ne veux pas me disputer avec toi. Advienne que pourra. »

CHAPITRE DIX-NEUF

Ilitch assassina la famille Katz dans le dernier quart de la nuit.

Iréna perçut dans son sommeil les ordres et les tirs, mais elle refusa de croire à ce que ses oreilles avaient entendu.

Avant de rentrer chez elle dans la soirée, elle avait discuté avec Adéla qui lui avait donné quelques cachets d'aspirine en lui intimant de ne pas en prendre plus de deux à la fois. Iréna avait ignoré la recommandation et en avait avalé trois. Les maux de tête l'avaient lâchée.

Lorsqu'elle avait dit au revoir à Adéla, elle avait le sentiment que l'assignation à résidence des Katz et le creusement de la fosse allaient bientôt s'achever. Ilitch allait leur annoncer la bonne nouvelle. La mère lui tendrait des billets sortis de son tablier et tout s'arrangerait, comme d'habitude.

Anton était rentré tard, complètement ivre, et avait mangé ce qu'Iréna lui avait servi. Après le repas, il avait enfilé sa chemise de nuit et l'avait violentée dans le lit, avant de plonger dans un sommeil lourd. Iréna avait avalé deux cachets d'aspirine supplémentaires et s'était endormie.

Elle se réveilla de son sommeil troublé, les membres fourbus, une brume verte brouillant sa vue. Elle vit le visage d'Adéla, et il lui sembla qu'il était brûlé. « Je viens tout de suite », dit-elle en essayant d'extirper ses jambes de la couverture. Mais c'était au-delà de ses forces. Elle finit par surmonter la douleur qu'elle éprouvait dans son bassin et se mit debout. Les

cachets d'aspirine avaient certes atténué la migraine, mais sa tête restait blessée.

« Nous aussi nous souffrons. Notre vie n'est pas un chemin semé de roses », dit-elle en réponse à une question qui n'avait pas été posée. Elle se prépara un café et s'assit à table.

La fosse lui apparaissait à présent comme une conséquence de l'entêtement de la mère. Si elle avait pris les devants en donnant à Ilitch quelques bouteilles ou quelques pièces d'or, l'affaire se serait terminée bien plus tôt. Mais comme elle n'avait rien donné, il les avait tourmentés. Les Juifs sont têtus. S'ils ne l'étaient pas autant, on les haïrait moins.

Ses pensées poursuivaient leur cours : en fin de compte, Ilitch gagne sa vie avec les pots-de-vin. Sinon, sa situation serait dramatique. Tout le monde lui en verse. Pourquoi être buté et les lui refuser ? Maintenant qu'il est dans son grand âge, il a un peu plus de besoins. Elle pensa qu'elle devait aller voir la mère pour lui dire : « Donne-lui quelques pièces d'or, donne-lui ce qu'il demande, et il vous libérera. Ça suffit d'être têtue comme ça. Ça suffit de rester sur son quant-à-soi. » Ce désir de mettre en garde la mère la poussa à se lever, et elle se dirigea vers la fenêtre.

Elle eut la sensation que la terrible menace s'était évanouie d'elle-même. Qu'Ilitch était retourné à la gendarmerie, et les Katz dans leur magasin. Le large trou, creusé au prix d'un grand effort, avait été comblé et ressemblait à un plan d'oignons aux bulbes arrachés. Dans les champs alentour, on coupait le trèfle. Des effluves d'herbe fraîchement coupée flottaient dans l'air.

« Grand-mère ! »

C'était une voix de petite fille.

« Oui ? »

– J'ai allumé le four.

– Tu as très bien fait. »

Les voix familières renforcèrent en elle le sentiment qu'il ne s'était rien passé pendant la nuit. Elle voulut aller voir le couple qui coulait de vieux jours sans embêter quiconque. Ça faisait un certain temps qu'elle souhaitait leur raconter qu'elle travaillait à temps complet à l'école, nettoyait de nombreuses classes, et qu'il lui était difficile de bêcher le terrain derrière sa maison. Elle savait que les deux vieux repousseraient ses explications en assénant que la terre des ancêtres est sacrée et que c'est un péché de la délaisser. Celui qui abandonne l'héritage de ses ancêtres devra rendre des comptes le jour venu.

Elle avait peur d'entrer chez eux. Ils lui rappelaient la manière de vivre de ses parents. Un jour, elle avait entendu la vieille marmonner : « Une femme ne doit pas se plaindre de son mari qui travaille dur et mérite un bon repas et un bain chaud. Quiconque se plaint doit d'abord examiner ses actes. » Iréna avait eu l'impression que ces paroles lui étaient adressées, ce qui avait augmenté son appréhension, et elle évitait depuis d'aller chez eux.

Mais cette fois, elle rassembla son courage et pénétra dans la maison. Surpris, le vieux couple ne se leva pas pour l'accueillir. Iréna aborda le sujet sans détour en expliquant qu'il lui était difficile à présent de travailler la terre. Le nettoyage des sols de l'école lui suçait le sang, et les maux de tête ne la laissaient pas tranquille.

Les vieillards ne bougeaient pas, la contemplant comme on regarde quelqu'un qui s'est trompé de date.

« Croyez-moi, je voudrais vraiment travailler la terre, mais je n'en ai pas la force. Je ne tiens pas sur mes jambes », dit Iréna d'une voix qui implorait le pardon.

À ces mots, la vieille se leva : « Nous sommes voisins depuis des années. Il ne nous reste plus beaucoup de temps sur cette terre. Si Dieu le veut, nous serons également voisins de tes parents au ciel. Nous leur parlerons de toi. Nous savons que tu as une vie difficile. »

Iréna en fut bouleversée. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas entendu une voix aussi miséricordieuse.

« Il faut que je lâche l'école et que je retourne travailler la terre », s'empressa-t-elle de dire.

La vieille s'approcha pour lui baiser le front. Le contact de ses doigts imprégnés d'une odeur rappelant la Saint-Nicolas était doux.

« Grâce à Lui, tu auras des enfants », décréta-t-elle.

Iréna esquissa un geste de renoncement.

« C'est plus la peine.

– Il est interdit de désespérer. Il faut prier et espérer, répliqua la vieille sur le même ton.

– Dieu vous garde. »

Et Iréna se dépêcha de sortir.

CHAPITRE VINGT

Dehors, elle sut qu'un assassinat avait eu lieu dans la nuit, mais elle n'osait pas se le représenter. Elle s'attendait curieusement à ce que la fosse s'ouvre. Le père et la mère en sortiraient en tête, suivis d'Adéla et Blanka. Toute l'histoire lui semblait un mirage destiné à l'effrayer.

Levant les yeux, elle vit Olga, sa voisine.

« Comment vas-tu, Olga ? Ça fait longtemps que je ne t'ai pas vue, lui dit-elle avec une vieille intonation paysanne.

– Je me porte bien, grâce à Dieu.

– Tu n'as pas vu nos voisins ? »

Les mots s'étaient échappés de sa bouche.

« Tu ne sais donc pas ?

– Quoi ?

– Je ne dirai rien, affirma Olga dans un mouvement de recul.

– Pourquoi ?

– J'ai peur.

– Mais je dois en avoir le cœur net. Tu ne peux pas me le cacher, osa Iréna.

– Pose la question à Yavdoukha, mais pas à moi. »

Le cri d'une fillette déchira les airs. « Il faut que j'aille voir ma fille, elle ne se sent pas bien », dit Olga en s'éloignant à petits pas, comme si elle battait prudemment en retraite.

Iréna demeura figée dans la lumière éclatante du matin. On pouvait entendre le frémissement des épis de maïs s'élever de l'autre côté du chemin de terre. Des paysans bêchaient, le brouhaha des enfants montait de la rivière.

L'été, dans son apogée. La saison préférée d'Iréna. À vrai dire, la seule saison qu'elle aimait. Le printemps dans la région était capricieux.

Il devenait clair pour elle que les meilleurs moments de sa vie se résumaient à une poignée de jours d'été passés avec Adéla dans la cour, à creuser des tunnels et des canaux, en mangeant du pain et des radis. Elles jouaient ainsi jusqu'à la tombée de la nuit.

À l'époque déjà, Iréna avait la certitude qu'Adéla ne vivrait pas longtemps. Ses jambes étaient aussi fines que des allumettes, et la peau de ses mains transparente.

Une fois, elle lui avait demandé : « Pourquoi ne mets-tu pas de gants ? Si tu t'écorches, tout ton sang coulera. » Adéla avait ri : « On ne porte pas de gants en été ! » Bien entendu, elle n'avait pas saisi ce qui s'agitait dans le cœur d'Iréna.

À la fin de l'école communale, Iréna était allée travailler avec ses parents dans les champs et le soir, en rentrant, elle apercevait Adéla qui faisait ses devoirs à la lumière de la lampe à pétrole. Son visage émacié était effrayant : elle avait la peau sur les os.

Elles se voyaient encore le dimanche mais ne jouaient plus. Le visage d'Adéla avait pris la même teinte pâle que les murs de la maison. Dans la cour, elle fermait les yeux, éblouie par la lumière.

« Tu vas étudier tout le temps ? s'était enquis Iréna.

– Apparemment. »

Iréna se sentait mal à l'aise en sa compagnie et avait été soulagée lorsque Adéla était partie étudier en ville. Quand elle revenait pour les vacances, sa maigreur était encore plus flagrante. Son visage allongé faisait ressortir la peau tendue sur ses pommettes.

Un jour, Iréna avait entendu sa mère dire, non sans méchanceté : « Les Juifs, soit ils sont gros comme des tonneaux, soit maigres comme des brindilles. Ils ne savent pas être mesurés. »

Iréna avait compris cette distinction et s'en était étrangement attristée.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VINGT ET UN

Elle se dépêcha de retourner chez elle et engloutit deux verres d'alcool à la suite. En son temps, Adéla lui avait interdit de boire et de fumer. Iréna lui en avait fait la promesse, qu'elle avait plus ou moins tenue. Dans les moments d'angoisse, elle retournait à ses travers.

Elle se tenait dans la cuisine dont les moindres recoins étaient inscrits dans sa chair. Elle les astiquait une fois par semaine et même deux, du vivant de sa mère.

La mort de sa mère se fit soudain palpable, comme si Iréna venait tout juste de rentrer de l'enterrement. Elle était morte en été, et tout le village avait participé aux obsèques. Bouleversé, le père s'était saoulé et ses deux vieux frères avaient dû le soutenir comme s'il avait été un vieillard. À l'instant où le cercueil avait été descendu en terre, le père avait crié, du fond de son ébriété : « Les Juifs ont assassiné le Messie ! Nous ne l'avons pas oublié et nous ne l'oublierons jamais. »

Il lui sembla subitement qu'elle devait se dépêcher d'attraper le train. Lorsqu'il n'était pas en retard, il s'arrêtait à dix heures et demie à la gare toute proche d'Hélintsé, puis poursuivait lentement sa route, bondé et chargé de ballots, s'arrêtant tous les quelques kilomètres, pour atteindre la ville vers le soir, essoufflé.

Mais elle pensa bien vite que, maintenant qu'Adéla n'était plus en ville, cela n'avait plus de sens de s'y rendre.

À présent seulement elle sentait que de nouvelles douleurs tenaillaient son corps depuis la nuit dernière, mais leur origine n'était pas claire. La pression dans les tempes s'était atténuée mais l'angoisse n'avait pas disparu, et elle se dit : Si les portes de l'infirmerie sont fermées, j'irai à Kimpolung. Là-bas, dans les montagnes, m'attend une tante fidèle et dévouée. Elle se mit en route sans plus tarder.

Elle partit en direction de l'école mais se rendit compte aussitôt qu'elle faisait erreur : c'était l'été. L'école était close. Elle contourna le champ de trèfle d'Olga et pénétra dans un modeste terrain planté de céréales. La pensée qu'elle allait suivre le cours de la rivière, traverser le pont près de la chapelle bleue, puis prendre à droite vers les champs de maïs dont les épis étaient aussi hauts que des arbres, cette année – cette pensée diffusa en elle un courage enfoui.

Autrefois, sa mère avait l'habitude d'emprunter ce chemin pour se rendre à l'église. À la mort de son fils, elle avait préféré emprunter les raccourcis. Métamorphosée, le front assombri et creusé, elle restait assise près de la table pendant des heures, taciturne.

Auparavant, elle s'asseyait dehors pour bavarder avec les voisines. Elle riait aux éclats et travaillait dans les champs en faisant des gestes amples et joyeux. Le soir, elle était pleine d'allant : elle préparait des soupes dans de grandes marmites et des tourtes salées dans des plats en porcelaine.

Parfois, elle allait chez les Katz et discutait avec eux. En été, si les tomates étaient bonnes, elle en remplissait un panier d'osier et leur en réservait la surprise. La mère d'Iréna était plus âgée que madame Katz, mais elles causaient ensemble comme des amies d'enfance.

Après la mort de son fils, elle avait pris ses distances avec les Katz. Plus encore : ses voisins juifs étaient devenus gênants à ses yeux. En son for intérieur, elle les rendait responsables de la catastrophe.

Le père d'Iréna haïssait les Juifs depuis toujours. Il les considérait comme des créatures corrompues. Un chrétien a la foi, même s'il ne va pas

à l'église. Mais un Juif est un être dénué de foi par nature. Madame Katz avait tenté de le faire changer d'avis. Peine perdue. Il demeurait buté : « Les Juifs cherchent toujours à vous voler votre conscience. »

Rapidement, Iréna aussi s'était mise à les détester. Monsieur Katz, à cause de son mutisme, madame Katz, à cause de son activité débordante. Pour tout dire, ses liens avec la famille s'étaient totalement distendus, elle ne parlait plus qu'avec Adéla, et encore, leurs discussions n'étaient pas toujours franches. Elle dévoilait le dixième de ce qu'elle dissimulait.

Quand Adéla avait commencé ses études à l'école d'infirmières, Iréna s'était mise à lui poser des questions sur les maladies et les remèdes. Mais elle évoquait peu ses propres douleurs.

« Les Juifs apportent la confusion dans le monde. Qui a besoin d'eux ? » C'était une des phrases radotées par son père. Il avait clamé son hostilité envers les Juifs jusqu'à son dernier souffle.

Madame Katz l'avait étonné un jour en lui demandant : « Quel mal t'avons-nous fait pour que tu nous haïsses ? »

Il avait fait l'innocent.

« Moi ? »

– Je crois bien. Je me trompe ?

– Complètement. Quand les Juifs se comportent avec correction et honnêteté, il faut les accueillir comme des êtres humains.

– Ils ne sont pas différents des autres humains, il me semble.

– Oh si.

– En quoi ?

– Par leur taille.

– Ça, c'est vrai.

– Ils sont petits, comme les gens myopes. Ils sont différents.

– Plus mauvais ?

– Je n'ai pas dit ça. J'ai dit différents. »

Iréna se souvenait de cette conversation à brûle-pourpoint, peut-être parce que ce jour de plein été, de retour de la rivière, joyeuse et affamée, elle avait déambulé en fin d'après-midi entre les maisons.

Lorsque son père était encore jeune, Iréna et lui partaient à cheval jusqu'aux montagnes. Ils faisaient parfois un détour pour aller dans une auberge. Le père aimait bien boire et bien manger alors. Face à une assiette, il avait toujours l'allure d'un homme fier de son corps.

Ces années avaient été les plus belles de la vie d'Iréna, et de son père aussi manifestement. Puis il avait changé, grossi, s'était fâché avec de nombreuses personnes et comporté à la maison comme un propriétaire déchu : il faisait des remarques sur tout, admonestait tout le monde et qualifiait les Juifs de « youpins ».

Iréna revoyait à présent Ilitch jeune, brandissant son fusil. Lorsqu'une vache était atteinte d'une maladie inguérissable, on faisait appel à lui pour l'achever. Plusieurs années auparavant, il avait abattu la vache d'Olga. La bête, bien qu'attachée, avait refusé la condamnation et ébranlé tout le village en meuglant de toutes ses forces. Ilitch lui avait tiré dans la tête à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'elle se taise.

Pendant des jours, Iréna avait continué de voir la vache attachée et Ilitch qui la fusillait. Elle se réveillait en criant. La mère accourait et tentait de la calmer en répétant : « Ce n'est qu'une vache. »

Maintenant, elle voyait, comme dans un songe éveillé, Ilitch qui tirait en direction de la fosse. Les filles et le père avaient accepté la sentence en silence. La mère criait : « Miséricorde ! Tu n'as donc pas de miséricorde ? » Mais le dernier tir la réduisait au silence.

Iréna tourna la tête : sa vie ici était finie. Une autre vie l'attendait ailleurs. De quelle nature ? Elle n'essaya pas de le deviner. Ce départ ne la réjouissait pas. Elle marchait à petits pas, comme effrayée. Plus elle approchait de la gare, plus il lui semblait que la terre sous ses pieds allait s'ouvrir et qu'un autre sol allait surgir.

La rivière apparut soudain et son cours l'enchantait. Elle faillit ôter ses chaussures pour tremper ses pieds, mais son cœur lui murmura qu'elle devait s'éloigner.

Elle tourna la tête de nouveau, machinalement. Un paysage géométrique se dévoila devant ses yeux : tous les kilomètres, une pancarte proclamait « Zone nettoyée de ses Juifs ». Elle crut tout d'abord que c'était une plaisanterie, mais plus elle avança, plus elle comprit qu'il s'agissait d'un meurtre organisé. On pouvait supposer que la même pancarte avait été plantée près de sa maison.

Elle croisa une paysanne à qui elle demanda : « Chez vous aussi on a tué les Juifs ? »

- Tous, répondit la paysanne sans ciller.
- Il n'y a plus de Juifs dans cette région ?
- Non.
- C'est étrange. Combien de Juifs il y avait chez vous ?
- Dans mon village, un homme et ses deux filles.
- Vous n'avez pas essayé de les cacher ?
- Non. Mon mari dit que les Allemands sont des êtres responsables et cultivés.
- Je comprends », dit Iréna. Et elle poursuivit sa route.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Le train arriva dans un rugissement. Quand Iréna était enfant, la famille empruntait le train de nuit aux wagons bondés, chargés de ballots et de caisses, pour aller au chef-lieu de Kimpolung.

Ils voyageaient de nuit car les billets étaient moins chers.

La mère s'asseyait sur une caisse et le père restait debout, discutant d'une voix forte avec les autres hommes. C'est ainsi qu'elle l'avait entendu pour la première fois parler de manière grossière, usant d'injures et qualifiant les vendeuses des grands magasins de « putes ».

Tout se déroulait dans un rougeoiement épais. Après un verre de trop, la mère se mettait à chanter. C'était alors une belle femme plantureuse, Iréna s'endormait facilement contre son sein.

Ces voyages lointains et flous revenaient à elle à présent, baignés d'un léger brouillard, mais non dénués de douceur. Quant à Czernowitz, tout y était prodigieux : les rues et les magasins, les jardins publics et les petites tavernes en sous-sol auxquelles on accédait par un escalier en bois.

Ces tavernes avaient de curieux noms : « Le Trou du rat », « La Queue de cheval » ou « La Jeune Fille sublime ».

La mère grondait le père quand il buvait trop et le traînait dehors.

Dans ces années-là, non seulement il autorisait sa femme à le gronder, mais il s'en vantait aussi : « Je permets à ma femme de me sermonner. Elle est mon guide en ce qui concerne les bonnes manières. »

Mais à un âge plus avancé, il le lui avait interdit : « On ne fait pas de remarques à un homme. » Un jour qu'elle lui en avait fait en présence des voisins, il avait bondi : « Boucle-la, femme ! » Et elle avait arrêté sur-le-champ.

Parfois elle disait : « Et si nous allions dans ce restaurant ? »

La réponse fusait :

« Tu ne vois pas que c'est un restaurant de Juifs ? »

Quand ils étaient à Czernowitz, ils résidaient non loin de la rue des Juifs, et le père s'en plaignait : « Partout il y a des Juifs. Dès que quelqu'un veut se reposer un peu, ils lui sautent dessus. »

Dans les rues adjacentes, les vitrines débordaient de jouets et de confiseries, comme si un magicien les avait fait surgir de sa boîte.

Plus tard, ils avaient cessé de voyager pour le plaisir et ne le faisaient plus que pour commercer. Le père disait : « De toute façon, qu'est-ce qu'il y a là-bas ? Des Juifs et encore des Juifs. » La mère ne le contredisait pas.

Après son mariage, Iréna avait été quelquefois à Czernowitz avec Anton. Ils descendaient au même hôtel miteux que celui où elle allait avec ses parents dans son enfance. La rue des Juifs bouillonnait d'une telle agitation qu'Anton sortait de ses gonds. Les Juifs se taisaient et décampaient dès qu'il se mettait à crier, ce qui faisait naître un large sourire sur son visage.

Les maux de tête avaient commencé à assaillir Iréna durant ces voyages. Anton avait eu un geste de déni désinvolte quand elle s'en était ouverte à lui. Elle avait remarqué pour la première fois combien il ressemblait à son père, y compris dans sa manière d'allumer une cigarette. Elle espérait secrètement qu'il changerait, mais cet espoir avait rapidement été déçu : il ressemblait bien à son père, jusque dans sa façon de dormir.

Éclairée par la pleine lumière de l'après-midi, Iréna devina que le train l'éloignait de sa vie et voulut s'en réjouir. Mais la peur chevillée en elle la pétrifiait.

Anton ne me pardonnera pas. Il ne sera pas en paix jusqu'à ce qu'il me retrouve et me punisse. Cette certitude lui coupa le souffle. Elle alla au buffet commander deux verres d'alcool qu'elle but aussitôt, ce qui eut pour effet de détendre les muscles de ses bras. Elle prit appui sur la fenêtre.

« Vous allez où comme ça ? lança le serveur.

– Chez ma tante.

– Et le mari ? Et les enfants ? demanda-t-il en la mettant en difficulté.

– Pas d'inquiétude, ils se débrouillent sans moi.

– Moi, je laisserais pas ma femme voyager comme ça.

– Pourquoi ?

– Une femme doit s'occuper de la maison.

– Elle n'a pas droit à des vacances ?

– Elles sont tout le temps en vacances. »

Il ressemblait physiquement à Anton, en un peu plus épais. Son visage exprimait la satisfaction d'un propriétaire dont les biens sont parfaitement à leur place : la femme à la maison, les enfants aux champs ou à l'atelier, et lorsqu'il rentre chez lui, sa femme se précipite pour lui servir la soupe avant qu'il n'élève la voix.

La pensée qu'à son retour Anton trouverait la maison vide, le four éteint, et crierait son prénom sans obtenir de réponse – cette pensée fut plus forte que la peur et la remplit d'une joie simple. Elle se tourna vers le serveur pour lui dire : « Tu n'as pas à t'inquiéter.

– Je ne m'inquiète pas, répondit-il avec une grossière assurance. Quand je rentrerai chez moi, je trouverai une soupe chaude et un bon rôti. Ma femme sait cuisiner. »

À ces mots, Iréna se mit à rire.

« Pourquoi tu ris ?

– Ça me rappelle quelque chose. »

CHAPITRE VINGT-TROIS

Elle cessa de parler au serveur. Les roues portaient le wagon avec légèreté et elle ressentait dans tous ses membres une douceur oubliée. Une femme d'une cinquantaine d'années à la mine sereine et satisfaite lui faisait face. C'était la même expression que celle de sa mère, avant la mort du frère, avant que sa vie soit amèrement bouleversée.

« Où allez-vous, petite mère ? lui demanda Iréna.

– À Kimpolung.

– Je m'y rends aussi.

– C'est bien, dit la femme en gardant son sourire.

– Je vais chez ma tante Yanka, confia Iréna, se réjouissant que sa bouche ait eu la force de prononcer ce secret.

– Où habite-t-elle ?

– Dans les montagnes. Petite, j'allais chez elle en vacances. Mais depuis, que Dieu me pardonne, je ne lui ai pas rendu visite. Ça fait longtemps que j'aurais dû le faire. On est pris par nos occupations, nos vanités, on en oublie ceux qui nous sont les plus chers.

– Et tu te souviens de la route pour aller chez elle ?

– Sans difficulté. On n'oublie pas les lieux visités dans l'enfance. Ils sont gravés dans notre chair, n'est-ce pas, petite mère ?

– Moi, malheureusement, j'y vais pour voir un dentiste.

– Dieu vous garde. Quand j'étais petite, j'ai beaucoup souffert des dents et ma mère, qu'elle repose en paix, m'emmenait à Kimpolung.

- On m’a déjà arraché sept dents, et ce n’est pas fini.
- Pauvre mère.
- Ça coûte cher. Les Juifs sont sans pitié.
- Comment ça ?
- Avec trois cagettes de tomates vendues, on n’a même pas de quoi se faire arracher deux dents.
- Moi, quand j’étais petite, je souffrais beaucoup de maux de dents, répéta Iréna. Ma mère se plaignait de ce que cela lui coûtait. C’était une femme bonne, mais dénuée de patience. Dieu ait son âme.
- Les Juifs nous prennent tout. Ce n’est pas sans raison que Dieu les hait, siffla la femme avec une moue.
- Chez nous, on les a tués, dit Iréna, effrayée par sa propre voix.
- En apparence.
- Ils ont réellement été assassinés.
- Vous les chassez de là et ils ressurgissent derrière la haie. On ne peut pas éliminer de telles créatures. Ma maison est pleine de papier collant accroché aux murs. Est-ce que les mouches ont été exterminées pour autant ? » conclut la femme volubile, bénissant Iréna avec la même volubilité, avant de lui faire ses adieux.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Iréna descendit du train et resta sur le quai, saisie par la douceur du ciel clair de Kimpolung. Elle n'avait pas le souvenir des guichets, ni des nombreux tonneaux qui cernaient l'entrée des hangars. Une poignée de voyageurs, inconnus d'elle et absorbés dans leurs pensées, se dispersèrent.

Que fais-je ici ? se demanda-t-elle dans un vertige.

Elle s'installa sur un banc et ferma les yeux. Les visions ne tardèrent pas à se présenter.

Les Katz étaient assis au bord de la fosse après avoir œuvré de longues heures. Le sang avait séché sur le visage blessé du père qui contemplait le trou comme un homme ayant accompli sa tâche et attendant son dû. Ilitch éclaira la fosse avec une lampe de poche et décréta : « Vous avez bientôt fini. »

Iréna voulut les secouer :

« Il fait noir. Pourquoi vous ne vous sauvez pas ? Vous ne voyez donc pas ? Cette fosse n'est pas innocente. »

La mère la regarda comme pour dire : Je suis lourde. Je suis malade. Mon mari l'est tout autant. Nous avons du mal à bouger.

Les vêtements élimés d'Adéla lui conféraient une certaine similitude avec Blanka, accentuée sans doute par leurs jambes qui pendaient dans le vide. Elles ressemblaient à cet instant aux personnages du tableau accroché dans l'église qui embrassent le corps du Christ avant de le porter en terre.

La stupeur s'affichait sur le visage du père. Il continuait de contempler la fosse, s'interrogeant sur la tâche qu'ils avaient accomplie ensemble.

« Sauvez-vous, les filles », chuchota la mère.

Blanka demeura bouche bée.

« Quoi ?

– Papa et moi resterons ici. Et vous, vous allez vous enfuir.

– Pourquoi ? s'étonna Blanka d'une voix aiguë et lasse.

– Pourquoi tu ne dis pas aux filles de se sauver ? » demanda la mère au père, qui redressa la tête, son visage mutique oscillant entre patience et indifférence.

Iréna savait qu'une part de sa propre vie était enfouie dans la chair de ces pauvres gens et que leur mort emporterait quelque chose de précieux pour elle aussi.

À dire vrai, elle ne les avait jamais aimés. Leur passivité la révoltait. Celui qui ne fuit pas une fosse qu'il a lui-même creusée est un être défaillant.

Elle faillit leur crier : « C'est interdit de mourir ainsi. C'est péché. » Mais Anton ouvrait déjà la porte de la maison et elle lui servit la soupe. Dès l'instant où elle tint l'assiette dans ses mains, la vision de la famille près de la fosse s'effaça et la peur qu'Anton lui inspirait imprégna tout son corps.

Elle se ressaisit pour demander :

« Comment s'est passée ta journée au travail ?

– Pourquoi tu poses cette question ?

– Je sais que tu travailles dur.

– Tu ne fais pas toujours attention à moi comme ça. »

Iréna lui servit successivement la soupe, le rôti, les pommes de terre et les légumes.

« C'est bon ? s'enquit-elle.

– Ça peut aller. »

Elle voulut poser d'autres questions mais les mots demeuraient bloqués dans sa bouche.

Elle parvint à l'ouvrir pour dire : « Ils ont tué nos voisins. »

Anton leva la tête de son assiette :

« Quoi ?

– Ils ont tué nos Juifs. »

La réponse fusa :

« Je ne les supportais pas. »

La nuit tombée, il la prit avec dureté. Elle trembla de douleur jusqu'à ce que ses membres soient paralysés, comme si on l'avait étouffée. Elle se retint de crier quand il la prit de nouveau, à minuit passé. Puis il lui tourna le dos et ses ronflements lui vrillèrent les tempes. N'en pouvant plus, elle quitta le lit pour aller dans la cuisine.

C'était son antre depuis le mariage. Elle s'y réfugiait la nuit, enlaçant le four encore chaud pour pleurer.

Anton ne remarqua pas son absence, enfoncé dans son sommeil repu.

Elle pensa : Demain matin je ficheraï le camp.

Elle s'était souvent répété cette phrase lapidaire, mais chaque fois qu'elle franchissait le seuil de la maison, le corps prêt pour une longue marche, ses jambes n'en avaient pas le courage. La peur d'Anton la dominait, y compris lorsqu'elle était loin de lui.

Mais cette fois ça avait été différent. La mort de ses voisins juifs l'avait remplie de courage, et ses jambes l'avaient portée.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Les rues de Kimpolung étaient baignées de lumière malgré un ciel pommelé.

Ir  na se souvenait des premiers voyages paisibles dans la petite ville avec sa mère encore jeune, vêtue de la longue robe brodée qu'elle portait pour aller à l'  glise.

Le mode de vie reclus de tante Yanka, au départ, n'était pas considéré comme ayant un sens en lui-même, mais comme la préparation à une vie monacale austère. La mère d'Ir  na la plaignait, rendant responsable de son sort l'étudiant juif qui l'avait séduite et lui avait tourné la tête, avant de tomber malade et de mourir. Yanka avait longtemps porté son deuil.

Plus tard, fr  le et tourmentée, elle était allée au monastère de Moldovita étudier les règles de la vie monacale. Elle n'était finalement pas entrée dans les ordres, mais avait acheté une ruine dans la forêt qu'elle avait rénovée de ses mains.

Ir  na pénétra dans une vieille taverne aux murs imbibés de tabac et d'alcool depuis des générations. Elle s'assit à l'endroit où elle prenait place autrefois avec sa mère. Toutes deux restaient là une demi-heure, le temps que la mère boive un verre et qu'Ir  na grignote un petit pain. C'était toujours un moment bienfaisant. Puis elles se rendaient chez tante Yanka.

De grands arbres assombrissaient le chemin pentu. Ir  na redoutait que sa mère la conduise vers sa propre ligature, tel Abraham qui avait autrefois pris son fils Isaac pour l'élever en sacrifice. Cette appréhension

l'accompagnait tout au long de la route et la quittait uniquement lorsque la tante venait à leur rencontre.

« Je viens te confier la coquine, annonçait aussitôt la mère.

– C'est une bonne petite, je la garderai volontiers, répondait la tante avec douceur.

– Fais-lui la morale.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle ne se comporte pas toujours comme il faut.

– Par exemple ?

– Elle oublie sa prière du soir.

– Ici elle priera. Tout le monde prie ici, même les arbres. »

La voix murmurée de tante Yanka témoignait qu'elle n'avait plus l'habitude de la compagnie des hommes.

C'était la seule personne qu'Iréna ne craignait pas à l'époque. Sa mère la battait parce qu'elle avait le sentiment qu'elle ne lui obéissait pas. Son père la battait parce qu'il frappait tout ce qui lui tombait sous la main, bêtes ou objets. Et son frère, plus âgé de quelques années, la battait lorsqu'il n'y avait personne d'autre à la maison.

« Qu'est-ce que je vous sers ? demanda la tenancière.

– Un petit verre. J'en ai besoin autant que de l'air pour respirer.

– Je vous apporte ça tout de suite. Alors, d'où venez-vous comme ça et où allez-vous ?

– Chez ma tante bien-aimée Yanka.

– C'est bien d'avoir une personne à aimer. Ce n'est pas le cas d'une femme de mon âge. Mes enfants se sont éloignés de moi, je les vois à peine, dit la tenancière, prompte à dévoiler sa blessure intime.

– Tante Yanka est mon phare, mon ange gardien. »

Les mots avaient atterri dans sa bouche comme s'ils ne lui appartenaient pas.

« Et le mari ?

– C’est un mari. Un jour il vous caresse, le lendemain il vous malmène, dit Iréna en dévoilant à demi-mot son fardeau.

– Mon mari me manque depuis mon veuvage.

– Il ne vous battait pas ?

– Si.

– Et vous lui pardonniez ?

– Il y avait des jours où il était bon envers moi et ne me criait pas dessus. »

Iréna confia en partie son désir le plus secret.

« Moi, je veux être seule maintenant.

– Il ne faut pas parler comme ça, ma fille.

– Je souffre de maux de tête violents qui ne me lâchent que lorsque je suis en dehors de chez moi.

– Un mari reste un mari, même s’il vous bat. Une femme a besoin d’un homme. »

Iréna répéta :

« Je souffre, petite mère. Des maux de tête violents. C’est seulement quand je suis hors de la maison que je suis soulagée. Que faire ? C’est mon destin.

– Moi aussi je me disais ça. Mais maintenant que je n’ai plus personne au monde, je me dis qu’il était parfois bon avec moi. Là, c’est l’été, on vit fenêtres ouvertes, chacun parle avec son voisin. Mais l’hiver, les portes sont closes, les volets fermés, et on est seul avec soi-même. L’hiver dernier, j’en suis quasiment devenue folle. Ce monde est un corridor, ma petite. Un beau salon nous attend tous un jour, il ne faut pas trop repousser l’échéance. Combien de temps vit-on ? Cinquante, soixante ans. Ça passe comme un battement de cils. »

Envoûtée par la voix de la femme, Iréna lui dit : « C’est si bon que vous croyiez en la simplicité.

– C’est ce que nous ont appris nos parents et nos grands-parents.

– Je vous envie, petite mère.

– Quel est le sens de la vie s’il n’y a pas un au-delà ? »

Vaincue par la voix de la femme, Iréna confessa :

« J’ai oublié de pratiquer comme ma mère le faisait.

– Pas d’inquiétude, ça va revenir. Quand j’étais jeune, ma mère m’emmenait à l’église. Je ne comprends pas pourquoi elle a cessé. Sans doute parce qu’elle avait trop de soucis.

– C’est vrai, petite mère. Je voudrais prier pour des douleurs qui ne me lâchent pas. Mais j’ai honte.

– Il ne faut pas avoir honte. Notre Père qui est aux cieux est miséricordieux, et son fils l’est tout autant que Lui. Il ne faut pas avoir honte. Au contraire, il faut Lui parler à chaque instant, comme vous me parlez.

– Ne pas avoir honte ?

– C’est ça. Contemplez une icône. Cette concentration est une valeur ajoutée pour qui veut prier juste.

– Vous êtes si bonne, petite mère.

– Je fais comme mes ancêtres. Quand j’étais jeune, je me dérobaux à l’obligation de prier. Maintenant je fais comme eux. »

Iréna avait envie de rester près de cette femme, de boire ses paroles et de contempler les ombres fines qui parcouraient son visage. Il y avait dans sa voix une douceur oubliée qui enchantait l’oreille.

« Il faut que j’y aille, dit-elle du ton de celle qui reconnaît qu’elle doit affronter son destin.

– Pas si vite, dit la femme d’une voix touchante.

– La journée est encore longue. Je vais y aller tout doucement, dit Iréna d’une voix qui empruntait aux intonations de la femme.

– Prenez soin de vous.

– Dieu vous garde. »

Debout sur la place, il sembla à Iréna que sa mère était sur le point de la rejoindre. Cela faisait des années qu'elle n'avait pas vu son visage avec autant de netteté. Elle se souvint du curé de l'église qui disait : « Dieu pardonne à un chrétien, même s'il a péché. Seuls les mécréants, les renégats et les infidèles qui nient le message de Jésus et celui de ses disciples seront châtiés. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE VINGT-SIX

Iréna grimpait la côte, hantée par le visage de Blanka.

Durant les années où elle avait travaillé chez les Katz, Blanka s'occupait de ranger la marchandise dans le cellier. Elle en remontait, le visage contrarié et le regard opaque. La mère ne discutait jamais avec elle. Les autres non plus ne lui parlaient pas.

Elle s'était renfermée au fil du temps. Son existence semblait rétrécie le jour, et plus encore la nuit. Elle se pelotonnait dans son lit après les longues heures de travail et s'endormait.

Iréna se secoua. Pourquoi je pense à elle ? Il ne faut pas. Et elle accéléra le pas.

C'était le chemin de terre dont elle se souvenait, assombri par de grands arbres. À l'époque, sa mère gravissait la pente d'un pas rapide et décidé pour ne pas rater le train du retour.

« Pourquoi es-tu pressée ? lui demandait la tante.

– J'ai une maison, un mari. Qui s'occupera d'eux ? » répondait la mère, si essoufflée qu'elle en avalait les mots.

Puis, lorsque la mère lui demandait comment se passait la vie dans les montagnes, Yanka répondait : « Tout va bien. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter. »

Yanka avait vieilli. Son fin visage s'était ratatiné.

« Iréna, c'est toi ? »

Elle ne s'attendait manifestement plus à ce que quiconque lui rende visite. À présent qu'Iréna était là, elle ne montrait pas sa joie.

Stupéfaite par cet accueil, Iréna demeura bouche bée. Elle aurait voulu dire : Je suis simplement venue te voir, je vais bientôt repartir, au lieu de quoi elle lâcha de manière laconique : « Je n'en pouvais plus.

– Assieds-toi, ma fille », dit la tante, et la fine brume qui couvrait ses orbites se dissipa. Ses yeux s'ouvrirent légèrement.

Iréna lui confia aussitôt que ces derniers mois elle avait eu des maux de tête violents, de nombreux vertiges et des crampes d'estomac.

« Et qu'as-tu fait, ma fille ? lui demanda Yanka comme une mère.

– Qu'est-ce que je pouvais y changer, ma tante ? dit Iréna, invoquant sa vie saccagée.

– Je vais te préparer quelque chose à boire. Il me reste du lait dans le garde-manger et du pain que j'ai fait hier. La route jusqu'ici a été fatigante ?

– Non. Je me suis souvenue des voyages avec maman pour venir te voir, et des merveilleux étés que je passais chez toi. »

Un sourire gagna le visage de la tante : « J'étais jeune à l'époque et en pleine possession de mes moyens. »

Iréna voulut rétorquer : Et maintenant, tu n'es plus en forme, mais elle comprit que ce n'étaient pas les mots qui convenaient.

« Assieds-toi et détends-toi », dit la tante.

L'invitation à se détendre était si douce. Tout était à la même place dans les deux petites chambres : les icônes, les fleurs séchées et la douce lumière de fin d'après-midi. Les années avaient ôté leur vernis aux objets. Ils apparaissaient comme nus dans la lumière.

« Je t'ai oubliée, ma tante, Dieu ne me le pardonnera pas. J'ai été préoccupée toutes ces années par mes maudites douleurs.

– Je n'en ai pas souffert, ma chérie. Ma vie s'est déroulée tranquillement.

– Nous ne nous préoccupons que de nous et de nos maux. Nous ne savons pas aimer. Dieu ne nous le pardonnera pas.

– Dieu pardonne toujours.

– Mais pas à ceux qui devaient venir en aide et qui ne l’ont pas fait. »

La tante eut un petit sourire, comme si elle se disait la même chose parfois.

« J’ai peur, ne put lui cacher Iréna.

– La peur est un fantasme vain », dit la tante.

Cette phrase, qui résonnait comme lue dans un livre ancien, fit surgir dans le cœur d’Iréna les jours froids d’automne, les arbres hauts, nus et gris, qui se découpaient au-dessus des prés vides sans porter d’ombre.

« Comment va ton mari ? demanda Yanka d’un ton prudent.

– Il ne veut pas croire que j’ai de violents maux de tête. Il dit que je pense trop à moi. Il ne me croit pas, tout simplement.

– Mais les enfants sont gentils avec toi, n’est-ce pas ?

– Je n’ai pas d’enfants, ma tante, et je n’en aurai pas. Dieu a scellé mon ventre. »

Comprenant qu’elle avait effleuré une blessure cachée, la tante fit une petite grimace. Elle chercha un mot de réconfort et finit par dire : « Il y a des lueurs guérisseuses dans le ciel, elles t’éclaireront.

– Les enfants ne sont pas toujours une bénédiction, ma tante.

– C’est ce que disent les êtres humains.

– Ma vie ces dernières années a été dure. Anton n’a pas laissé mon corps tranquille, de jour comme de nuit. Rien n’allait comme il faut. J’étais pieds et poings liés. »

La tante dévia le cours de la conversation :

« Qu’est-il arrivé à nos Juifs ?

– Ah, il vaut mieux ne pas en parler. Je ne veux même pas dire un mot à ce sujet. »

La tante écarquilla les yeux et son sourire s'adoucit encore : « On y réfléchira ensemble le moment venu. »

Iréna eut soudain la certitude que l'étudiant juif inconnu n'avait pas abandonné Yanka, mais s'était simplement éclipsé de ce monde avant l'heure. Yanka conservait son souvenir avec une pudeur absolue. Happée par ce secret, Iréna en oublia un instant ses douleurs.

La tante émergea de sa rêverie, comprenant qu'Iréna était venue se réfugier chez elle pour lui dire quelque chose.

« Et le village ?

– Les choses suivent leur cours. Le blé a bien poussé et le maïs nous a étonnés par sa hauteur. »

De manière surprenante, une vieille prosodie paysanne lui était revenue. Mais Iréna comprit aussitôt que ces phrases étaient futiles. Elle le regretta, voulut se corriger, n'osa pas.

Après un silence, Iréna retrouva sa voix de petite fille pour dire : « J'ai faim, ma tante. » Ce à quoi la tante répondit, les yeux fermés : « Il y a des pommes de terre rôties dans le four et un broc de lait caillé dans le garde-manger. Ça va te rassasier. »

Iréna comprit que la tante était totalement dans son monde. Chaque geste et chaque parole extérieurs à elle-même la désarçonnaient.

Elle se dirigea vers le four et se servit deux pommes de terre rôties. Elle trouva le broc de lait caillé dans le garde-manger. Une assiette et une cuiller en bois étaient posées sur la grande table, et cette image fit surgir les jours clairs d'été, les mains petites et frêles de sa tante cueillant des champignons avec elle sous les pins.

« Ceux-là sont vénéneux, il ne faut pas les cueillir », disait-elle parfois.

Elles rentraient à la tombée de la nuit, leurs sacs à dos remplis des fruits de la terre : champignons, myrtilles et fraises des bois. À la maison, Yanka faisait le tri pour entreposer chaque fruit dans un panier particulier. Puis elles dînaient de pommes de terre et de salade.

La nuit, Yanka s'agenouillait devant l'icône et se plongeait dans une prière recueillie. Il semblait alors à Iréna que la silhouette de l'étudiant sortait de l'icône pour se rapprocher d'elle.

Une lumière blanche d'été scintillait à présent sur les objets immobiles. L'espace ressemblait à une chapelle rarement fréquentée.

Iréna regretta d'avoir envahi un territoire qui n'était pas le sien. Yanka s'est préparée toute sa vie à vivre dans cette quiétude, et voilà que je suis venue la déranger. Il est interdit de regarder un être qui se relie à ses morts. Cela lui appartient. Il faut que j'aille vers le nord, vers les lacs. Là-bas, la population est rare, on s'y fond facilement.

Ainsi s'écoulaient les pensées dans son esprit.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VINGT-SEPT

Soudain, le visage large et buté de Blanka revint flotter devant ses yeux, imprégné d'une douleur contenue. Sa lèvre supérieure mordillait sa lèvre inférieure sans relâche. Un filet de sang coulait d'une commissure.

Il y avait des années de cela, lorsque Blanka était une toute jeune fille, mais déjà embarrassée et moquée par tous, quelqu'un lui avait jeté une pierre. Elle avait pris sa tête entre ses mains en s'écriant : « On m'a tuée, on m'a tuée. » Alertée par ces gémissements, madame Katz était sortie du magasin, avait bandé la tête et le cou de Blanka pour stopper l'hémorragie. Sans succès.

Le père avait voulu louer une carriole pour aller chercher l'infirmier du village voisin. La mère avait levé les yeux au ciel : « Qu'est-ce qui arrivera à cette pauvre enfant le temps que tu trouves une carriole, que tu ailles jusque là-bas et en reviennes ? Son sang n'arrêtera pas de couler. Tu ne comprends donc rien ? Tu ne saisis rien ? »

Le père avait renoncé, le visage pétrifié et rougissant.

Les efforts de la mère avaient tout de même été suivis d'effets. L'hémorragie avait cessé.

« Comment te sens-tu Blanka ? »

Blanka avait gardé les yeux fermés.

« Tu as très mal ? » avait insisté la mère.

La réponse l'avait étonnée :

« Plus maintenant. »

La mère avait ôté le bandage imbibé de sang en disant : « Grâce à Dieu. »

Blanka avait ouvert les yeux. Tous étaient à son chevet. La mère murmurait : « Dieu miséricordieux, sauve ma fille. Blanka, comment te sens-tu ?

– Mieux.

– Repose-toi, repose-toi, rien ne presse. »

À quoi Blanka avait étrangement répondu : « Je peux descendre au cellier ranger la marchandise que papa a apportée.

– Nul besoin. Beaucoup de sang a coulé de ta tête et de ton cou. Je vais t'apporter un thé et une compote de pommes. »

À ces mots, Blanka avait de nouveau fermé les yeux. La mère était retournée au magasin et Iréna était restée assise près de la jeune fille, fascinée. Elle avait finit par demander :

« À quoi penses-tu, Blanka ?

– Je ne pense pas.

– Tu as mal ? »

Cette question était une tentative de se rapprocher d'elle.

« Non. »

Un léger sourire s'était étiré sur ses lèvres, comme pour signifier : Je suis déjà une femme, je sais me contenir et ne pas me plaindre.

Le retard que tout le monde voyait en elle avait disparu. Elle ressemblait à une jeune femme dotée d'une pensée propre.

Adéla et Blanka avaient étudié avec Iréna à l'école. Adéla y excellait et les garçons, jaloux, l'humiliaient. De Blanka, ils se moquaient en la traitant d'idiote et en lui pinçant les fesses.

Le père, qui avait été autrefois attentionnée envers ses filles, était devenu mutique après avoir contracté le typhus. Il allait une fois par semaine en ville acheter la marchandise, et rentrait, le visage gris, les lèvres serrées. Il ne répondait que par oui ou par non.

Le médecin du district s'était déplacé dans la soirée. C'était un homme grand qui avait été converti au christianisme dans son enfance par le baptême. Quand il venait examiner des Juifs, il utilisait quelques mots de yiddish appris auprès de sa clientèle.

C'était dans cette langue qu'il s'était adressé à Blanka : « Comment vas-tu, Blanka ? »

Elle avait ouvert les yeux.

« Bien. »

La mère s'en était mêlée : « Un garçon du village lui a jeté une pierre qui a touché sa tête et son cou. »

Puis elle s'était assise sur une chaise à l'écart.

« La blessure est sérieuse, il faut la nettoyer et la bander », avait dit le médecin.

La mère s'était dépêchée d'apporter une petite bassine en précisant qu'elle contenait de l'eau bouillie.

Adéla s'était tournée vers le médecin : « J'étudie dans une école d'infirmières.

– Vous avez une trousse de premiers secours ici ?

– Non.

– Il en faut pourtant une dans chaque maison ! »

Toute blême, Adéla avait éclaté en sanglots.

« Ne pleure pas, c'est de la responsabilité de tes parents », avait dit le médecin en humectant le bandage dans l'eau. Une fois nettoyée, la blessure s'était dévoilée dans toute sa largeur. Le médecin l'avait badigeonnée de teinture d'iode, d'un onguent, puis bandée.

Avant de partir, il avait précisé :

« S'il y a une mauvaise évolution, il faudra m'appeler en urgence. »

Puis le père avait émergé de son silence :

« À ta place, je ne le laisserais pas revenir.

– Pourquoi ? avait demandé la mère avec détachement.

– À cause de son allure, de sa manière de parler et de la considérable somme d'argent qu'il exige. »

La mère n'avait pas réagi, même si elle n'était manifestement pas d'accord avec cette affirmation.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VINGT-HUIT

L'obscurité s'étendait déjà au pied des arbres lorsque Iréna émergea de ses hallucinations. Les lueurs bleutées du soir flottaient sur les cimes, faisant surgir en elle d'autres années qui s'étaient effritées en ne laissant derrière elles qu'une odeur de paille mouillée et la lumière tremblante des bougies que sa mère allumait près de l'icône, du temps où elle ne ratait aucune prière.

« Ça fait combien d'années que je ne t'ai pas vue ?

– Beaucoup, ma tante.

– Je vis ici avec moi-même, et les années filent. Tantôt une année m'apparaît comme dix, et tantôt plusieurs années m'apparaissent comme une seule.

– Tu n'as pas changé.

– On dit que seuls les imbéciles ne changent pas. »

Et toutes deux rirent de bon cœur.

« Personne n'est venu chez toi ?

– Qui souhaite voir une femme usée ? À vrai dire, je n'ai pas besoin des hommes. Je suis entourée par les plantes, un cours d'eau, j'ai deux vaches, deux chèvres, et un chien qui me protège. Je descends en ville une fois par mois acheter du sucre, du café et du thé. Je produis moi-même tout le reste.

– Mais que fais-tu les soirs d'hiver ?

– Je m'installe dans le fauteuil et sommeille. Parfois je lis un livre. Je lisais le journal lorsque j'habitais en ville. Et toi, Iréna, comment vas-tu ?

– Je n’ai pas grand-chose à raconter. Il me semble parfois que les années passent sans laisser de traces. Mais certains jours, je sens que des visions se sont nichées en moi avec leur flot de couleurs et elles ne me laissent pas en paix, confia Iréna.

– Et tu as le temps de réfléchir ?

– J’espère que j’aurai prochainement le temps d’être avec moi-même.

– Comment vont nos Juifs ?

– Pourquoi poses-tu cette question ? » s’effraya Iréna.

Le regard de Yanka s’agita.

« On les a chassés ?

– D’où tiens-tu cela, ma tante ?

– Dernièrement, alors que j’étais à Kimpolung, on m’a raconté que les Juifs avaient été déportés. Comment va le grand-père Katz ? Toujours en vie ?

– Plus depuis longtemps.

– Il priait avec une grande ferveur. Si ma mémoire est bonne, les parents avaient une fille attardée. Quel est son nom déjà ?

– Blanka.

– Qu’est-elle devenue ?

– Je vais bientôt te le raconter. »

Iréna voulait dire la vérité, mais sa langue restait collée à son palais.

« Qu’est-ce que tu veux que je te prépare, Iréna ? demanda la tante d’une voix claire.

– Je vais m’en occuper. Tu vas te reposer et je vais tout préparer.

– J’ai l’habitude de tout faire moi-même.

– Mais aujourd’hui ce sera moi. Chacun a le droit de prendre du plaisir dans un repas préparé pour lui par quelqu’un d’autre. »

La tante couvrit son visage de ses deux mains, avec un petit éternuement qui parut insolite à Iréna. « Toi aussi, tu as besoin d’un peu de repos. »

La tante ôta les mains de son visage : « J'ai l'habitude de m'occuper de moi. »

Elle tourna brusquement la tête dans un mouvement vif et inquiet : « Qu'est-ce que tu t'apprêtes à faire, Iréna ?

– Je vais rester ici un jour ou deux et je déciderai de la direction à prendre. »

La tante ne sembla pas percevoir la gravité de la réponse.

« La vie ne m'a pas gâtée, laissa échapper Iréna.

– Où voudrais-tu aller ? demanda la tante en cherchant à susciter sa confiance.

– Je vais rester ici un jour ou deux et je déciderai de la direction à prendre, répéta Iréna. Mais pour l'heure, nulle part, ma tante. Nulle part. »

Yanka détourna la conversation.

« Tu dis qu'ils ont déporté nos Juifs ?

– D'où le tiens-tu ?

– C'est toi-même qui l'as dit. Ou bien mes oreilles m'auraient-elles trompée ?

– C'est vrai, les villageois sont venus piller leur maison et leur magasin. Ils ont retourné la terre dans la cour, persuadés d'y trouver des caisses pleines d'or. N'ayant rien trouvé, ils ont crié que les Juifs les avaient roulés, une fois de plus.

– On leur a toujours fait ça. On les chasse et on pille leurs maisons.

– Ils me font peur, ma tante.

– Pourquoi ? » lui demanda Yanka d'une voix étranglée.

Iréna prit son temps avant de décrire ce qui s'était passé.

« Ils ont pillé leur magasin, leur maison, et ont retourné la terre dans la cour. Ils espéraient trouver de l'or. Tu te souviens d'Adéla ?

– Bien sûr. C'était une petite fille maigre qui excellait à l'école.

– Adéla avait terminé ses études et était sur le point de devenir l'infirmière du village.

– Je l’ignorais.

– Elle a toujours été une excellente élève.

– Les Juifs excellent toujours. Les Ukrainiens ont plus de mal. Où a-t-elle étudié ?

– À Czernowitz. Elle avait beaucoup maigri, à cause de tous les efforts qu’elle faisait. C’est difficile de décrire à quel point elle avait maigri.

– Et le père ? »

Iréna baissa la voix :

« Après avoir guéri du typhus, il est quasiment devenu muet. Il prononçait à peine quelques mots de temps en temps. »

– Je me souviens bien du grand-père. C’était un homme très pieux qui allait s’immerger dans la rivière à l’aube. Il priait beaucoup. Même lorsqu’il était au magasin, il compulsait un livre. »

Le visage de la tante était teinté par la lumière du soir, et Iréna en oublia un instant les visions de la journée. Même les derniers mots prononcés par Yanka étaient déjà oubliés. La peur était toujours nichée en elle.

Elle avait le sentiment à présent qu’elle était complice de l’assassinat cruel de la famille.

Intuitive, Yanka devina ce qui la traversait, mais ne l’accusa pas.

« Il faut que je parte près des lacs. Ils sont entourés d’un épais brouillard. C’est bien que je sois venue te voir. Merci de m’avoir offert un abri.

– Tu me remercies pour quoi exactement, ma chérie ?

– Pour cette soirée tranquille.

– Je n’en suis pas la créatrice, murmura Yanka.

– Je sens que cette soirée t’appartient.

– C’est une erreur. Je n’ai rien fait ici, à part le petit jardin dans la cour.

Le lieu est resté tel qu’il était.

– J’ai très peur.

– De quoi, ma chérie ?

– Tout le monde veut ma mort.

– Il ne faut pas avoir peur. Aucun mal ne te sera fait si tu es imprégnée des qualités de Jésus. Il a connu des souffrances plus grandes que les nôtres, qui sont nulles et non avenues.

– Pourquoi ai-je si peur ?

– Depuis qu’Il est monté au ciel, c’est plus facile pour nous tous. Plus facile de vivre et plus facile de mourir. Seul celui dont les yeux ont été crevés ne voit pas l’abondance qu’Il nous a donnée. Grâce à Dieu, nous avons un pilier et nous pouvons nous y agripper de toutes nos forces. »

Iréna était sidérée par ces mots. Il lui semblait que Yanka n’avait pas parlé des mystères de la foi, mais des assassins qui ne reçoivent de pardon ni ici-bas ni au ciel.

Elle voulut s’écrier : Tante Yanka, mes mains n’ont pas versé ce sang !

Mais elle n’eut pas la force d’émettre un son.

CHAPITRE VINGT-NEUF

Plus tard dans la soirée, Iréna s'ouvrit à Yanka et lui raconta l'assassinat : « D'abord, Ilitch le gendarme les a alignés devant l'entrée de leur magasin. On aurait cru que les percepteurs faisaient une perquisition. La mère criait : "Ilitch, laisse-moi m'asseoir, regarde mes jambes gonflées. Je vais m'effondrer." »

« Tu te souviens sûrement d'Ilitch, il séduisait les femmes sans aucune difficulté. Maintenant, c'est un vieux gendarme méchant qui s'en prend aux hommes et aux femmes.

« Il a autorisé la mère à s'asseoir seulement après qu'elle se fut effondrée. Il a menacé les autres de les livrer aux Allemands s'ils ne restaient pas en rang. C'est les Allemands qui donnent des ordres maintenant. Ce sont des ordres différents. On ne peut pas faire le malin. Chez eux, un ordre c'est un ordre, et celui qui ne le respecte pas est tué.

« La mère s'est ressaisie et l'a supplié d'une voix qui ne me quitte pas : "Aie pitié de mes filles, elles n'ont commis aucun péché. Si les fonctionnaires des impôts veulent nous taxer, qu'ils prennent ce qu'ils veulent." La pauvre n'avait manifestement pas compris que, cette fois, il ne s'agissait pas de prélèvement d'impôts.

« Ilitch a crié : "Vous avez suffisamment exploité le village. Vous vous êtes suffisamment enrichis sur le dos des gens."

« La mère, de son côté, ne se résignait pas. Elle a crié d'une voix déchirante : "Mon mari rapportait de la bonne marchandise de la ville, et

moi je la vendais à des prix honnêtes en restant debout du matin au soir.”

« La pauvre avait peur que les fonctionnaires des impôts soient venus liquider le magasin. Elle s’est écriée : “Ne liquidez pas le magasin, c’est notre gagne-pain.”

« Ilitch a continué de les humilier. Il leur a ordonné de se mettre à genoux en hurlant : “Et arrêtez de gémir sur votre sort ! Vous n’êtes pas à plaindre.” De toute façon leurs supplices étaient sans effet. “Vous avez assez arnaqué le village”, a-t-il beuglé.

« Tandis qu’ils étaient agenouillés, les voisins ont pillé le magasin et la maison. Les Katz ont entendu que les meubles et la marchandise étaient traînés au sol. La mère, malgré les menaces d’Ilitch, a continué d’implorer : “Pourquoi tu les laisses piller la maison et le magasin ? C’est tout ce que nous possédons. Si on a une dette envers les impôts, on s’en acquittera.”

« Indifférent à ses supplications, Ilitch campait sur ses positions : “Maintenant vous êtes entre les mains des Allemands. Ils sont droits et honnêtes. Mais si on enfreint un ordre, ils ne connaissent pas la pitié.”

« J’ai vu tout cela et je l’ai entendu. J’ai craqué. Je savais au fond de moi que leur fin serait amère et mauvaise. Mais je n’imaginai pas l’ampleur du mal.

« Ensuite Ilitch leur a ordonné de creuser une fosse large et profonde. Ils ont creusé, creusé. Ilitch se tenait au-dessus d’eux comme un patron tyrannique, tout en leur assurant que leur sort s’améliorerait une fois la tâche terminée.

« Je leur ai apporté de la soupe et des pommes de terre. Je savais que j’étais complice d’un assassinat et je me haïssais au point que je leur ai dit : “Fuyez, fuyez tant que le trou n’est pas profond.”

« À ces mots, la mère a soulevé sa robe pour dévoiler ses jambes gonflées. Le père s’est enfoncé dans son mutisme. Ses yeux disaient : Ce n’est pas la peine de supplier. Rien ne pourra aider.

« Furieuse, je lui ai lancé : “Dites aux filles de s’enfuir. Elles sont jeunes et ont la vie devant elles. Pourquoi vous vous taisez ?”

« Il a relevé la tête : “Si elles veulent s’enfuir, qu’elles le fassent.”

« Adéla a dit : “Je ne pourrai pas fuir en abandonnant mes parents et Blanka.”

« C’est alors qu’Anton est rentré du travail. Je lui ai servi le repas. Il a mangé pendant longtemps et il a demandé du rab. Je l’ai resservi. La nuit, il m’a violentée, et le matin aussi, avant de partir, il m’a prise de force.

« Quand je suis sortie, la fosse était déjà comblée et la maison entièrement pillée.

« D’abord, je n’ai pas compris. Pendant un long moment je n’ai pas saisi ce qui s’était passé, et lorsque j’en ai enfin pris conscience, mon corps était pétrifié. Leurs visages ne me quittent plus. Je ne pouvais pas rester à la maison et supporter ce silence, je me suis enfuie. Et maintenant, j’ai l’impression qu’Anton est en route pour m’assassiner moi aussi.

– Le chien nous protégera. Il est courageux et fidèle.

– Anton l’empoisonnera.

– Nous mettrons notre sort entre les mains de Dieu, et seulement entre les siennes. »

CHAPITRE TRENTE

Quand Iréna se réveilla le lendemain, il lui sembla que des pas résonnaient dans la cour. Des menaces et des cauchemars l'avaient tourmentée toute la nuit. Anton était tout près, elle essayait de se cacher sous la couverture, mais elle était trop courte et dévoilait ses jambes. Anton avançait vers elle d'un pas lourd, gonflé d'assurance. Iréna voulait crier mais le cri s'était brisé dans sa gorge, et elle s'était réveillée.

« Que t'est-il arrivé ? demanda Yanka.

– De mauvais rêves m'ont torturée.

– Tout est pour le bien, tout est pour la bénédiction, dit la tante avec une intonation d'antan.

– J'ai peur, ma tante.

– De quoi et de qui ?

– D'Anton, et aussi des Juifs morts.

– Tu dois prier, ma fille. La prière effacera la peur.

– J'ai du mal à prier. »

À ces mots, la tante écarquilla les yeux et dit : « Tu es jeune. Tout n'est pas perdu. »

Iréna était sur le point de lui demander : De quelle perte parles-tu ? Mais elle se retint et répéta : « J'ai du mal à prier.

– Moi aussi, j'avais du mal. Mais à présent je prie. »

Ces mots réduisirent Iréna au silence.

« Qui veut t'arracher la vie ? s'enquit la tante d'une voix plus douce, comme si elle venait seulement de percevoir la peur d'Iréna.

– Les Juifs morts. Anton.

– Pourquoi les Juifs ? s'étonna Yanka.

– Parce que je ne les ai pas aidés. Parce que je ne les ai pas cachés. Parce que je ne leur ai pas dit quelles étaient les intentions d'Ilitch.

– De mon temps, les Juifs étaient paisibles et vaillants. Ils se levaient avant les paysans. Ils ne se plaignaient jamais et ne se rebellaient pas.

– Maintenant qu'ils ne sont plus de ce monde, ils m'effraient bien plus. »

La tante écarquilla les yeux de manière appuyée, comme si ses muscles n'avaient plus la force de les retenir dans leurs orbites. « Tu exagères peut-être, non ?

– Dieu m'en garde, ma tante. Les rêves me les montrent dans une grande clarté. Leur mort se révèle à moi.

– Les morts ne menacent personne. Ils sont miséricordieux envers nous.

– Moi, s'écria Iréna d'une voix claire, je ne peux plus supporter leurs visages. Ils m'attirent à eux avec une puissance extraordinaire.

– Je les connais bien. J'étais orpheline quand tes parents m'ont recueillie chez eux. J'étais jeune et vive. Je travaillais aux champs et dans le potager. En automne et en hiver, je travaillais dans le magasin des Katz.

– Alors tu as bien connu Adéla et Blanka ?

– Elles étaient bébés. Je leur chantais des berceuses pour les endormir.

– Tu parlais avec les parents ?

– Beaucoup. Ils riaient lorsque je parlais dans leur langue.

– Ils ne te faisaient pas peur ?

– C'étaient des gens tranquilles, différents de nous. Je me sentais bien chez eux.

– Moi, ils m'ont toujours fait peur. Peut-être parce que papa les haïssait d'une haine féroce.

– Tu n’as pas de raison d’avoir peur. Les morts sont miséricordieux envers nous, répéta la tante.

– Ensuite Ilitch leur a dit de creuser une fosse et ils ont creusé. En silence, sans une plainte. Le père semblait croire que s’ils accomplissaient leur tâche correctement, ils seraient sauvés. Je ne comprends pas cette pensée naïve. On dit que les Juifs sont intelligents. On dit que les Juifs sont malins. Où est leur intelligence ? Ils ont vu la même chose que nous. Pourquoi ne se sont-ils pas enfuis ? »

La tante la dévisagea sans un mot, puis finit par dire : « Il faut croire qu’ils ont une autre manière de penser. »

Iréna poursuivit : « Finalement je n’en pouvais plus et je leur ai dit : “Sauvez-vous !” Mais ils ne se sont pas enfuis. Ils étaient fascinés par la mort qui approchait, et dans la nuit, Ilitch les a abattus comme un rien. Depuis, ils ne cessent de m’effrayer. Plus qu’Anton. Lui me tourmente et me fait mal, mais les Juifs se sont infiltrés dans mon âme et ne me laissent pas en paix. »

À ces mots, les lèvres de Yanka se mirent à trembler. Il était manifeste qu’elle avait compris les propos d’Iréna dans toutes leurs dimensions.

Iréna confia spontanément : « Voilà comment Ilitch les a préparés à la mort. J’étais si stupide que j’étais sûre qu’ils retourneraient à leur magasin et qu’on leur rendrait ce qu’on leur avait volé, une fois les impôts payés. Mais ils creusaient la fosse, ou se tenaient assis au bord, et Ilitch ne les laissait même pas aller aux toilettes. Ils sont restés parqués là, une odeur d’urine flottant autour d’eux. Personne ne les approchait.

– Pourquoi a-t-il fait cela ? demanda la tante en allant droit au fait.

– Apparemment, il en avait reçu l’ordre par les Allemands. Il ne l’a pas fait de son propre chef. Je t’ai déjà raconté, pour la fosse.

– Quelle cruauté.

– Maintenant tu comprends pourquoi ils me font peur. Ils m’effraient plus que jamais. Il me semble qu’un de ces jours, ils m’entraîneront vers la

fosse.

– Quelle cruauté, répéta la tante, comme si tous les mots avaient disparu et que seul ce mot-là était demeuré.

– Je voulais te raconter quelque chose encore : au village, ils étaient persuadés que beaucoup d'argent était enfoui dans la cour, et c'est pour ça qu'ils l'ont retournée de fond en comble.

– Ils ont fini par trouver quelque chose ?

– Non.

– Tu n'as pas à avoir peur. »

La tante essayait d'arracher Iréna à son anxiété.

« Je me suis échappée, je n'y retournerai pas, dit Iréna en élevant la voix.

– Où veux-tu aller ?

– Dans un lieu où il n'y a ni peur ni douleur.

– Un tel lieu n'existe pas », lui dit abruptement la tante.

Puis Iréna parla des Juifs et d'Anton comme si les deux peurs s'étaient fondues en une. La tante ne comprenait manifestement pas ses propos, mais elle se garda de le manifester.

Finalement, elle raconta sa vie : au début, la solitude en ville lui était pénible. À présent, la solitude était la compagne de ses journées, mais ne recelait plus aucune menace.

Iréna voulut se concilier ses bonnes grâces, demanda pardon et lui promit que, quoi qu'il arrive, elle ne la laisserait pas longtemps seule. À quoi la tante répondit d'une voix perçante : « Je n'ai plus besoin de personne. Je n'ai besoin que du silence absolu.

– Je ne serai pas un poids. »

Le visage de la tante s'assombrit. Iréna s'en alarma : « Tu veux que je t'apporte un verre de lait ?

– Moi, grâce soit rendue à Dieu, je n'ai pas besoin des hommes. Je prépare moi-même mes repas, dit la tante en faisant le geste d'une personne

qui ferme une porte.

– En quoi pourrais-je t’aider tout de même ? demanda Iréna, démunie.

– Moi, répondit la tante en fermant les yeux, j’ai besoin d’un sommeil ininterrompu. Un grand travail m’attend. Il faut récolter les pommes de terre et les légumes dans le potager. Ils sont mûrs. »

Iréna comprit que Yanka vivait dans un autre monde désormais et qu’il ne fallait pas la déranger.

La tante s’assoupit un instant en effet. Ses traits n’exprimaient aucune rancœur. Tenant la main d’Iréna, elle dit, comme hors de propos : « Notre vie en ce monde est si brève que nous n’avons pas la possibilité d’aimer ceux que nous voulons aimer. Tu sais en quoi les Juifs sont différents de nous ? Ce qu’ils ont, qui nous manque ?

– Quoi donc ? demanda Iréna, ahurie.

– Ils ont la force d’ignorer la mort. »

CHAPITRE TRENTE ET UN

La tante émergea d'une heure de somnolence et dit en ouvrant les yeux :
« C'est bien que tu sois près de moi, Iréna. Que comptes-tu faire et où comptes-tu aller ?

– Je prendrai bientôt la route.

– Il n'y a donc plus de Juifs au village ? s'étonna la tante.

– Il n'y en a plus.

– Dans ma jeunesse j'ai aimé un étudiant juif. Nous avons été ensemble durant six années, les plus prodigieuses et les plus belles de ma vie. Il s'appelait Hugo. Quel doux prénom. Et solide en même temps. C'est un prénom qui n'a besoin ni de suffixe ni de surnom pour être aimé. Tu dis "Hugo", et le prénom te colle aussitôt à la langue et au corps.

« Nous habitons en ville, dans une chambre avec une cuisine et des toilettes. Hugo étudiait la médecine jour et nuit. Mais nous avions pas mal de temps pour nous. Il était élancé, avait de bonnes manières et savait aimer. Chaque instant près de lui est inscrit dans mon corps. Je disais simplement "Hugo" et je pleurais de joie.

« Qu'est-ce que mon père n'a pas fait pour nous séparer ! Il m'a d'abord envoyé le bourgmestre. Comme cette tentative d'autorité n'avait eu aucun effet, il s'est adressé au curé du village, qui est venu me voir à la taverne. Pendant deux heures il a essayé de me convaincre que je n'avais pas le droit d'entretenir une telle intimité, par rapport à mon père et par rapport à la foi. Lorsque je lui ai dit que j'aimais Hugo, il a eu cette réaction : "Il t'aimera

tant que tu seras jeune et belle. Mais lorsque tu mûriras, il te délaissera. La nature juive est traîtresse.”

« J’ai répondu : “Hugo ne me trahira pas. C’est une bonne âme.”

« Il s’est acharné sur moi en me fixant droit dans les yeux.

« “D’où tiens-tu cette assurance ?”

« – Mon cœur me le dit.”

« Il a bondi en me sermonnant : “Tu es bien légère. Tu abandonnes ta famille, ta tribu et l’Église pour suivre un Juif.

« – Hugo n’est pas un mécréant. Il étudie la médecine pour soigner les gens.

« – Il soignera ceux de sa tribu et saignera les Ukrainiens. Tu ne fais plus partie de la famille, tu es une hérétique.” Ce furent ses mots. Il m’a couverte de vives et violentes insultes, comme s’il avait voulu me lapider. Puis il a lâché : “Même en enfer tu n’auras nulle part où te terrer.”

« J’étais stupéfaite. Comme s’il m’avait paralysée. Il s’est éloigné tout en continuant de m’injurier.

« J’ai commandé deux verres d’alcool au serveur et je les ai aussitôt engloutis.

« J’ai raconté cette altercation à Hugo qui m’a prise dans ses bras en m’implorant de ne pas craindre les injures. “Elles n’ont d’effets que sur les personnes faibles de caractère. Elles n’en auront pas sur toi, tu peux compter sur tes sensations.”

« Il m’aimait de toutes ses forces et je l’aimais sans limites. Sachant que j’avais peu d’instruction, il essayait de combler mes lacunes.

« Le soir, après ses cours, nous écoutions ensemble de la musique ancienne et du Bach. Il aimait la musique. Il m’a appris à l’écouter.

« La nuit, nous allions nous promener le long de la rivière. Il me parlait de ses études. Ses parents n’étaient pas riches. Ils habitaient un village où ils tenaient une épicerie. Ils envoyaient une pension mensuelle à Hugo, qui

complétait cette somme en donnant des cours particuliers de mathématiques et d'allemand.

« J'étais remplie de la joie de son corps, du mien, sans avoir le sentiment de commettre un péché.

« Je savais que mon père ne me le pardonnerait pas et je ne retournais pas vers lui pour implorer sa clémence.

« Je n'étais allée qu'à l'école communale, chaque mot qui sortait de ma bouche témoignait de mes limites. Hugo ne se moquait jamais de moi. Il disait que ma façon de m'exprimer avait du charme. Il ne disait jamais rien à la légère. C'était un homme droit qui gardait ses distances avec tout ce qui était mensonger.

« Tu veux savoir ce qu'il m'a appris ? Ce qu'est l'intimité, et ce qu'est l'amour.

« Le samedi ou le dimanche, nous allions cueillir des champignons en forêt. Hugo distinguait les comestibles des vénéneux. Nous y passions des heures. Il me disait qu'il y avait quelque chose de forestier en moi, et ça me faisait rire.

« Parfois, j'éclatais en sanglots sans raison. À présent je sais. C'étaient des pleurs débordants. Je le serrais fort en mordant son bras. Puis je lui demandais pardon de lui avoir fait mal.

« “Mais non, les douces morsures ne font pas mal”, répondait-il.

« Je faisais le ménage dans plusieurs immeubles pour compléter nos revenus. Ce travail désagréable ne m'a jamais heurtée.

« J'étais inondée de joie lorsque Hugo rentrait de ses cours, le soir. Nous dînions ensemble.

« Un jour, ses parents ont surgi dans notre chambre. Ils m'ont tout d'abord regardée avec méfiance, mais à la fin de la journée, j'avais trouvé grâce à leurs yeux. La mère m'a embrassée.

« Nous les avons accompagnés à la gare où je leur ai dit au revoir comme si je me séparais de membres de ma famille.

« Les études d'Hugo étaient éreintantes. J'avais à cœur de lui rendre le soir et la nuit agréables, avec de bons plats et un grand amour.

« Les jours où il n'étudiait pas, il m'appartenait totalement. Au fond de moi, je redoutais que tout s'arrête et je priais pour que rien de mal ne nous arrive. J'espérais secrètement que le jour venu, à la fin de ses études, nous construirions un foyer.

« Hugo excellait dans ses études et a obtenu une bourse généreuse. Je craignais qu'il ne trouve une autre femme et ne me quitte. Je me trompais. Mais ces craintes étaient plus fortes que moi. Tout comme mes parents, je ne faisais pas confiance aux humains.

« Cette semaine-là, Hugo m'a acheté une robe. Il avait en tête qu'une robe de popeline bleue me mettrait en valeur. Il m'a également acheté des escarpins. J'ai de larges pieds à la peau fendillée. J'en avais honte. Hugo les a touchés en disant : "Un pied large est un pied qui protège tout le corps."

« Je l'aimais, lui, tout entier. Lorsqu'il rentrait plus tôt de ses cours, nous allions au jardin public où il me lisait des nouvelles de Stefan Zweig. J'avais appris l'allemand sur le tas en travaillant chez les Juifs. Hugo lisait la nouvelle en m'expliquant un détail si besoin. Ces heures sont conservées dans ma poitrine, et me comblent toujours. »

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Tante Yanka soupira soudain : « J'ai du mal à parler. Je voudrais pleurer, mais je n'ai plus de larmes. »

Iréna comprit qu'elle ne pourrait pas rester longtemps chez elle, mais qu'elle resterait tant que sa tante souhaiterait sa présence.

Yanka s'assoupit un moment, puis serra la main d'Iréna : « C'est bien que tu sois près de moi. Je vais te raconter quelque chose que je n'ai raconté à personne, pas même à moi-même.

« Un soir, vers la fin de ses études, Hugo m'a confié qu'on lui avait décelé une maladie et que ses jours étaient comptés. Je n'en ai pas cru mes oreilles et j'ai pensé un bref instant qu'il plaisantait, ou souhaitait me quitter. Je me méprenais, une fois de plus.

« Son corps s'est affaibli, et son visage est devenu de plus en plus blême.

« J'achetais du poisson fraîchement pêché de la rivière, des fruits et des légumes. Je croyais que cette nourriture le guérirait et je ne le lâchais pas d'une semelle. Je l'accompagnais à l'université et l'attendais à la sortie.

« J'ai porté la robe en popeline pour sa cérémonie de fin d'études. Une lumière fugitive éclairait son visage.

« À partir de là, j'ai été pleinement avec lui. Certains jours, j'avais l'impression qu'il allait mieux. Les couleurs revenaient sur ses lèvres et sur ses joues. Mais ces signes réjouissants ne duraient pas. Je le serrais dans mes bras pour lui transmettre toutes mes forces paysannes. Nous nous

promenions le long de la rivière, nous asseyions sur la rive et trempions nos pieds. J'enfouissais ma tête dans sa chemise en oubliant la maladie.

« Je songeais au temps où nous ôtions nos vêtements pour nous immerger, nus, dans une longue nage envoûtante. Nous sortions de l'eau à l'obscurité tombée, demeurions une heure ou deux sur la rive, et notre joie était infinie.

« Je lui disais : "Mon cœur me murmure que tu vas guérir." Il souriait de son merveilleux sourire sans dire un mot. J'ajoutais : "Les voies du ciel sont impénétrables. Dieu rend possible l'impossible." Il souriait encore de son bon sourire en me serrant contre lui.

« Hugo savait ce que j'ignorais. Il s'affaiblissait de semaine en semaine, mais faisait tout pour ne pas être un poids. Il tentait de m'égayer par tous les moyens. Son sourire n'a jamais disparu de son visage, y compris lorsqu'il s'est retrouvé dans un fauteuil roulant. J'étais persuadée qu'il allait se lever d'un instant à l'autre pour me prendre dans ses bras. Je me trompais, une fois de plus.

« Il écrivait de longues lettres à ses parents, leur annonçant, entre autres choses, qu'il était malade, tout en leur demandant de ne pas venir, mais ses parents ont bravé la consigne. Il ne leur a pas révélé que sa maladie était critique et leur a promis que nous irions bientôt tous deux leur rendre visite au village. Ils l'ont pris au mot et sont rentrés chez eux.

« Le médecin, qui était un camarade de promotion, passait tous les jours lui faire une piqûre pour soulager ses douleurs. Tous deux discutaient sans que je comprenne grand-chose à leurs propos.

« Hugo ne se plaignait pas. J'interprétais son silence comme un signe d'amélioration. Quoi qu'il en soit, je ne le laissais pas seul un instant. Je me collais contre lui, la nuit, pour qu'il sente mon corps et mes pieds.

« Je pleurais de joie lorsqu'il me souriait au réveil en embrassant mes mains.

« Il s'est encore affaibli. Je demeurais à son chevet pour le nourrir. Quand il parvenait à ouvrir les yeux en prononçant un mot audible, je pleurais de bonheur. Le reste du temps, je ne m'autorisais pas à pleurer, de jour comme de nuit. Je rembourrais le lit, rehaussais les oreillers et tendais l'oreille pendant qu'il somnolait. Même affaibli, il était beau. Je m'interdisais de l'embrasser plus que de raison, mais je baisais la plante de ses pieds. Il me semblait parfois qu'il me souriait dans son sommeil. Je m'autorisais alors à baiser ses mains.

« Dans ce crépuscule, il fut tout à moi. Je le lavais et prenais soin de lui. Je changeais les draps et son pyjama deux fois par jour et dormais tout contre lui, persuadée que je lui donnais des forces en lui transmettant mon sang paysan.

« Un matin, après avoir bu le quart d'un verre de lait, il a fermé les yeux et ne les a plus rouverts. Un cri m'a transpercée : "Hugo, Hugo." Il n'a pas répondu. J'ai couvert sa main de baisers. Il n'a pas réagi. J'ai pensé : Il ne parle pas car il est trop faible. Je vais le laisser se reposer. Mais lorsqu'il n'a pas réagi non plus à mes hurlements, j'ai su qu'il m'avait glissé des mains pour entrer dans un monde auquel je n'avais pas accès. J'ai appelé en urgence son ami médecin. Il a décrété qu'il n'y avait plus rien à faire.

« J'ai envoyé un télégramme aux parents. Je savais que les Juifs ne laissent pas le corps des morts reposer avant l'enterrement. Je me suis postée à l'entrée de la chambre comme une lionne pour empêcher le service funéraire juif d'entrer avant l'arrivée des parents. Ils ont dû sentir ma fureur de paysanne et ont battu en retraite.

« J'ai fermé la porte à clé et l'ai veillé en priant : "Mon Dieu, rends-moi Hugo. Tu fais des miracles. Fais un miracle pour moi." Je suis restée près de lui toute la nuit en appelant "Hugo, Hugo" et en priant pour qu'un miracle ait lieu. Mais il n'a pas daigné se produire.

« Les parents sont arrivés à l'orée du jour. Je les ai serrés contre moi et embrassés. Les employés du service funéraire ont envahi la chambre en

essayant de me l'arracher. J'ai exigé qu'ils ne fassent que le strict nécessaire, et avec des gestes délicats, sans agitation.

« Je restais interdite devant sa mère secouée de sanglots. Finalement je lui ai dit : "Hugo est au ciel." »

OceanofPDF.com

CHAPITRE TRENTE-TROIS

« Avant la mise en bière, le père d'Hugo s'est lamenté : "Hugo, Hugo, où t'en es-tu allé ? Tu as appris à soigner les gens pendant six ans, mais tu n'as pas pu te guérir. Comment allons-nous pouvoir vivre sans toi ?"

« Je n'ai pas compris la suite qu'il a chuchotée, les yeux clos.

« En revanche, la prière des services funéraires fut bruyante, et sans le moindre murmure. Je n'avais plus de voix pour protester.

« Plusieurs années se sont écoulées depuis qu'Hugo est au ciel, mais il vit totalement en moi, ne quittant ni ma main ni mon visage. Je regrette de ne pas lui avoir donné des fils et des filles. Avec des enfants, son existence se serait élargie et sa beauté se serait répandue.

« Mais ce qu'il m'a donné remplit mon âme encore aujourd'hui. Lorsque je suis triste, je mets sa veste et sa casquette, je sors dans la cour, et sa présence se renforce en moi. Il m'a laissé également deux costumes et un manteau d'hiver, que je porte dans les périodes sombres, et je me sens alors plus encore avec lui. Tous ses vêtements me vont. Ses chaussures aussi.

« J'ai quelques photos de lui au lycée ou à l'université. Il y est entouré de jeunes filles. Ce n'est pas étonnant, il était beau et les filles avaient un penchant pour lui.

« J'aime laver ses vêtements et les repasser une fois secs. Ils sont encore imprégnés de son odeur, qui s'intensifie avec les années. Chaque soir, j'enfile ses sous-vêtements et l'un de ses pyjamas.

« Dans ses derniers jours, Hugo m'a dit : "Éloigne-toi des Juifs."

« – Pourquoi ?

« – Tout le monde veut leur mort.

« – Je n’ai pas peur”, ai-je répondu sans équivoque.

« J’ignorais alors à quel point il avait raison. S’il était encore avec moi, nous nous serions enfuis dans la forêt, notre vie aurait changé et se serait étoffée.

« Je n’ai pas la force de te raconter maintenant ce que j’ai traversé après la mort d’Hugo. Pour être brève : j’ai erré dans la ville plusieurs jours, d’une taverne à l’autre. Je craignais de le perdre tout à fait.

« La nuit, je m’accrochais à lui dans mes rêves en lui demandant pourquoi il ne me revenait pas. Il répondait avec sa vraie voix : “Je suis en route vers toi.”

« Il y avait des jours sinistres où il ne me répondait pas.

« Une fois, à bout de désespoir, j’ai prié devant une icône. Le visage d’Hugo s’est soudain substitué à celui de Jésus, et une prière s’est élevée de manière continue. Ce n’est que lorsque j’ai ouvert les yeux que le visage de Jésus est revenu sur la planche fendue.

« Et j’ai soudain pris conscience que Jésus était juif. Son père et sa mère étaient juifs. Nos Juifs sont leurs descendants. Cette révélation a attisé des braises en moi et j’ai dit à une femme assise près de moi dans la taverne : “Jésus était juif. Son père et sa mère étaient juifs.” Elle m’a dévisagée comme si j’étais devenue folle et s’est mise à crier : “Ne dis pas ça ! C’est interdit !

« – C’est la vérité !”

« Prise de panique, elle s’est levée, prête à partir.

« Le tenancier de la taverne avait entendu notre échange. Il m’a pointée du doigt en lui disant : “Elle est saoule. Ne fais pas attention à elle.”

« Je me suis levée à mon tour : “C’est la vérité. Tous les sculpteurs et tous les peintres nous racontent que Jésus était juif. Et les Écritures nous le racontent aussi.”

« Un jour, j'étais en route vers une auberge, quand un paysan m'a entendue parler toute seule. "Jésus était juif !" Il s'est approché de moi et m'a giflée en me traitant d'âme perdue. Je n'ai pas eu peur et lui ai répondu : "Le ciel et la terre témoignent que Jésus était juif. Le sort de ses descendants témoigne que Jésus était juif."

« Saisissant le sens de ce que je disais, le paysan a continué de me gifler. Et, pris d'une fureur terrible, il a fini par hurler : "Tu es une sorcière. Tu n'as pas le droit de vivre au milieu des hommes. Tu souilles la sainteté. Tu profanes le Saint des Saints. Ce serait une bonne action de te lapider." Il est parvenu à me faire tomber et m'a piétinée.

« Heureusement que j'avais bu quelques verres. Je n'avais pas peur et, bien que blessée, j'ai pu lui lancer encore : "Dieu connaît la vérité. Il te demandera des comptes pour tout ce que tu m'as fait." Cette malédiction a dû l'impressionner car il m'a laissée tranquille.

« Cette nuit-là, j'ai difficilement trouvé une auberge pour pouvoir reposer mon corps meurtri sur une paille. Je me suis tordue de douleur toute la nuit, persuadée qu'à l'aube Dieu prendrait mon âme. Je me trompais encore. Anesthésiée par la douleur, blottie dans la paille, je me suis endormie et j'ai plongée dans un profond sommeil. »

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

Le lendemain, le visage de tante Yanka était blanc et recueilli. Aucun son ne sortait de sa bouche. Iréna voulut s'approcher d'elle, mais elle était allongée, immobile et lointaine, comme fondue dans l'icône posée sur sa commode. C'était une icône simple, peinte sur une planche de bois fendue sur toute la longueur. Le doré s'était terni sur le visage de Jésus, mais son expression ne s'était pas éteinte.

Les traces au sol indiquaient que la tante avait beaucoup prié face à lui.

Iréna contempla de nouveau le visage de Yanka. Il lui semblait qu'elle lui disait : Chacun possède son chemin vers Dieu, tu es au commencement de la route qui te conduira à Lui.

Dehors tout était silencieux. Les rêves qui l'avaient torturée dans la nuit s'étaient évaporés. Elle sentit la menace qui avait Anton pour visage se détacher d'elle.

À midi, elle prépara une soupe de légumes. Une douce lumière pénétrait dans la maison. Yanka et elle restèrent assises en silence.

Iréna n'avait jamais su quel était le lien exact de Yanka avec sa famille. Sa mère, bien plus âgée qu'elle, l'aimait beaucoup et prononçait son prénom tendrement. Elle fut sur le point de demander : Comment sommes-nous parentes ? Mais elle comprit aussitôt que ce n'était pas le moment de poser cette question.

Durant la nuit, elle avait entendu des pas dans la cour. Persuadée que c'étaient ceux d'Anton, elle s'était recroquevillée dans son lit. Le chien, qui

montait la garde, n'avait pas arrêté d'aboyer jusqu'aux premières lueurs du jour, où il s'était enfin endormi dans sa niche.

Iréna avait vu Anton dans son sommeil, déterminé à la tuer. Elle s'était souvenue des deux vieilles vaches étendues sans vie dans l'étable, l'une contre l'autre. Pendant des années elle les avait traites matin et soir, pendant des années elles avaient mis bas, et leur vie, à ces deux grandes créatures, s'était achevée brusquement, sans un gémissement de douleur. Elle les avait aimées. Elle avait tant de fois enlacé leur encolure pour les serrer contre elle, tandis qu'elles sortaient leur langue pour lui lécher les mains. Secrètement, elle s'était réjouie que ce fût le sommeil qui avait mis fin à leur jour, et non pas une hache. Anton les avait débitées en morceaux, qu'il avait enterrés dans une fosse profonde près de l'étable.

Elle avait vécu en leur compagnie pendant des années et les avait aimées avec une intensité sans cesse grandissante.

Quand Yanka et elle eurent fini de manger, Iréna se leva en disant : « Je vais m'en aller, ma tante.

– Où donc, ma chérie ?

– Chez le Vieux.

– C'est bien que tu ailles le voir. Il ne parle pas toujours, et n'est pas toujours prêt à discuter, mais son visage te dira quelque chose en relation avec ta vie.

« À la mort d'Hugo, j'ai erré dans les rues, perdue. Lors d'une nuit glaciale, j'étais persuadée que j'allais tomber sans pouvoir me relever et que les employés de la mairie préposés au nettoyage s'étonneraient brièvement au matin en me trouvant, avant de remettre mon corps au curé.

« J'ai rencontré une femme dans une taverne, qui m'a dit : "Va chez le Vieux, il pansera tes blessures." J'appréhendais d'aller chez lui. J'ai tourné autour de sa maison pendant presque une semaine, passant la nuit sous les arbres. Jusqu'au jour où je suis entrée d'un bond dans sa cabane. »

La tante tendit à Iréna un sac en tissu contenant des fruits et des légumes, une miche de pain ainsi qu'un morceau de beurre, et lui dit : « Si c'est trop dur pour toi, reviens chez moi. »

La lumière matinale fit flotter dans les narines d'Iréna les longs jours d'été où elle séjournait chez sa tante, qui était alors gracile et vive. Elle travaillait du matin au soir, puis s'agenouillait devant l'icône pour prier. Iréna avait six ou sept ans, elle passait ses après-midi à la rivière d'où elle rentrait en fin de journée, les joues rouges et le corps repu d'eau fraîche. La tante la couvait d'un doux regard en demandant : « Comment c'était ? » Iréna baissait la tête pour répondre : « On est bien ici, ma tante. » Yanka lui servait des pommes de terre au four, du fromage et du lait caillé. Ces festins avaient un goût particulier, peut-être parce qu'ils étaient éclairés par la lumière du soir.

Sa tante s'adressait parfois à elle pour demander : « Pourquoi tu ne racontes rien ?

– Raconter quoi ? » répondait Iréna en rougissant.

Elles demeuraient près de la fenêtre, à contempler le crépuscule en silence. Iréna s'endormait souvent là, au bord de la vitre.

Elle sentit que tout ce qui avait été ne serait plus. Même Yanka, dont elle venait de se séparer, n'était plus que l'ombre d'elle-même. Une angoisse comme celles qu'elle ressentait enfant enserra sa poitrine, et elle eut envie de pleurer.

« Tout passe et tout s'éloigne de moi », dit-elle, comme si ce fait la pénétrait seulement maintenant. Elle souffrait que sa bonne tante, la personne qui lui était si proche, la seule qui lui restait en ce monde, ait tant changé et qu'elle n'ait plus la force d'écouter les autres.

Projetant d'atteindre la rivière, elle se dirigea vers le nord.

Dans son enfance, ces lieux étaient ses cachettes, elle en rapportait des champignons, des myrtilles et des fraises des bois.

La tante demandait dans son langage si particulier : « D'où viennent tous ces trésors ?

– De la forêt, ma tante.

– Dieu te bénisse. »

Le soir, la tante lui servait en dessert une montagne de fraises des bois et de crème sur une assiette en porcelaine

Approchant de la rivière, elle eut envie de se déshabiller pour y plonger, mais à sa grande surprise ce n'était plus la même rivière, odorante et ombragée. Les arbres avaient été abattus. Une lassitude de fin d'été régnait sur l'eau et les champs alentour.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » dit-elle, perplexe face aux évolutions de sa vie, et elle s'assit.

C'était un autre Pruth, un Pruth sans oiseaux. Des herbes folles le bordaient sur tout son cours, et il était manifeste que les troupeaux ne venaient plus s'y abreuver, ni se reposer sur ses rives.

Lorsque la première scierie avait été bâtie, tous savaient que les belles forêts de la région seraient bientôt rasées. Les paysans ne les épargneraient pas. Ils les vendraient et seraient les propres témoins de l'abattage des arbres.

Ensuite, on accuserait les Juifs. On dirait que sans eux, sans tous leurs intermédiaires et négociants, il n'y aurait pas eu de destruction. Dieu ne pardonnerait pas aux Juifs d'avoir persuadé les paysans de vendre leurs terres à la scierie. Les plaintes ressassées qu'Iréna avait entendues depuis des années lui revenaient et l'effrayaient.

En son temps, une voisine imposante et taciturne, du nom de Sarina, lui avait dit les mots suivants : « Les Juifs nous ont fait beaucoup de mal. Ils nous ont détruits de l'intérieur. Le mal est invisible à l'œil nu, mais le coup est fatal. Ce n'est pas sans raison que Dieu les hait. » Ces mots avaient ébranlé Iréna par leur puissance.

Elle se remémora encore que, des années auparavant, monsieur Katz avait contracté le typhus. La maladie avait duré longtemps, il y avait eu des complications et il avait été hospitalisé plusieurs semaines en ville. À son retour, son regard était vide. Sa femme et ses filles avaient désespérément essayé de le faire parler. Il restait dans la cour, comme si toute volonté l'avait quitté.

« Papa », murmurait Adéla en s'asseyant à ses pieds. Occupée au magasin, la mère en sortait de temps à autre pour lui mettre une cuiller de soupe dans la bouche.

L'été venu, les filles lui avaient préparé un fauteuil bien rembourré et l'avaient installé dans la cour. Les paysans n'aimaient pas le voir ainsi et grognaient : « Arrêtez de le sortir. » La mère les suppliait : « Laissez-le être dehors. Laissez-le être au soleil. Il ne fait de mal à personne. » Ses suppliques n'étaient d'aucune aide. Alors le père retournait dans sa chambre sombre et se tenait assis près de la fenêtre, mais même cela déplaisait aux paysans.

Un dimanche, pendant que tout le monde se rendait à l'église, un garçon avait lancé une pierre vers la fenêtre. Il avait raté sa cible, mais le père ne s'était plus assis à cette place, dans la chambre obscure. Toutes les heures, les filles lui apportaient un thé qu'il buvait à petites gorgées silencieuses.

Les paysans avaient cessé de faire attention à lui, comme s'il n'existait plus.

CHAPITRE TRENTE-CINQ

Iréna se souvint que, à l'automne, le père avait fait un grand effort pour se lever. Sa convalescence avait été longue et lente. Son regard était demeuré éteint.

Elle évitait de se trouver en sa présence.

Ses bras avaient mis du temps à retrouver des forces. Il traînait des sacs de marchandises dans le cellier, où il passait des heures à les ranger.

Dans ces années-là, Iréna était en bonne santé et exprimait sa joie de vivre dans les champs et la rivière. Elle allait parfois en ville s'acheter des vêtements, bien que la chose déplût à son père, qui la grondait. Son corps était alors vigoureux et encaissait facilement les vexations.

Ce n'était qu'ensuite, après son mariage et sa stérilité rendue publique, que les maux de tête avaient ébranlé son corps.

Son père l'accusait notamment, à l'instar de sa mère, d'entretenir des liens étroits avec les Juifs. « Il est interdit de les fréquenter, au risque d'être infecté par une sorte de poussière. »

Son opinion à cet égard ne différait pas de celle d'Anton : « Les Juifs sont des malades. » Le père le répétait chaque fois qu'il en croisait. « Rien n'est sain chez eux. » Il détestait Blanka, qu'il qualifiait de monstre. Mais il n'aimait pas non plus Adéla, et lorsque Iréna se plaignait de ses maux de tête, il disait : « Ça vient d'eux, ils t'ont contaminée. Il n'y a pas de maux de tête dans notre famille. Les gens qui travaillent la terre n'ont pas mal à la

tête. C'est les gens qui passent leur temps dans une épicerie qui en souffrent. »

Iréna se souvenait à présent de son père rentrant des champs, rude et en bonne santé, avec toujours la même remarque à la bouche, qu'il avait prononcée jusqu'à ses derniers jours : « La soupe n'est pas assez chaude. »

Mais en dépit de tout, Iréna n'avait pas cessé de porter Adéla en son cœur, et de l'écouter parler de ses projets.

Elle avait choisi d'étudier dans une école d'infirmières après le baccalauréat. Le concours d'entrée était difficile. Un étudiant en médecine venait l'aider à préparer l'épreuve une fois par semaine, lui faisant cours du matin au soir, avant de repartir par le dernier train.

« Tu vas étudier combien de temps, Adéla ?

– Deux ans.

– Cela te réjouit ? avait demandé Iréna.

– Je dois le faire. Tout le monde doit avoir un métier.

– Les femmes aussi ?

– C'est souhaitable.

– Chez nous, les femmes travaillent aux champs, et une fois mariées, elles continuent tout en élevant les enfants. Pourquoi tu ne continues pas à travailler à l'épicerie comme ton père et ta mère ?

– Je veux aider les autres. »

Cette réponse avait étonné Iréna.

Elle observait beaucoup la famille Katz. Ses sentiments à leur égard étaient une combinaison d'émerveillement, de pitié et de colère. Ils travaillaient de l'aube au crépuscule. La famille comptait avant tout pour eux. Et puis aussi, ils s'empressaient de servir chaque client, comme s'ils appliquaient l'expression « un sou est un sou ».

Toujours dans ses pensées, Iréna s'aperçut que le chemin lui était familier. Cela faisait longtemps qu'elle ne l'avait pas emprunté. Il l'effrayait lorsqu'elle le parcourait avec sa mère, à cinq ou six ans, pour aller chez le

Vieux. Sa mère venait demander la guérison pour sa propre mère, malade et l'esprit confus. Iréna était soulagée quand elles pénétraient dans la cabane, remplie de la même quiétude que les petites chapelles sur le bas-côté des routes.

Elle ralentit le pas pour regarder autour d'elle. Le lieu n'avait pas changé. Le tonneau recueillant l'eau de pluie près de la porte était toujours là. Elle frappa.

« Entrez », répondit une voix.

OceanofPDF.com

CHAPITRE TRENTE-SIX

Frappée par l'obscurité qui régnait à l'intérieur, elle se figea.

« Entre », dit le Vieux.

Elle fit quelques pas et découvrit son visage. Puis s'assit face à lui sur un petit escabeau.

« Quel est ton nom, ma fille ?

– Iréna.

– Et le nom de ta mère ?

– Gloria. »

Le Vieux sourit. Il se souvenait d'elle manifestement.

Il ferma les yeux, enfouit son visage dans sa chemise, tandis que ses lèvres s'agitaient dans un murmure. Il était difficile de savoir s'il s'agissait d'une prière ou d'une façon de se rapprocher de celle qui lui faisait face.

Iréna avait l'intention de lui raconter les angoisses qui l'avaient poussée à partir de chez elle, mais sa voix s'étrangla.

Elle réussit à se ressaisir et dit : « J'ai fui ma maison, mon mari Anton et les voisins juifs que le gendarme a assassinés puis enterrés à l'entrée de leur magasin. »

Le Vieux la bénit, les yeux toujours clos.

« Que Dieu te protège et te montre le droit chemin. »

Le silence retomba. Le Vieux éternua, essuya son visage avec un grand mouchoir, et elle eut l'impression qu'il allait s'adresser à elle. C'était une erreur d'appréciation.

Elle finit par dire : « Mon mari Anton me tourmentait beaucoup. Les Juifs morts ne me laissent pas non plus en paix. Je me suis enfuie de chez moi et je n’y retournerai pas. Mon corps a mal, et mon âme est pleine de cicatrices. »

Là non plus, le Vieux ne réagit pas directement à ses propos. Il soupira et la bénit de nouveau avec les mêmes mots. Iréna ne put se retenir :

« Que faire, grand-père ? »

Les mots avaient à peine franchi sa gorge qu’elle les regretta, persuadée qu’il allait dire : Rentre chez toi. On ne quitte pas un mari et un foyer.

Le Vieux se recueillit un long moment, avant de dire : « Iréna, tu dois retrouver le sens de l’amour et ta joie de vivre d’autrefois. Tu vas apprendre – et il releva la tête – que Dieu nous a fait grâce d’un monde d’amour. Il nous a enseigné la contemplation, l’amour de l’inanimé, de l’eau, des pierres de la rivière, des plantes, de l’herbe dans les champs et des arbres fleurissant au printemps. Et aussi celui des animaux merveilleux, tels les chevaux qui nous portent sur leur dos et nous apprennent la sensation de flotter.

« Celui qui s’immerge dans l’eau de la rivière et contemple les arbres poussant le long de ses rives retrouve quelque chose de son monde d’amour perdu. Il faut persister dans cette action, jusqu’à ce que le corps en perçoive la grâce.

« Une chose encore concernant les hommes : ce n’est que dans la toute petite enfance qu’un être connaît un amour infini. Quelque chose s’altère ensuite. Le sens matériel se substitue à celui de l’amour. Celui qui est piégé par ce sens-là, qui est le degré le plus bas de l’amour, a les yeux aveuglés, les sentiments mêlés et l’imaginaire souillé. Mais celui qui se rapproche de Dieu, et si possible de ses forces intérieures, a la chance d’apprendre de la bouche même du Grand Commandeur ce qu’est l’amour. C’est tout ce que j’ai à te dire, ma fille.

– Je ne dois donc pas rentrer chez moi ?

– Il est souhaitable qu'un être fasse ce que son cœur lui dicte.

– J'ai peur qu'Anton me tue. »

Le Vieux soupira. « Cela fait plusieurs générations que cette région est devenue une ville-refuge. Quiconque lève la main sur quelqu'un ici verra son sang retomber sur sa tête.

– Et qu'en est-il de la mort des Juifs qui m'effraie tant ?

– Nous en parlerons lorsque tu reviendras me voir. Pour l'heure, prends sur cette table tout ce que tu souhaites. Il y a là du pain, du fromage, du beurre, des pommes et des poires. »

Iréna s'approcha de la table et remplit son panier des bonnes victuailles. Elle se tourna vers le Vieux pour le remercier, mais à sa grande surprise, il s'était endormi.

Elle se dirigea vers la porte sans le déranger.

Un matin tacheté de lumière s'étendait devant la cabane et sur les eaux du Pruth. Elle s'approcha de la rive, ôta ses chaussures et trempa ses pieds dans l'eau.

Le contact avec la rivière lui dessilla les yeux et elle se souvint de la caresse puissante et si agréable de l'eau dans son enfance.

CHAPITRE TRENTE-SEPT

L'immersion l'avait apaisée. Elle rompit machinalement le pain et le tartina de beurre. C'était une miches paysanne à la croûte marron, pareille au pain que sa mère faisait chaque mardi.

Elle sentait seulement maintenant le relâchement de la tension, en éprouvant le droit de s'asseoir au bord du Pruth pour contempler la végétation. Elle n'était plus tenue de servir le repas à Anton dès son retour à la maison, ni de supporter les douleurs qu'il lui infligeait, ni de se saouler ensuite en avalant un nombre incalculable de verres de cognac.

Elle comprit aussi ce que lui avait dit le Vieux. Le sentiment de l'amour a été dévasté en toi, tu dois entreprendre de le restaurer.

On parlait souvent du Vieux au village. On racontait que ses yeux avaient un pouvoir guérisseur, que la pensée de celui qui se trouvait en sa présence devenait limpide, et ses propos, clairs.

Les curés le haïssaient et l'appelaient le Sorcier, le Voleur de raison, interdisant à quiconque de l'approcher. Les femmes du village étaient d'un autre avis. Elles se rendaient en pèlerinage chez lui chaque fois qu'elles se sentaient assiégées par les pressions extérieures. Les maris, pour leur part, étaient sceptiques et répandaient quantité de rumeurs sur son compte : c'était un homme à la pensée perverse, motivé par l'appât du gain.

Toujours absorbée dans ses pensées, Iréna perçut des pas qui approchaient. Terrifiée, les jambes paralysées, il lui fallut du temps pour tourner la tête. Un cheval venait dans sa direction. Il s'arrêta et la fixa.

Elle reprit la route. Le visage d'Adéla choisit ce moment pour ressurgir. Vers douze ans, toutes deux avaient beaucoup parlé de leurs règles et des douleurs qui les accompagnaient. Adéla lui avait dit alors qu'il y avait dans les règles une angoisse de mort qui disparaissait seulement lorsqu'elles prenaient fin et que l'on se lavait. Ces paroles avaient effrayé Iréna. Dans le village, il se disait que la mort demeurait chez les Juifs et ne les lâchait jamais.

Elle devina la présence proche d'une auberge, ce qui la réjouit. Elle ralentit le pas, scruta attentivement les alentours. Elle finit par pénétrer dans la taverne en claironnant : « Bonjour.

– Bonjour aux gens de bien, répondit l'aubergiste.

– Deux verres, s'il vous plaît.

– Prenez place, je vais vous servir. »

L'auberge était vide. Deux vieilles femmes déjà ivres discutaient joyeusement dans le fond de la salle.

« Et un sandwich au fromage, s'il vous plaît.

– Alors, elle vient d'où et elle va où comme ça ? demanda l'aubergiste.

– J'étais chez le Vieux.

– Il vous a dit de bonnes choses ?

– Oui », répondit Iréna en abrégant autant que possible.

Le regard de l'aubergiste ne laissait planer aucun doute : il savait s'y prendre avec les femmes.

Iréna but un verre en attendant le sandwich. Il lui apparut soudain que madame Katz n'était pas une mauvaise femme. Bon nombre de paysans lui demandaient de l'aide. Elle accordait des prêts à court terme sans intérêts. Certains la remboursaient en temps et en heure en la remerciant, mais d'autres réclamaient sans cesse de reporter l'échéance, jusqu'au moment où ils lâchaient : « On n'a pas les moyens de rembourser la dette. »

Le père réagissait alors : « Je te l'avais bien dit. »

La mère avait fini par ne plus accorder de prêts. Se les voyant refuser, des paysans se plantaient au milieu du magasin en menaçant d'y mettre le feu. La mère se précipitait vers eux : « Je n'ai rien. Tu peux prendre un couteau et me saigner, je n'ai rien. »

Effrayée par ces altercations, Blanka se cachait sous une couverture.

OceanofPDF.com

CHAPITRE TRENTE-HUIT

Sitôt entrée dans l'auberge, elle avait eu le sentiment qu'Anton était à sa recherche, tout près de là. Elle avala un verre et demanda un paquet de cigarettes pour étouffer ses craintes, mais l'angoisse eut le dernier mot. Elle marcha en direction de la cabane de sa tante, dont les yeux recueillis lui vinrent aussitôt à l'esprit. Elle comprit qu'elle devait se purifier de la pourriture qui l'avait souillée avec les années, suivre le cours de la rivière jusqu'aux lacs, au pied des montagnes.

Vers le soir, tandis qu'un léger brouillard recouvrait les eaux, elle eut l'impression qu'Anton était dans son dos. Sa présence brutale la pétrifia.

« Les Juifs me poursuivent, qu'y puis-je ? » demanda-t-elle à haute voix.

Elle s'attendait à ce qu'il lui saute dessus. Voyant qu'il n'en était rien, elle tourna la tête.

Il n'y avait personne dans le paysage silencieux. Elle était au cœur même de la région des lacs.

Soulagée, elle s'assit, sachant désormais qu'elle ne retournerait pas chez tante Yanka. Elle appréhendait son contact mystérieux, sa maison et ses objets. Durant les quelques jours passés chez elle, elle avait senti que Yanka faisait corps avec tout ce qui se trouvait dans sa maison. Ce qui avait dû disparaître avait disparu. L'effort soutenu pendant de longues années avait porté ses fruits : il ne restait plus qu'Hugo dans sa vie, et ce qu'il avait laissé derrière lui.

Des visions des derniers jours fondirent sur Iréna. Et de nouveau la fosse creusée par la famille, et le moment où ils s'étaient assis sur le bord, devant le village au complet venu les regarder.

Ilitch ne ressemblait plus à un gendarme, mais à un geôlier inventant à chaque heure une nouvelle torture.

Aucun son n'était audible, à part les meuglements qui s'élevaient des étables, et il avait semblé un instant qu'Ilitch allait demander à la famille de se relever et que tous se disputeraient pour déterminer si les Juifs méritaient ce châtiment.

La mère ne s'avouait pas vaincue. Elle avait levé les bras, comme pour signifier : Tuez-nous, mais ne nous torturez pas. Ce geste vif était resté sans réponse.

Elle avait été plus agressive avec son mari et ses filles. « Pourquoi vous ne m'aidez pas ? Tout repose toujours sur mes épaules. Je n'en peux plus. »

À la nuit tombée, Ilitch avait sorti une lampe de poche pour inspecter la fosse. Tous étaient suspendus à ses mouvements. Il n'avait fait aucune remarque. Le suspens ayant pris fin, les paysans étaient rentrés chez eux en bavardant.

Iréna se souvenait à présent non seulement de la scène, mais également de son rythme. Tous avaient accepté la mort prochaine des voisins juifs comme un décret funeste et compréhensible, et cela lui rappela une autre scène : la mort de la vache. Alors qu'elle était enfant, on avait mené un matin la vieille vache à l'abattoir. Iréna avait crié : « Ne tuez pas ma vache ! » Sa mère avait tenté de la réconforter, mais, devant ses cris qui s'amplifiaient, son père lui avait flanqué une gifle qui avait étouffé ses pleurs. Depuis, elle n'avait plus pleuré. Plus d'une fois, tout au long de ces années, des larmes avaient pointé dans ses yeux, sans jamais couler.

La vieille appréhension que les maux de tête reviennent l'assaillir la poussa à se lever. Elle palpa distraitement sa poche et sentit deux cachets d'aspirine que lui avait donnés Adéla. Ébranlée, elle s'écria : « Adéla, ta

place n'est pas ici ! Tu dois retourner faire ton tour de garde à l'hôpital. Les gens souffrent de violents maux de tête, tu dois les aider. » C'était la phrase qu'elle avait voulu prononcer devant Adéla, mais elle n'en avait pas eu le temps car Anton était rentré et elle avait dû s'empresse de le servir.

Prise d'un vertige, elle se rassit. Elle essaya vainement d'échapper à la vision de la fosse béante qui semblait destinée aux Katz, et à eux seuls. C'était un trou d'un mètre cinquante de large dont la profondeur équivalait à la taille d'un homme.

Ilitch l'avait inspecté à plusieurs reprises sans faire de remarque.

La vision se convulsa dans son cerveau avant de s'effacer, repoussée par une autre. Elle ne reconnut pas immédiatement le jour ni l'heure, avant de se souvenir : c'était la mort de son père. Les obsèques avaient été éprouvantes. Une pluie mêlée de grêle était tombée sans discontinuer toute la journée, et il avait fallu attendre l'accalmie en début de soirée pour que le corbillard tiré par deux chevaux noirs pût s'ébranler vers le cimetière.

En chemin, le ciel s'était assombri et le cortège s'était interrogé : Fallait-il repousser l'enterrement ? À quoi le curé avait répondu d'un ton sans appel : « On n'interrompt pas des funérailles lorsqu'elles ont déjà commencé. »

Au cimetière, les endeuillés avaient trouvé la fosse inondée, ce qui n'avait pas arrêté le curé pour autant. Il avait donné l'ordre – aussitôt suivi d'effet – qu'on pompe l'eau. On avait fini par descendre le cercueil dans la boue. Le curé avait prononcé l'oraison funèbre en prenant son temps, devant la foule trempée et furieuse.

Le soir, tout le monde s'était réuni pour le repas de funérailles, maudissant les Juifs arnaqueurs qui suçaient la moelle des paysans. Les gens ne disaient pas cela par hasard : le défunt avait voué aux Juifs une haine tenace. Il les fixait d'un regard aigu, mélange de mépris et de moquerie. La plupart du temps il les ignorait, mais même cette indifférence était imprégnée de rejet.

Les gens rassemblés là se souvenaient de sa haine des Juifs et des insultes qu'il proférait à leur encontre. Iréna redoutait que, dans la foulée, tous ne se ruent dans la maison des Katz et ne fassent du mal à Blanka. Elle ne s'inquiétait pas sans raison. Un vieux cousin présent parmi les affligés avait essayé autrefois de s'en prendre à Blanka et qui sait comment cela se serait terminé cette fois si madame Katz n'était pas venue lui tendre une bouteille de vodka.

À la fin du repas, ce cousin avait brandi la bouteille en criant : « Bientôt, ils n'existeront plus et leur souvenir sera effacé ! » Et tous avaient répondu : « Ainsi soit-il. »

La mère d'Iréna se lamentait dans son coin : « Il était fidèle et il a été bon envers moi. »

Ses pleurs étaient étranges, comme si elle cherchait à se persuader de la véracité de ses paroles.

CHAPITRE TRENTE-NEUF

Sur ce, Iréna apprit qu'Anton avait été mêlé à une grande bagarre dans laquelle il avait été blessé. Transporté à l'hôpital, il était décédé. Les obsèques s'étaient déroulées en présence d'une foule immense.

Elle ne s'y attendait pas. Elle ne s'était jamais imaginé qu'il mourrait avant elle. Un homme aussi robuste ne meurt pas prématurément, pensait-elle.

Elle le vit de nouveau devant ses yeux. La mère d'Anton disait toujours : « Il est capable de tordre de grosses barres de métal et de faire bouger une vache têtue. Il est comme son défunt père. Sa force n'a pas de limites. »

Dans sa jeunesse, il avait travaillé à la laiterie communale. Puis il était passé à la scierie. Ses employeurs l'aimaient bien et ajoutaient toujours une prime à son salaire.

Devenu un homme mûr, il avait dépensé son argent dans la boisson et les cigarettes. Sans Iréna, et la paie qu'elle gagnait en nettoyant les sols de l'école, il n'y aurait pas eu de quoi subvenir aux besoins du foyer.

Il réclamait toujours son dû en rentrant à la maison. Et s'il ne le recevait pas, il la tançait. Puis il s'était mis à la gifler, et lorsque sa fureur s'enflammait, il lui flanquait des coups de pied.

À l'époque où ils s'étaient fiancés, le père d'Iréna avait été satisfait par cette alliance. Il répétait : « Anton est un homme fort de la tête aux pieds, on peut compter sur lui. »

Iréna avait entendu le récit de la bagarre et de la mort d'Anton alors qu'elle était sur le point de sortir de l'auberge. L'homme d'une quarantaine d'années qui racontait lui semblait fiable.

Aux questions qui lui avaient été posées, il avait répondu : « C'est ce que j'ai vu. C'est ce que j'ai entendu. »

À ceux qui voulaient savoir s'il y avait eu d'autres tués, il avait répondu : « Il y a eu des blessés. On a fait venir un secouriste pour s'occuper d'eux. »

Un paysan demanda : « Il n'y a qu'Anton qui est mort ? »

Ne sachant que répondre, l'homme avait haussé les épaules nerveusement.

À présent, tous s'étaient dispersés. Sauf Iréna, incapable de se réjouir. La crainte inspirée par Anton ne l'avait pas quittée.

Il était clair pour elle qu'il ne la laisserait pas tranquille et la poursuivrait avec plus de détermination encore.

La mère d'Iréna disait avec une ferme pitié : « Les morts ne nous laissent pas en paix. Ils sont parfois plus durs que de leur vivant. » Et, une fois, elle avait dit : « Laissez les morts être un instant dans ce monde. Ils en ont manifestement besoin. »

Tandis qu'elle se demandait où aller, Iréna s'approcha de l'aubergiste, commanda un verre et s'assit.

Une vieille femme lui adressa la parole : « D'où viens-tu, ma fille ?

– J'étais chez ma tante puis chez le Vieux. À présent, je suis à la croisée des chemins.

– Tu as un foyer ?

– Oui, mais il est vide. Mon mari est décédé il y a quelques jours. »

La vieille la dévisagea : « Moi aussi, je me suis retrouvée veuve. C'était dur avec lui de son vivant, et maintenant c'est dur sans lui. Il a chassé nos deux filles de la maison. Il prétendait qu'elles avaient mal tourné. Je voulais qu'elles reviennent, mais il refusait. Désormais, je suis seule au monde.

– Vous n’êtes pas seule au monde. »

La phrase avait échappé à Iréna.

« Qu’est-ce que je peux faire si je me sens seule ?

– Prier. La prière dissipe la solitude. Si vous connaissez les prières anciennes, c’est mieux de les chanter sur la musique de l’époque, mais si vous avez oublié, murmurez : “Mon Dieu, libère-moi de la solitude qui me retient prisonnière. Elle me fait mal.” Je suis sûre que Dieu se tiendra à vos côtés.

– D’où tiens-tu cette assurance, ma fille ?

– De Dieu. C’est Lui qui place les mots dans notre bouche.

– Pourquoi je n’ai pas de mots ?

– Dieu rend à celui qui prie les mots qu’il a perdus, et lui en ajoute d’autres. »

La vieille regarda Iréna avec une stupéfaction grandissante et finit par dire : « Pardonne-moi, ma fille, j’ai du mal à entendre ce que tu dis. Je ne sais pas qui tu es, ni de quel monde tu es parvenue jusqu’à nous.

– Je m’appelle Iréna. Ma famille est au village depuis des générations, s’empressa de répondre Iréna.

– Pardonne-moi. Il faut que je rentre chez moi. Personne ne m’y importune. À la maison, je suis avec moi, et moi seule. La solitude est pénible, et parfois terrible, mais personne ne me menace.

– Je n’avais aucune mauvaise intention », dit Iréna, les larmes aux yeux.

Les pleurs étaient sur le point de la submerger, mais la vieille était déjà en route vers sa maison.

CHAPITRE QUARANTE

Après des jours d'errance, de mauvais sommeil et de crises de panique, Iréna, mue par une impulsion, se campa sur ses deux jambes. Les cauchemars qui la torturaient la nuit avaient cessé, le soulagement était perceptible dans chacun de ses membres.

Enfant, elle avait eu la varicelle. Persuadée que sa fin était proche, elle voyait alors la mort dans ses hallucinations, sous la forme d'une fosse rouge.

Une fois guérie, elle avait été si joyeuse que sa mère avait éprouvé la nécessité de freiner ses ardeurs. Quelque chose de cette joie oubliée revenait en elle à présent.

Elle avança en direction du village. Les étendues d'eau étincelaient de toutes parts, faisant surgir des instants de bonheur enfouis qui avaient autrefois brillé dans son âme, avant de sombrer si profondément qu'il était devenu impossible de les atteindre.

Une scène lui réapparut soudain : près du ruisseau où nichaient des canards sauvages aux ailes bleutées, un soir, un garçon inconnu s'était approché d'elle et avait caressé ses seins qui pointaient tout juste. La puissance de la peur et du plaisir mêlés l'avait paralysée. Elle n'avait raconté l'incident à personne et, maintenant, c'était comme si le lieu et le garçon flottaient devant elle.

« Il n'y a pas de quoi avoir peur », dit-elle en continuant à avancer. Toutes les personnes qui s'en étaient prises à son corps au fil des années

avaient disparu de son entourage. Les blessures palpitaient encore, certes, mais ce n'était plus dans un souffle de désespoir.

Le long sommeil lui avait restitué les sons et les couleurs effacés de son esprit. Elle se souvint d'un chant oublié que chantaient les bergers :

Le mauvais sommeil s'en est allé.

Remercions Dieu qui nous a rendu notre âme.

C'était une mélodie triste que l'on entendait de loin, comme un psaume antique.

Elle marcha longtemps, et plus elle avançait, plus elle sentait que le temps passé au bord de l'eau l'avait transformée. La peur ne l'avait pas quittée, mais la volonté d'agir lui était revenue. Elle regarda ses mains, palpa ses doigts. Aucun changement visible. C'étaient les mêmes doigts de labeur, dont la rougeur s'était cependant estompée ces derniers jours.

Mais il y avait ce prodige : le sang circulait dans son corps différemment.

Saisie par la faim, elle entra dans une auberge. Le maître des lieux lui prépara une assiette débordant de viande et de pommes de terre. C'était un homme grand, auréolé d'une belle barbe, qui lui rappelait un autre homme. Où ? Quand ? Elle ne s'en souvenait pas. Les gens autour discutaient d'une affaire qui ne s'était pas concrétisée, en rapport avec la forêt. Iréna comprit de quoi il retournait, mais il lui sembla pourtant qu'ils évoquaient un sujet compliqué qu'elle n'était pas capable d'appréhender en profondeur.

Lorsqu'elle eut terminé son assiette, l'aubergiste la resservit, puis s'en retourna derrière le comptoir.

Iréna n'osait pas lever les yeux. La pensée qu'elle le connaissait peut-être depuis des années mais qu'elle avait oublié son nom la tracassait.

Quelqu'un lança au maître des lieux : « Fais marcher la boîte à musique. » Les mélodies si familières, que l'on entendait dans toutes les tavernes, la rendirent mélancolique et l'inondèrent d'une grande miséricorde pour elle-même.

Son regard se posa de nouveau sur le visage barbu du maître des lieux. Un homme d'une cinquantaine d'années, sans signes particuliers, des traits sereins, comme s'il savait quelque chose que tous autour de lui ignoraient. Où nous sommes-nous rencontrés ? fut-elle sur le point de lui demander. Mais elle se souvint aussitôt : c'était Jean le Baptiste, dont le tableau était accroché à l'église au-dessus de l'autel, le visage incliné vers ceux qui s'agenouillaient devant lui, l'implorant de leur rendre la force de prier.

« Je savais que je te rencontrerais un jour », dit-elle, se réjouissant de voir une vision d'enfance ressuscitée.

Une certitude limpide baignait ses yeux. Elle était persuadée que tous les clients, les ivrognes et les deux prostituées plus toutes jeunes sauraient d'un instant à l'autre qu'ils se trouvaient dans un espace saint et s'agenouilleraient.

Elle se redressa, guettant le moment où le gramophone s'arrêterait, et où tous seraient pris de crainte et de tremblements.

Rien ne se produisit. Des assiettes pleines de rôti et de pommes de terre continuaient de sortir du passe-plat étroit. Des effluves piquants de piment et de vin local flottaient dans le moindre recoin. Accaparés par la faim, les gens mangeaient avec appétit.

Les deux prostituées bavardaient d'une voix joyeuse comme s'il leur avait encore été prouvé que la vie n'est que chimère et vanité, et qu'il fallait se réjouir de ce que l'on a.

Iréna les observa de loin avant de s'approcher et de leur lancer d'une voix comminatoire : « Ôtez vos chaussures. Ne voyez-vous pas que vous vous tenez dans un lieu saint ?

– Mais de quoi tu parles ? lui demandèrent les deux femmes d'une même voix joviale.

– Je ne répéterai pas ce que je viens de dire, annonça Iréna en s'écartant.

– Parle, allez, on veut savoir, dit l'une d'elles.

– J'ai déjà dit ce que j'avais à dire. Je n'ai rien à ajouter.

– Tu es qui, toi ? Une prêcheuse ?

– Je ne dirai rien de plus. »

Et Iréna se dirigea vers la sortie.

« Tu as employé le mot “saint”, n’est-ce pas ?

– Oui, dit Iréna. Tout lieu où des gens vivent, souffrent, endurent, est un lieu saint.

– Chez nous, le monde se divise autrement : la plupart des endroits sont souillés et il y a quelques endroits un peu moins souillés. »

Iréna se tourna vers l’une d’elles pour demander : « Pourquoi utilises-tu le mot “souillé” ?

– C’est la réalité dans laquelle nous vivons. Nous n’allons pas à l’église ni à confesse. Ceux qui nous nomment “filles perdues” ou “prostituées” ne savent pas de quoi ils parlent. Nous sommes simplement des putes. C’est un métier difficile, ingrat, épuisant, mais qui n’est pas dénué de qualités nobles. Nous mettons dehors ceux qui ont de mauvaises manières, utilisent des mots grossiers ou nous insultent. Un être ne vit pas que d’argent.

– Merci pour ta droiture et ta franchise, dit Iréna.

– Tu te trompes encore. Il ne s’agit pas de droiture, mais d’expérience de vie. La vie est invivable lorsque l’on n’a pas un minimum de respect pour soi-même. Nos clients le savent. Un jour, l’un d’eux s’est mis en colère après moi. Il a sorti un couteau et essayé de me poignarder. Je lui ai tiré dessus avec mon petit pistolet et je l’ai blessé. Au procès, j’ai plaidé ma cause en disant que j’avais agi ainsi pour protéger mon corps nu. Le juge a accepté mon argument et m’a acquittée. »

CHAPITRE QUARANTE ET UN

Iréna paya et sortit. De là où elle se trouvait, elle pouvait encore apercevoir les deux prostituées assises sur leur banc, riant aux éclats. Plus toutes jeunes, visage et cou ridés, mais débordantes de vitalité.

Elle redressa la tête, leur tourna le dos et lança :

« Vous le regretterez ! »

Et, comme dans les lointains jours d'enfance, elle ressentit la grande brûlure de l'humiliation. La justice tardait toujours.

« Vous le regretterez ! »

L'endroit ressemblait à l'entrée de son village : le même large chemin de terre bordé de maisons basses aux toits de chaume. Et sur un coteau, un bâtiment de deux étages en briques, entouré de marronniers : l'école.

« Tous les villages se ressemblent », dit-elle en se souvenant que c'était exactement ce que martelait son père.

Elle se dirigea vers le chemin en pente mais n'alla pas plus loin. Des roseaux poussant dans des marécages s'offraient à sa vue, comme dans le tableau oblong accroché au-dessus de l'autel à l'église.

Le curé tournait son visage vers lui en commentant : « De là, de ce grand fleuve, le Jourdain, est venue l'Annonce. De là, Jean le Baptiste est parti annoncer que le porteur de la Nouvelle ne tarderait plus. Nul ne le croyait. Les gens faisaient l'erreur de penser qu'il était lui-même le Messie, mais Jean le Baptiste ne leur dissimulait pas la vérité : il n'était là que pour

les baptiser. À partir de là, l'Annonce allait fleurir et essaimer sur toute la terre. »

À l'époque, Iréna restait assise près de sa mère, tremblante. Les mots incompréhensibles du curé résonnaient comme des menaces. Elle rentrait de l'église, pliée en deux par des crampes d'estomac.

Si elle avait oublié ces dernières, elle se souvenait parfaitement du tableau oblong foisonnant de roseaux verts, et de Jean le Baptiste se tenant au bord des eaux bleues, demandant à la foule d'y entrer afin qu'il les baptise. Mais un seul homme dans la foule, le jeune Messie, s'agenouillait pour recevoir sa bénédiction. Les autres se tenaient plus loin, étonnés, comme pris dans une fascination dont ils ignoraient le sens.

« Jean le Baptiste est le premier, et il a les privilèges réservés aux premiers. Nul ne peut lui ôter cette grâce. Des choses grandes et puissantes se sont produites ensuite, mais il était le premier. » Iréna avait prononcé ces mots à voix haute, d'abord effrayée par elle-même, puis remplie de joie par ce qui était sorti de sa bouche.

Elle s'apprêtait à retourner à l'auberge, mais ses jambes se pétrifièrent. Les gens seraient dubitatifs si elle leur racontait ses visions, et ensuite ils se moqueraient d'elle. Elle avait peur, et la honte présente en elle depuis l'enfance entravait ses jambes. Elle s'assit près des grands roseaux, tremblante d'émotion, puis elle se laissa tomber sur le sol et s'endormit. Elle vit en rêve le Vieux, assis dans son fauteuil, les yeux vifs.

« Comment vas-tu, Iréna ? »

Il se souvenait de son prénom.

Bien, voulut-elle dire, mais elle s'en empêcha.

Les yeux du Vieux s'écarruillèrent, son regard enveloppa le visage d'Iréna.

« Mon mari Anton a été mêlé à une bagarre dans notre village, il a été blessé et il est mort. Je n'ai pas assisté à ses funérailles.

– Dieu ait son âme, murmura le Vieux.

– J’ai été plusieurs fois sur le point de lui demander pardon, poursuivit Iréna, mais je ne peux pas me forcer. Je ne sais pas parler à la légère.

– Que veux-tu faire ? chuchota le Vieux.

– Servir la sainteté », lui révéla-t-elle.

Le Vieux baissa les yeux et plongea dans le silence.

« Que Dieu t’accueille avec bonté », dit-il, et il plongea de nouveau dans le silence, qui dura longtemps cette fois. Iréna attendit en vain, puis sortit de la cabane.

« Que s’est-il passé ? Pourquoi il se tait ? » demanda-t-elle en tremblant de la tête aux pieds. Elle tremblait si fort qu’elle se réveilla.

Alors qu’elle s’éloignait, elle rencontra une paysanne qui rentrait des champs et qu’elle interpella.

« J’étais chez le Vieux. Pourquoi garde-t-il le silence ?

– Ça lui arrive souvent ces derniers temps.

– Il était éveillé. Je l’ai vu. Mais il n’a pas prononcé un mot.

– Il a du mal à parler, répondit la paysanne, comme quelqu’un qui le connaissait très bien depuis des années.

– La dernière fois, il m’a parlé, mais cette fois il a prononcé quelques mots et ce fut tout.

– De nombreuses personnes vont le voir de jour comme de nuit. Lui aussi a besoin d’un peu de repos.

– C’est vrai, dit Iréna, qui venait tout juste de le comprendre.

– Ne t’inquiète pas, ma fille. Il ne t’a pas oubliée. Toute personne qui a été chez lui est gravée dans sa mémoire, même s’il ne l’a pas vue depuis des années.

– Merci, petite mère.

– Pourquoi me remercier ? Je n’ai rien fait, dit la paysanne à voix basse.

– J’avais peur qu’il soit en colère après moi. J’ai eu l’impression qu’il ne voulait pas me parler.

– Le Vieux écoute chaque être humain, y compris ceux qui sont complètement dérangés, sans parler des bègues incapables de terminer une phrase.

– Je l’ignorais.

– Tu peux avoir l’esprit tranquille », dit la paysanne, hâtant le pas pour rentrer chez elle.

OceanofPDF.com

CHAPITRE QUARANTE-DEUX

Elle retourna à l'auberge à la tombée de la nuit et s'assit à la même place. Le maître des lieux avait disparu. La salle était pleine, mais pas bondée. Certains clients dînaient, tandis que d'autres avaient commencé à boire.

Iréna les contemplait comme s'ils n'étaient pas des paysans rentrés d'une journée de labeur, mais des créatures magiques qu'il fallait observer avec attention.

Une serveuse s'approcha d'elle :

« Je vous sers quoi ?

– Je mange de tout.

– Mais nous, nous avons un menu du soir, dit la serveuse d'un ton citadin.

– Moi, insista Iréna, aucun plat ne me dégoûte.

– Pourtant, chacun a ses goûts, n'est-ce pas ?

– Mais je dis, insista Iréna d'une voix raffermie, que l'homme ne vivra pas que de pain.

– D'accord, alors qu'est-ce que je vous sers ? demanda la serveuse, désireuse d'user d'un langage tout bonnement humain.

– Un plat familial tout simple. »

La serveuse ricana comme si Iréna était reprise de lubies et dit : « Alors du bortsch avec de la crème et des pommes de terre.

– Que Jean le Baptiste te bénisse depuis sa place au paradis. » À peine ces mots prononcés, Iréna sut qu'ils n'étaient pas les siens, ni ceux de sa mère, qui disait simplement : « Que Notre Seigneur te bénisse. »

Elle médita sur ces mots parvenus jusqu'à sa bouche. Plus elle y songeait, plus elle se disait qu'ils n'étaient pas les siens.

La serveuse revint, une soupière de bortsch dans les mains. Iréna lui dit :

« Les journées sont belles et claires, il y a du bon air. J'ai encore du mal à respirer, mais il y a tout de même un changement.

– Nous, on travaille comme des bonnes à tout faire du matin au soir, et tous les jours se ressemblent, dit la serveuse avec franchise.

– Dommage. Dommage que vous viviez avec ce sentiment si pénible. Moi, je ressens un grand soulagement, comme si je venais d'être baptisée par Jean le Baptiste.

– Pardonnez-moi, je ne suis pas allée à l'église quand j'étais petite. J'étais orpheline et personne ne m'a emmenée prier.

– Où avez-vous été tout ce temps ? demanda Iréna, intriguée.

– J'ai travaillé en ville. Les citadins ont cessé de fréquenter l'église.

– Dommage, répéta Iréna. Jean a ôté les mauvaises pensées aux gens, comme on enlève le plâtre d'une jambe cassée. Comme on le sait, c'est lui qui a annoncé la venue du Sauveur. Sans Jean, il aurait tardé. Dans notre église, il y a un tableau de lui au-dessus de l'autel. Si vous venez un jour chez nous, vos yeux en seront tout illuminés.

– Et que faites-vous ici ? s'enquit la serveuse d'une voix effrayamment terre à terre.

– Je vis dans ma foi.

– Où habitez-vous ?

– Autrefois j'habitais au village. J'avais une maison et un mari. Mon mari est mort, désormais, je suis délivrée de l'asservissement aux hommes », répondit Iréna en laissant échapper un sourire involontaire.

La serveuse la dévisagea longuement. Elle n'avait jamais entendu de tels mots.

« Autrefois je ressentais une grande oppression, mais maintenant, grâce à Dieu, c'est comme si Jean m'avait baptisée. Il a ôté de moi la souillure qui profanait mon corps. Sans son baptême, je n'aurais pas eu la grâce de voir la lumière du Sauveur. Il a déroulé devant moi le chemin de lumière. Je me sens bien mieux à présent.

– Grâce à Dieu, dit la serveuse en faisant mine de s'en aller.

– Encore un mot. Si vous allez dans mon village, précipitez-vous à l'église. La contemplation du tableau de Jean le Baptiste vous soulagera. L'eau purifie les humains, mais l'eau du tableau aussi.

– Et vous allez rester ici ? demanda curieusement la serveuse.

– Oui. Je ne vais pas bouger, répondit Iréna d'une voix franche et délivrée.

– Moi, dans ma jeunesse, je ne suis pas allée à l'église, répéta la serveuse, qui avait manifestement oublié qu'elle l'avait déjà dit.

– Ça ne change rien, poursuivit Iréna sur le même ton. Toutes les portes sont ouvertes devant vous. Si vous voulez être purifiée, il vous purifiera.

– Merci, dit la serveuse, très troublée.

– Ni merci ni bénédiction pour moi. Sans Jean le Baptiste, nous serions plongés dans les péchés jusqu'au cou, croyez-moi. »

CHAPITRE QUARANTE-TROIS

Elle commanda deux verres d'alcool qu'elle engloutit et qui la mirent de bonne humeur. La fenêtre lui dévoilait un autre visage des lieux : elle pouvait voir les coteaux et les prés. Elle se réjouit de la lumière crépusculaire qui allait durer longtemps et qu'elle aurait tout loisir de contempler. Sa vie lui apparut comme une citerne dont les eaux usées avaient été évacuées. Elle ressentit une nouvelle proximité avec ses parents et son frère mort prématurément. Elle présagea que, à la fin de ce jour, elle aurait des visions d'eau dans son sommeil.

Pour l'heure, l'auberge se remplissait. Assise entre deux hommes qui la pelotaient sous la table, une petite femme charnue au visage rond et rose ne cessait de rire.

Iréna suivait avec attention le moindre bruit, le moindre geste, espérant que quelqu'un se dirigerait vers elle en clamant : « Regardez ! C'est Iréna. »

Le soir changeait de couleur, mais personne ne s'approchait elle. Les bras chargés, la serveuse s'affairait de table en table, apportant à tous de bons plats.

Mais d'Iréna personne ne s'approchait.

Au bout d'un moment, elle se leva pour dire : « Mesdames et messieurs, j'ai une annonce importante à vous faire et il conviendrait que je vous la fasse avant la tombée de l'obscurité. Bientôt, Jean le Baptiste viendra vers nous et nous enjoindra d'être baptisés de sa main. C'est lui le messager du Messie, nous devons lui obéir. Nul ne doit se dérober. Sans baptême, il n'y

a ni pardon ni expiation. Voici qu'approchent de grands jours, auxquels nous devons nous préparer. Que chacun vienne dans ses vêtements habituels, Jean le Baptiste ne prête pas attention au style vestimentaire. Venez en tenue de travail, en tenue d'intérieur. Mais pour l'instant, reposez-vous, reposez-vous et ne torturez pas vos femmes. Il faut que notre camp soit exempt de souffrances inutiles. » Et elle se rassit.

On crut d'abord à une farce organisée par l'aubergiste ou l'un de ses employés. Tremblante, le visage livide, Iréna était clouée à sa place. Elle n'était plus la même. Elle n'avait jamais pris la parole en public. Même chez ses parents, elle ne parlait jamais fort. Et pourtant c'était bien elle. Un frisson parcourut son corps.

À partir de là, on ne la laissa pas tranquille. Les cris contre elle fusaient de toutes parts. Elle garda son calme et ne prononça qu'une seule phrase, d'une voix étonnamment sereine : « Ne vous inquiétez pas, messieurs, il y a un jugement, il y a un juge. » Et l'ambiguïté de son ton ne permettait pas de savoir s'il s'agissait d'une menace ou d'une consolation.

Puis elle fut sur le point de se relever pour dire : Je m'appelle Iréna. Ce n'est pas moi qui ai dit ce que j'ai dit. Je suis une femme simple, je nettoie les sols dans une école. Ce n'est pas moi. Quelqu'un d'autre a parlé à travers ma gorge. Pardonnez-moi, bonnes gens, pardonnez-moi.

Mais elle n'avait plus l'audace de se tenir debout ni de s'exprimer. Une faiblesse s'était emparée de tout son corps. Les jambes coupées, elle tentait de maîtriser leur tremblement en les pressant de ses deux mains.

Les gens s'attendaient à un nouveau flot de paroles, qui ne vint pas. La faiblesse avait envahi tout le corps d'Iréna, et le tremblement ne cessait pas.

Dans cette taverne, il était déjà arrivé que des gens soient soudain pris de logorrhée.

Un homme buvait six ou sept verres, puis commençait à régler ses comptes avec sa femme, sa belle-mère ou ses fils. L'explosion d'Iréna était d'un autre ordre. Elle-même ignorait à quel point elle était différente.

Lorsque quelqu'un énonce des propos curieux, on considère qu'il a perdu la raison.

Iréna resta dans son coin et les gens détournèrent le regard.

Il lui apparut clairement que ceux qui étaient assis face à elle étaient des juges envoyés par les autorités locales pour étudier son cas. Ils étaient en train de récolter des faits et des preuves. Le jour venu, les gendarmes viendraient l'arrêter, entraveraient ses mains et ses jambes, et la conduiraient à la maison d'arrêt. Cette pensée ne l'effrayait pas. Elle les attendait.

Elle se mit à marmonner : « Je suis coupable, je n'ai pas pris soin de mes parents dans leurs vieux jours. Ils m'agaçaient. J'avais oublié leur gentillesse et leur dévouement. Lorsque j'étais petite, ils m'ont emmenée en ville pour me faire opérer des amygdales. Des années plus tard, ils m'ont emmenée voir un gynécologue pour guérir ma stérilité. Malgré les examens pénibles, je n'ai jamais conçu. À un moment donné, ils n'ont plus voyagé avec moi et m'ont fait la tête. Comme si j'étais coupable. Avec Anton, ils parlaient librement, et il était clair que j'étais coupable à leurs yeux, qu'ils seraient prêts à témoigner de mon refus de me soumettre à ses désirs. Les plats que je cuisinais n'étaient pas toujours les plus savoureux. Mes maux de tête fréquents m'empêchaient de prendre du plaisir dans l'accouplement. De toute façon, j'étais stérile et c'était de ma faute. Plus les années passaient, plus ma faute grandissait. »

CHAPITRE QUARANTE-QUATRE

Une vague de tristesse envahit Iréna. Les deux verres n'avaient pas dissipé ses angoisses. La famille Katz se tenait de nouveau devant ses yeux, alignée devant son magasin. Par bonheur, la prostituée dont elle avait fait la connaissance s'adressa à elle pour demander : « Comment vas-tu ?

– Mieux, maintenant. Mais la mort de mes voisins ne me laisse pas en paix.

– De quels voisins parles-tu ?

– Des Juifs. Une famille juive de quatre personnes qui habitait la maison mitoyenne de la nôtre. Ils ont été mis à mort d'une manière étrange et cruelle. D'abord on les a alignés, puis on leur a ordonné de s'agenouiller, et au bout de deux jours de maltraitance, on leur a ordonné de creuser une fosse. Et puis on les a fusillés.

– Tu as été témoin de ce cruel assassinat ?

– À chaque étape. Mais je n'ai pas vu la mise à mort. Le gendarme Ilitch les a fusillés après minuit, lorsqu'il n'y avait plus personne dehors. J'ai entendu les coups de feu, mais je n'imaginais pas qu'il leur avait tiré dessus.

– Que s'est-il passé ensuite ?

– Je me suis enfuie de chez moi. Depuis, ils se tiennent devant moi, que je sois réveillée ou que je dorme.

– C'étaient de bonnes personnes ? s'enquit la femme.

– C’étaient des gens du village. Ma mère discutait avec la mère de famille et je jouais avec la fille aînée, Adéla. Leur père, après avoir contracté le typhus, ne prononçait presque plus un mot.

– Mon amie et moi, on avait beaucoup de clients juifs. Contrairement aux autres, ils étaient posés et généreux, et n’avaient jamais d’exigences farfelues.

– Que leur est-il arrivé ?

– On les a assassinés, ou déportés dans des lieux inconnus. Max venait chez moi chaque semaine. Il m’apportait toujours une tablette de chocolat, ou une paire de bas de soie, ou une écharpe chatoyante. Pour les fêtes, il m’offrait des boucles d’oreilles ou un pendentif. Je porte les jolis accessoires qu’il m’a offerts presque chaque jour. Les autres Juifs aussi étaient gentils avec moi, mais Max, c’était en quelque sorte le diamant de la couronne.

– Ils étaient différents de nous ? s’étonna Iréna.

– Totalement.

– En quoi ?

– Le contact de leurs mains, leur regard. C’était un plaisir de s’accoupler avec eux. Mais c’était bon aussi de s’allonger près d’eux et d’entremêler nos cous. Max avait de longs doigts fins. Il savait que le corps d’une femme est constitué de matières délicates et qu’il faut la choyer avant, après, et ne pas lui faire mal. Il me parlait toujours, me demandait mon avis, et lorsque je lui disais que je n’en avais pas, il ne ricanait pas. Il me prenait au sérieux et ne se riait jamais de moi. Il ne mentionnait jamais mon occupation.

– Tu l’aimais ? demanda Iréna prudemment.

– Dans mon métier, on n’utilise pas le mot “amour”, mais oui, j’ai aimé Max. Je l’attendais impatiemment. Quand il tardait à venir, je le guettais à travers les volets, je sortais l’attendre ou je fumais cigarette sur cigarette. Je n’ai jamais osé lui dire que je l’aimais. Je ne m’en sentais pas digne.

– Lui t’aimait ?

– Je n’osais l’espérer.

– Les Juifs de notre village n’avaient rien de particulier », dit Iréna en sentant aussitôt qu’elle leur causait du tort. Elle ajouta : « Ils travaillaient dur, enduraient beaucoup, tombaient malades. La haine qu’on leur portait ne les aidait pas à être en bonne santé. J’avais de l’affection pour Adéla. Elle n’était ni jolie, ni amusante. Mais son sérieux m’allait droit au cœur. Toujours penchée sur un livre, à la lumière d’une lampe. Elle ne touchait pas à l’alcool. Un jour je lui ai dit : “Pourquoi tu ne boirais pas un petit verre ? Ça te sortirait de ta tristesse.” Et qu’est-ce qu’elle m’a répondu ? “Ce n’est pas très convenable pour une femme qui se prépare à être infirmière de recourir à la boisson et à la cigarette.

« – Pourquoi ? ai-je insisté pour la mettre en difficulté.

« – Parce qu’elle doit être sereine et concentrée afin de ne pas se tromper dans le traitement.”

– Depuis que Max ne vient plus me voir, reprit la femme, j’ai perdu ma vitalité. Il me semble parfois qu’il est en route vers moi. J’ai souvent préparé un sandwich pour le lui servir immédiatement au cas où il apparaîtrait.

– Je n’ai pas su être proche d’eux. Je n’ai pas vu ce qu’il y avait de particulier en eux. Je n’ai pas su apprécier leur fragilité. Je ne savais pas ce qu’était l’amour, dit Iréna, ébranlée par les mots qu’elle prononçait. Le Vieux a tout de suite vu que le sens de l’amour avait été entamé chez moi. Il a raison : tout d’abord ce sont mes parents qui l’ont abîmé, puis mon mari Anton est venu et a massacré ce qui restait.

– Notre métier tue en nous le sens de l’amour. En six mois, tu apprends à faire semblant de prendre du plaisir dans l’accouplement, mais vois ce miracle : Max m’a rendu non seulement le sens de l’amour, mais aussi le goût d’une bonne nourriture. Il n’est plus là. Dieu sait où il a été déporté. Je souffre de ne pas l’avoir accompagné. Mieux vaudrait dormir avec lui sur

de la paille détrempée que de coucher avec un paysan grossier dans un lit spacieux.

– Tu veux être juive ? demanda Iréna sans lever les yeux.

– Je ne sais pas si je veux être juive. Je veux être avec Max. Permets-moi de t’inviter à manger un bortsch et des pommes de terre. Mon amie et moi dînons toujours à cette heure. Elle est en retard. Dieu sait ce que son client lui réclame. En attendant, moi j’ai faim.

– Merci. Merci de tout cœur.

– Le bortsch et les pommes de terre, c’est un des plaisirs de ce monde.

– C’est vrai.

– Je suppose que, quand tu étais petite, tu allais à l’église. »

Iréna sourit : « Oui, avec ma mère.

– Mais d’où te viennent ces visions et ces paroles qu’on entend habituellement à l’église, et pas dans une taverne ? s’étonna la femme.

– Depuis que les Juifs de notre village ont été assassinés, j’ai de nouvelles visions.

– Ici, il y a parfois des femmes qui viennent, qui descendent quelques verres et font la morale, puis qui finissent par vomir dehors.

– Je ne raconte que ce qui m’est montré. Je n’ajoute rien, déclara Iréna en rougissant.

– Je te crois. On voit que tu es une personne qui dit la vérité.

– Merci. Mes paroles me font peur. Mon défunt mari assénait toujours : “Tais-toi. Moins tu parleras, mieux ça vaudra pour toi.”

– Et tu lui obéissais ?

– Que pouvais-je faire ? Si tu l’avais vu ! C’était un colosse.

– Quand un client essaie de me dompter, peu importe sa taille ou sa corpulence, j’élève la voix et je le fiche dehors. J’ai une voix qui porte.

– Tu fais bien », dit Iréna.

Elles finirent de manger le bortsch et les pommes de terre. La femme se leva : « Pardonne-moi, il faut que je me dépêche d’aller voir comment va

mon amie. Elle n'a jamais été aussi en retard. Qui sait ce que lui a fait son client ! Elle a encore moins froid aux yeux que moi, mais tout de même, à deux, on est plus fortes. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE QUARANTE-CINQ

Cette nuit-là, Iréna dormit dans une grange, d'un sommeil enveloppé de rêves sereins. Elle se réveilla sous un ciel bleu étincelant.

Tarass, le premier garçon qu'elle avait fréquenté, l'entraînait autrefois dans une grange où il la pelotait avec fièvre. C'était un beau garçon pour lequel toutes les filles du village avaient un faible. Il avait fini par être pris dans les filets d'une jeune et riche divorcée qui possédait des terres et de nombreuses bâtisses. La chose avait beaucoup déplu à Iréna, qui s'était consolée comme les autres en se disant que les promesses des hommes étaient toujours du vent. Les hommes ne pensent qu'au sexe et à la boisson. Aujourd'hui il est avec toi, demain il sera avec une autre. Pourtant, chaque fois qu'elle longeait la grange, le visage de Tarass surgissait.

Elle se ressaisit, passa la tête dehors et s'aperçut qu'elle était très proche des rives du Pruth, dont les flots s'écoulaient silencieusement.

« Il faut que je m'avance », dit-elle en se dirigeant vers un carré d'herbe au vert pâli, mais dont les bords étaient encore frais, auréolés de l'ombre des bosquets. Elle se déchaussa et trempa ses pieds dans l'eau. Cela faisait déjà longtemps qu'elle avait rendu visite au Vieux. Elle sentait qu'il fallait qu'elle retourne le voir. Les instructions qu'il lui avait données lui semblaient plus troubles. Mais les eaux du Pruth, comme toute eau qui s'écoule, accomplissaient peut-être leur action secrète.

Petite, elle aimait sauter du pont et nager. À force de plongeurs et de nage, elle s'était transformée en une créature souple à la peau brunie.

Quand elle avait eu douze ans, le curé avait fait un sermon à l'église, enjoignant aux filles de ne plus s'adonner à ces activités qui dévoilaient la nudité du corps. Et Iréna avait cessé d'aller au pont.

Elle avait demandé un jour à Adéla pourquoi elle ne nageait pas dans la rivière. Adéla avait répondu de manière laconique : « On ne m'a pas appris à nager.

– Moi non plus.

– Mais toi, tu as une compréhension du courant. Pas moi. »

Elle se souvint de la taverne où elle était allée la veille. Elle se souvint même du chemin qui y menait. Mais elle était incapable de dire ce qui s'y était passé. Quelques mots qui n'étaient pas les siens mais qu'elle avait prononcés lui revinrent, et elle s'en réjouit comme de cadeaux reçus.

Un café, voilà ce dont j'ai besoin, se dit-elle. Si les tavernes avaient été ouvertes, elle aurait surmonté sa gêne et demandé ce qu'on ne commande pas dans un débit de boissons : un café. Mais elle savait que les tavernes étaient fermées le matin, et leurs propriétaires affalés dans leur lit, abrutis de sommeil. Nul ne se risquait à frapper à leur porte, de crainte d'être maudit et éconduit tel un mendiant.

Il faut laisser les taverniers dormir le matin afin qu'ils soient vifs et de bonne humeur la nuit, disait la sagesse paysanne. Un village sans taverne, c'est comme un homme aveugle. La vodka ne délie pas seulement les langues, elle ouvre aussi les yeux. Et quand les yeux voient, le monde est clair.

Iréna ne se souvenait pas précisément de ce long dicton, mais parfaitement de sa scansion.

Elle s'arrêta près d'une chaumière et s'écria : « Ayez pitié d'une bonne âme. Un café s'il vous plaît. » Une paysanne sortit la tête par la fenêtre : « Je n'ai pas de café, mais je peux te donner un verre de lait frais.

– Donne-moi ce que tu peux, petite mère. Il suffit que ce soit un liquide chaud. »

La paysanne disparut et ressurgit presque aussitôt sur le pas de la porte, une tasse de lait à la main.

« Tu viens d'où et tu vas où comme ça ?

– Je viens de l'enfer sur terre et j'essaie d'aller sur les chemins de Notre Seigneur.

– Qu'est-ce que tu racontes, ma fille ?

– Est-ce que Notre Seigneur Jésus ne nous a pas promis le royaume du ciel si nous suivons son chemin ?

– Bien sûr, ma petite.

– Alors pourquoi avoir peur ? Celui qui fait siennes les grâces de Notre Seigneur ne sera pas envahi par la peur. »

La paysanne baissa les yeux comme si Iréna l'avait sermonnée.

– Moi, j'ai peur, dit-elle en retenant son souffle.

– De quoi, petite mère ?

– De tout le monde. Mon mari est un ivrogne qui déverse sa fureur sur moi. Ma fille aînée me réprimande à chaque instant comme si j'étais une criminelle. Mais je ne cherche pas à la vexer, je veux seulement l'aider. Les Juifs morts me font peur aussi. Je les vois chaque nuit, réclamant ma mort.

– N'aie pas peur des Juifs. Parle-leur doucement.

– Depuis que les gendarmes les ont égorgés, pas une nuit ne passe sans qu'ils errent dans la cour. Mon mari ne me croit pas quand je lui dis que je les vois. Il me traite d'inguérissable hallucinée. Je ne suis pas aveugle. Je les vois comme je te vois, que faire ? dit la paysanne en écartant les bras.

– Parle-leur doucement. Ils se sentiront plus à l'aise.

– Mais pour leur dire quoi ?

– Parle-leur comme tu t'adressais à eux de leur vivant. Demande-leur comment on réussit un bon bortsch et le gâteau au fromage que tout le monde aime, dis-leur à quel point c'est dur d'élever des enfants, et parle de la différence entre ce que l'on mange à la campagne et à la ville.

– On a le droit de les toucher ? demanda la paysanne en baissant la voix.

– Avec douceur. Seulement avec douceur. Sans exercer de pression sur eux. Les morts n’aiment pas qu’on les bouscule.

– Mais qu’est-ce que je dois leur poser comme questions ?

– Les mêmes que de leur vivant.

– Mon mari ne les aimait pas. Il se mettait en colère chaque fois que je leur parlais.

– Mais eux savent que tu as de la considération pour eux.

– C’est exact, dit la femme en tressaillant. Tu veux un autre verre de lait ?

– Merci.

– Ils n’erreraient peut-être pas dans la cour si on les avait fusillés. Mais comme ils ont été égorgés, ils reviennent la nuit. Je n’ai plus de vie. Je la boucle et ne dis plus un mot, ni à mon mari ni à mes enfants.

« J’ai demandé une fois à mon fils aîné s’il rêvait des Juifs. Il m’a répondu avec mépris : “Bah non, pourquoi ?”

« Les voisins disent que de toute façon on les a toujours tués, on les a toujours assassinés. Et moi je leur réponds qu’on ne les égorgeait pas avec des couteaux de cuisine. Les voisins ne voient pas la différence. Ils disent : “Qu’est-ce que ça change qu’on les tue en les fusillant ou en les égorgeant ?”

– Petite mère, parle aux esprits des morts avec douceur, avec délicatesse, et dis-leur que tu n’as pas l’intention de leur faire de mal.

– Les villages alentour ont aussi égorgé les Juifs. C’est une mort terrible. J’ai le sentiment qu’ils vont se venger et nous décimer.

– Les esprits des morts ne massacrent personne, dit Iréna en lui serrant les épaules. Je t’assure. Combien de Juifs y avait-il dans votre village ?

– Cinq. Ils avaient une épicerie. Les jumeaux se préparaient au baccalauréat, et la jeune fille voulait entrer dans une école de commerce. Je les connaissais bien. La mère avait mon âge et nos enfants ont été dans la même école communale. On n’était pas intimes, mais proches. On se

passait des produits dont l'une ou l'autre avait besoin, on parlait de tout et de rien. Ils ne mangeaient pas de porc et allaient à la synagogue, le samedi et les jours de fête. Maintenant, ils sont des esprits qui se tiennent chaque nuit devant ma fenêtre. Je ne sais que leur dire. Quand je n'en peux plus, je leur demande de partir. Parfois, je leur dis qu'il y a une séparation entre la vie et la mort. Apparemment ils n'entendent pas ma voix, ou refusent de l'entendre.

« Pourquoi me font-ils peur ? J'ai vu des horreurs dans ma vie, mais celle-ci ne me laisse pas en paix.

« Dans mes rêves, ils me demandent d'acheter leur marchandise. Je leur dis que je n'en ai pas besoin, mais ils ne bougent pas. C'est cette manière butée de rester là qui me fait peur.

« Je finis par me maîtriser et j'ouvre la fenêtre pour leur dire : "Partez s'il vous plaît. Allez là où reposent les morts." Mais rien n'y fait. Ils ne bougent pas de là, jusqu'à ce que la lumière du jour les dissolve.

– Bois un verre de lait avant de te coucher. Ça te rendra le sommeil, lui dit Iréna avec une intonation campagnarde.

– Qu'est-ce que je peux y faire ? Ils m'apparaissent comme de leur vivant, sauf qu'ils sont plus fins, comme s'ils étaient desséchés. Je les vois comme je te vois. Je connais leurs prénoms.

– Toi, tu n'as aucune raison d'avoir peur d'eux. Tu ne leur as pas fait de mal.

– Et chez vous, au village, on a tué les Juifs ou pas ?

– On les a tués.

– Comment ?

– En les fusillant.

– Tu as de la chance. Chez nous, on les a égorgés au couteau et à la hache. Ils poussaient des cris déchirants.

– Chez nous, on les a fusillés, se dépêcha de répéter Iréna, comme si elle souhaitait éviter une version approximative des faits qu'on aurait pu lui

reprocher.

– C'est vrai qu'ils étaient différents de nous, dit la femme d'une voix posée. Maintenant, ils sont des esprits qui m'effraient. Mon mari, lui, dort comme une souche. Rien ne le dérange. Il n'y a que moi qui n'arrive pas à dormir.

– Ils crient parfois ?

– Non. Ils restent immobiles près de la fenêtre en me proposant leur marchandise.

– Et tu les reconnais ? demanda Iréna.

– Bien sûr !

– Tu n'as pas à t'inquiéter, petite mère. Ils ne te feront aucun mal. Les esprits n'ont ni couteaux ni haches.

– Dieu te bénisse.

– Toi aussi, petite mère. »

Et sans plus tarder, Iréna reprit son chemin.

CHAPITRE QUARANTE-SIX

La conversation avec la paysanne résonna un moment dans sa tête avant de se dissoudre. Assise sous un chêne, Iréna contemplait le cours du Pruth et le vol des canards bleutés. Elle ressentait la même quiétude qu'après un sommeil ininterrompu.

Qu'allait-il advenir et comment ? Elle ne s'en préoccupait pas. Quelques mots isolés auxquels elle avait eu recours ces derniers jours flottaient sur ses lèvres, mais pas suffisamment pour forger un propos. Elle demeura là, le regard perdu dans les flots du Pruth et les bosquets bordant les rives.

Puis elle se releva en disant : « Nous avons peur. Bien sûr que nous avons peur. » Elle avait prononcé ces mots en élevant la voix, comme si elle était assise près de quelqu'un qui se taisait depuis longtemps. Elle ajouta : « Il est interdit d'avoir peur. Seuls ceux dont la foi a été altérée ont peur. »

Elle s'effraya de ses propres mots, quitta les lieux et se dirigea à grandes enjambées vers la rive. Elle était déserte. Le courant faible. Quelques canards sauvages bleutés sommeillaient sur l'eau. De l'autre côté de la rivière, parmi de grands épis de maïs, apparaissaient des silhouettes de femmes en train de bêcher. Le martèlement de leurs outils résonnait faiblement.

Elle songea à retourner chez la paysanne pour lui demander un verre de lait, mais se ravisa. « On ne réclame pas la charité trois fois à la même personne », disait toujours sa mère. Tenaillée par la faim, elle longea la

rivière avec l'espoir de croiser quelqu'un qui lui indiquerait le chemin de l'auberge.

Tandis qu'elle s'interrogeait sur l'endroit où aller, elle distingua une meule de foin d'où pointaient des chaussures trouées.

« Qui va là ? » s'écria-t-elle.

Au bout de quelques minutes, une faible voix répondit : « Parlez doucement s'il vous plaît. »

Iréna s'agenouilla et chuchota : « Je m'appelle Iréna. »

À l'intérieur de la meule, la voix répondit en chuchotant également : « Iréna, je vous serais reconnaissant de baisser la voix. On me poursuit. J'ai trouvé cette meule avec beaucoup de difficulté. Si on me trouve, on me tuera.

– Qui vous pourchasse ? demanda Iréna en baissant encore la voix.

– Tout le monde. Même les chiens.

– Pourquoi ?

– Je suis juif. J'espère que vous n'allez pas me dénoncer.

– J'ai l'habitude des Juifs. Une famille juive habitait la maison à côté de la mienne.

– Que leur est-il arrivé ?

– Ils ont été assassinés.

– Le monde ne supporte pas les Juifs. Je suis le dernier des Juifs, murmura la voix.

– Il ne faut pas désespérer », dit Iréna, sans se rendre compte que ses paroles n'avaient pas grand sens.

La voix ne répondit pas.

« Attendez, je vais aller à la taverne la plus proche vous acheter à manger.

– Merci d'être si généreuse. Il ne faut pas que je tarde, je dois me remettre en route dans quelques minutes.

– Je vous comprends. Faites ce que votre cœur vous dit de faire. De mon côté, je vais m’acquitter de mon devoir. Je vais vous apporter à manger.

– Merci. Ça fait longtemps que je n’ai pas entendu une voix comme la vôtre.

– Vous fuyez depuis combien de temps ?

– Une semaine au moins. J’ai parfois l’impression que ça n’a plus de sens. Mieux aurait valu mourir avec mon père, ma mère et ma sœur Paula. Je les aimais et ils m’aimaient. Je n’ai plus personne au monde. Les buissons le long des routes ont été brûlés. Les granges ont été forcées. Il n’y a pas de cachette.

– Votre fuite inspire le respect, dit Iréna en choisissant ses mots.

– Merci pour votre compréhension. »

Cette fois, elle entendit la voix clairement. C’était une voix très juvénile.

« Prends soin de toi. Un Juif dans la forêt, c’est une flamme divine.

– Qu’est-ce qui vous amène à dire cela ? demanda la voix en poussant Iréna dans ses retranchements.

– Jésus était juif. Quiconque s’en prend aux Juifs s’en prend au corps de Jésus.

– Je n’y avais pas songé. Les autres aussi pensent comme vous ? »

Iréna ne lui dissimula pas la vérité :

« Non.

– Il est bon que je vous aie rencontrée, Iréna. Ma vie sera certainement brève. Avant de quitter ce monde, je verrai votre visage et je me dirai que la flamme de Dieu ne s’est pas éteinte ici-bas.

– Je suis une femme simple. Permits-moi d’aller te chercher quelque chose à manger.

– Je vous attendrai autant que possible. Si vous ne me trouvez pas, ce sera le signe qu’ils m’aurent attrapé, traîné et assassiné. Si la chance me

sourit, j'arriverai à m'enfuir à temps. Mais je n'oublierai jamais votre bonne volonté. »

Le soleil baissait à l'horizon. Les auberges allaient bientôt ouvrir leurs portes. Quelque chose de sa pleine jeunesse vigoureuse revint en Iréna, qui couvrit facilement le chemin à parcourir. Un paysan rentrant des champs lui désigna l'auberge. La pensée que bientôt on lui servirait du rôti, du chou et des pommes de terre, qu'elle en mangerait la moitié et apporterait l'autre au jeune garçon – cette pensée la bouleversa.

OceanofPDF.com

CHAPITRE QUARANTE-SEPT

Les indications du paysan étaient exactes. En un rien de temps, elle se retrouva devant l'entrée d'une bâtisse en bois couverte de bardeaux. C'était une auberge d'étape toute simple, à l'intérieur de laquelle quelques icônes étaient accrochées aux murs, faisant surgir l'image des vieilles chapelles disséminées le long des routes, où régnait en été une fraîcheur mêlée à la senteur des cierges.

Quelques paysannes plus toutes jeunes étaient assises dans une position résignée. Il sembla à Iréna qu'elles attendaient une cérémonie qui tardait à commencer. Elle prit place près d'elles, comme se joignant à leur attente.

« Tu viens d'où et tu vas où comme ça, ma fille ? s'enquit une des femmes.

– Je vais vers les lieux où règne la quiétude.

– Alors ce n'est pas le bon endroit, dit une autre en toussant.

– Ces icônes, ces images saintes, respirent pourtant la quiétude, non ?

– Ne fais pas confiance à ce que voient tes yeux. C'est une auberge où l'on s'empiffre et boit jusqu'à plus soif. Il n'y a pas une once de quiétude ici.

– Je me suis trompée à ce point ? s'étonna Iréna.

– Il faut croire.

– Mais d'où viennent ces icônes ?

– Ce ne sont pas des icônes de quiétude et de sainteté, simplement des visages peints sur du bois.

– Qui les a peints ? demanda Iréna, comme émergeant d'un sommeil.

– Il y a eu ici autrefois un homme dévoué qui les a peints. Nos anciens se souviennent encore de lui.

– Et vous ?

– Non. »

Iréna éleva la voix :

« Et moi je vous dis que tout lieu qui n'est pas profané est saint ! »

Perplexes, les paysannes se turent.

« Et je vous dis, poursuivit Iréna de sa voix habituelle, qu'il ne sera fait aucun mal à celui qui a appris à écouter.

– Écouter qui ? Écouter quoi ? s'étonna une paysanne.

– N'a-t-on pas besoin d'un peu de quiétude et de sainteté lorsque les esprits des morts rampent sur chaque mur et nous effraient ?

– Moi, ils ne m'effraient pas, dit une femme assise près d'Iréna. Celui qui m'effraie, c'est mon mari qui rentre ivre le soir. Ça fait des années que c'est un ivrogne. Et ces derniers temps, c'est de pire en pire.

– Et que fais-tu ? demanda Iréna en inclinant la tête vers elle.

– Je m'enfuis à la taverne, ou chez mon vieux père.

– Tous les jours ?

– Oui. »

L'autre femme assise près d'elle se mêla à la conversation :

« Mon mari ne m'embête plus. Depuis qu'il a contracté le typhus, il est faible et tranquille. Il dort la plupart du temps. Il me remercie lorsque je lui sers un plat chaud. Il a complètement changé, grâce à Dieu.

– Ces derniers temps, je vois les esprits des Juifs, mais j'essaie de les ignorer. Je ferme les yeux. »

Iréna glissa sur ces paroles et reprit :

« Les effrontés, ceux qui nient la Royauté, ou s'en moquent, ne seront pas absous. Voici ce que je dis : les souffrances du Messie qui se poursuivent sont aussi les souffrances des Juifs assassinés.

– Qu'est-ce que tu racontes là ?

– Et je dis, ajouta Iréna d'un ton ferme, que tous ceux qui s'en sont pris aux Juifs s'en sont pris à notre Roi. Ils ne connaîtront le pardon ni dans ce monde, ni dans le monde futur.

– Chez nous, on a déjà tué les Juifs et il ne s'est rien passé », dit une paysanne à la voix enrouée par les cigarettes.

La voix d'Iréna continua tel un flot :

« Et je vous dis que leur mort n'en est pas une. Ils errent dans les granges, les cours et les maisons. Ils sont partout. La nuit ils se tiennent aux fenêtres pour proposer leur marchandise. Ils refusent de mourir.

– Un mort est mort, point, dit la paysanne d'une voix butée.

– Les esprits ne meurent pas, l'interrompit Iréna. Ils disparaissent un instant et surgissent là où on ne les attendait pas.

– Je n'ai pas peur », répondit la paysanne d'une voix grasse.

Iréna ne perdit pas le nord :

« À ta place j'aurais peur. C'est vrai qu'ils ne sont pas toujours visibles, ils n'ont plus de magasins ni de maisons. Nous n'achetons plus rien chez eux et ne travaillons plus chez eux. Mais leurs esprits, je vous le dis, existent et vivent. Et ils flotteront parmi nous pendant plusieurs générations. Les Juifs ont des racines parmi nous, plus profondes que ce que nous imaginons. Ils apparaîtront encore et encore.

– D'où tiens-tu cela ? » lui demanda une autre paysanne.

Iréna hésita un instant, mais se ressaisit vite : « C'est l'enseignement du cœur. N'oubliez pas ! Jésus était juif. Son père, sa mère, ses grands-parents, ses oncles étaient juifs. Celui qui s'en prend aux Juifs s'en prend au corps de Jésus. Maintenant que les Juifs ont été assassinés, il faut faire attention à leurs esprits au centuple. Il ne faut pas se comporter violemment avec eux, ni les humilier.

– Tu n'as pas honte de dire que Jésus était juif ? Notre Seigneur Jésus haïssait les Juifs, leur temple et leurs prêtres, explosa une femme à l'autre

bout de la salle.

– Tu te trompes, petite mère. Jésus était juif. Son père et sa mère, ses grands-parents et ses oncles étaient juifs. Maintenant que nos Juifs ont été assassinés, le corps de Jésus souffre plus encore.

– C’est toi qui te trompes. Jésus est une partie de la divinité au ciel. Il n’appartient pas aux Juifs qui étaient dans leurs épiceries, rétorqua la femme.

– Il a été juif comme tous les Juifs, dans son enfance, son adolescence et à l’âge adulte. Lorsqu’il était bébé, sa mère le lavait tous les soirs, l’enveloppait d’un linge et lui chantait des berceuses juives. Dans son adolescence, elle lui préparait chaque soir avant le coucher une bouillie de semoule. »

Quelques femmes se levèrent.

« Boucle-la ! Ne profane pas Sa Sainteté !

– Je ne veux rien nier. Jésus s’asseyait avec sa mère dans la cour de leur maison, et elle lui racontait les histoires de la Bible, et elle s’émerveillait de ses questions.

– C’est une offense au ciel ! hurla une femme.

– Tant que mon âme est en moi, je ne cesserai de crier que Jésus était juif. Le jour du shabbat, il allait à la synagogue et il faisait la lecture de la Torah. Là, tous voyaient que c’était un jeune homme singulier.

– Il faut croire que tu es devenue complètement folle, cria la femme à l’autre bout de la salle en jetant une assiette vers elle.

– Non, j’ai toute ma raison. J’ai mal. On ne peut rester tranquille pendant que l’on fait souffrir les descendants de Jésus.

– Les Juifs n’ont aucun lien avec Jésus. Ce fatras dans ta tête me rend folle. Ça ne m’étonnerait pas que des gens plus forts que moi te donnent une bonne raclée. »

CHAPITRE QUARANTE-HUIT

Sur ce, on lui servit du rôti, des pommes de terre et du chou, qu'elle dévora avec appétit, comme après un long voyage. Les paysannes qui entraient dans l'auberge parlaient de la sécheresse et du blé qui n'avait pas mûri à temps, de la fièvre aphteuse qui s'en donnait à cœur joie avec le bétail. Ces conversations familières lui étaient agréables. Elle était soulagée que personne ne lui cherche de noises.

« Tu viens d'où ? » demanda une paysanne assise près d'elle.

Iréna prononça le nom de son village distinctement et ajouta : « Ce n'est pas loin d'ici.

– C'est une demeure seigneuriale ?

– Non. Un village comme les autres.

– C'est bizarre, je n'en ai jamais entendu parler. On dit que trop de boisson trouble la mémoire.

– Je suis de là-bas », dit Iréna placidement, et elle se réjouit que les mots simples dont elle avait usé pendant des années lui soient revenus. Elle parlait de nouveau comme avant.

« Qu'est-ce qui t'a amenée ici ? poursuivit la paysanne sur un ton qu'Iréna connaissait depuis sa toute petite enfance, un ton de la campagne.

– J'ai rendu visite à tante Yanka. Elle habite non loin d'ici.

– Où ça ?

– Dans la forêt. Yanka appartient à la forêt.

– Je vois. Nous la connaissons. »

Et il y eut un moment de silence. Toutes la regardaient, comme découvrant qu'elle avait un secret.

« Yanka appartient à la forêt. »

La voix de la paysanne avait tremblé sur le prénom.

Iréna se leva et dit tout bas, comme quelqu'un qui se retrouve piégé dans un lieu incongru : « Pardon, je dois partir. » Elle alla à la caisse, demanda à ce que l'on emballe le reste du repas en y ajoutant une bouteille de limonade, paya et sortit.

Dehors régnait une chaude soirée d'été. Iréna se dirigea vers la meule où elle avait aperçu les chaussures du jeune fuyard.

Il lui sembla tout d'abord qu'elle s'était perdue, mais son sens de l'orientation ne l'avait pas trompée. Elle accéléra le pas et atteignit la meule.

« C'est Iréna, chuchota-t-elle. J'ai un petit repas et une bouteille de limonade.

– Merci, Iréna, de vous être souvenue de moi. Mon père, ma mère, ma sœur Paula et moi sommes végétariens. Nous ne mangeons pas de viande.

– Prends la limonade et le pain.

– Merci. Les boissons et le pain sont vitaux dans ma situation.

– Tu vas rester combien de temps ici ?

– Pourquoi posez-vous cette question ? Vous voulez me dénoncer ?

– Non, certainement pas ! Comment pareille chose t'est venue à l'esprit ?

– Parce qu'on dénonce les Juifs, ou qu'on les tue.

– Il n'y a donc plus de miséricorde en ce monde ?

– Apparemment non. Pourtant, je fuis d'un endroit à l'autre en me disant qu'on me prendra peut-être en pitié. Merci de vous être souvenue de moi, de m'avoir apporté à boire et à manger. En cet instant, le monde repose sur une bouteille de limonade. Je n'ai pas faim, mais j'ai très soif.

– Jusqu'où veux-tu aller ?

– Une cachette plus sûre.
– Qu’est-ce que tu mangeras ?
– La forêt donne ses propres fruits. J’ai appris à les cueillir, y compris dans l’obscurité.
– Tu sais que Jésus était juif ?
– Je sais. À quoi ça va me servir maintenant ? » Puis le garçon étendit ses jambes avec la vigueur d’un quadrupède, bondit et fut englouti par l’obscurité.
« Quel est ton nom ? Pourquoi ne m’as-tu pas dit ton nom ? » s’écria Iréna, d’une voix qui resta suspendue un instant dans les airs avant de se dissoudre.

CHAPITRE QUARANTE-NEUF

À partir de là, les jours s'écoulèrent au rythme de la route, avec des montées et des descentes. Lorsqu'il faisait jour, elle entrait dans des auberges où elle prêchait, haranguait et consolait. Sa voix se renforçait. Les phrases coulaient toutes seules, brèves et claires.

Les gens se moquaient d'elle ou l'écoutaient, mais nul ne l'ignorait. Elle diffusait une aura de tension et d'inquiétude. De temps à autre, des paysans se jetaient sur elle pour la chasser. Un vieux paysan la frappa avec sa canne en criant : « Va dans la forêt, sorcière ! »

Elle parlait des souffrances de Jésus, de ses descendants assassinés, et répétait : « Jésus était juif. Il faut être clément envers ses descendants qui sont morts, et ne pas se comporter avec eux en usant de la force. Il faut les laisser s'installer aux fenêtres, marcher dans leurs cours et leurs maisons abandonnées. Il est interdit de lever sur eux un bâton ou de leur jeter des pierres. »

Certains l'écoutaient, mais la plupart se révoltaient en criant : « D'où te viennent ces paroles d'hérétique ? »

Elle faisait tant d'efforts que sa tête lui tournait. Elle sortait de la taverne, s'asseyait à l'entrée et s'endormait. La prenant en pitié, quelques personnes déposaient près d'elle une pièce ou un billet. À son réveil, elle se réjouissait de ces dons et rentrait dans la taverne où elle commandait un verre d'alcool et un sandwich.

« Elle mange », s'étonnaient les gens autour d'elle.

Le repas fini, elle se levait et se retirait dans les ténèbres.

Elle rêvait parfois de son enfance : ses parents travaillaient dans les champs ou les potagers, elle sautait du pont et nageait. Elle pêchait des poissons qu'elle rapportait dans un panier à la maison afin que ses parents ne lui reprochent pas d'être oisive. Le père disait : « Il n'y a rien de meilleur que le poisson frais. »

Il était détendu dans ces années-là et parlait lentement. Lorsqu'il rompait le pain et bénissait le repas, il ressemblait à un homme qui se prépare à rejoindre Jean le Baptiste pour s'immerger dans les eaux du Jourdain.

Iréna aimait l'odeur de tabac qui s'échappait de sa pipe. À la fin du repas, il plongeait dans le silence et s'endormait parfois à table.

Elle rêva qu'elle rentrait chez elle et, par prodige, les Katz se tenaient en rang devant leur magasin.

« Ce n'est pas trop dur de rester alignés ? leur demanda Iréna.

– C'est mieux que d'être à genoux, répondit Adéla.

– Et que mangez-vous ?

– Ilitch sort quelquefois des fourrés pour nous dire que notre sort s'améliorera si on creuse plus profondément. La fosse a une profondeur d'un mètre et demi, et il y a déjà de l'eau au fond.

– Qui va vous libérer ?

– Il dit que cela dépend du commandant allemand. Seul lui peut en décider.

– Pourquoi ne vous êtes-vous pas enfuis ? demanda Iréna, presque malgré elle.

– Blanka a tenté de s'enfuir. Ilitch lui a tiré dessus et l'a presque tuée.

– Blanka ? C'est étrange. Je vais parler à Ilitch. Il faut absolument qu'on te libère immédiatement, Adéla. Le village a besoin d'une infirmière. »

Iréna avait parlé d'une voix pragmatique.

Adéla plissa les yeux. « Je n'abandonnerai ni mes parents ni Blanka. Ils me sont plus chers que ma propre vie.

– Je vais essayer d'influencer Ilitch.

– Il boit toute la journée. Je doute qu'il sache dans quel monde il se trouve. Nous sommes dépendants de son humeur. Parfois il nous laisse tranquilles deux ou trois jours, parfois il surgit des fourrés en criant et menaçant.

– Je vais tenter de l'influencer pour qu'il vous libère. Je vais lui dire ce que je dis à tous : Jésus était juif. Son père et sa mère étaient juifs. Il souffre que ses descendants soient torturés alors qu'ils sont innocents.

– Cela va l'influencer ? » s'étonna Adéla.

Iréna se tourna vers la mère.

« Petite mère, pardon de ne pas avoir demandé comment tu vas.

– Nous aurions dû mourir depuis longtemps. Ce n'est pas une vie. Mieux aurait valu rejoindre nos frères des autres villages.

– Il est interdit de désespérer. Vous êtes les descendants de Jésus. Jésus a toujours parlé de la lumière.

– Pardon, dit la mère, mais je ne vois pas de quoi tu parles. »

CHAPITRE CINQUANTE

Il lui arrivait de s'endormir près de la rive ou dans une bâtisse abandonnée. Lorsque la chance lui souriait, elle croisait un chien contre lequel elle se blottissait.

Un paysan se jetait parfois sur elle.

« Que fais-tu ici, sorcière ?

– Rien, je me repose un peu.

– Va-t'en, va dans l'eau !

– Quel mal ai-je fait ?

– Ne t'avise même pas de poser la question ! »

Elle se levait et partait comme une fille bannie.

Elle finit par trouver un chiot qui la sortit de l'abattement. C'était un petit être rond et doux qui se frottait contre ses jambes en jappant. Et voyez ce prodige : bien qu'elle n'eût pas les moyens de le nourrir, il ne l'abandonnait pas. Il la suivait partout, se mettait à ses pieds et s'endormait contre elle.

« On me l'a envoyé du ciel », dit-elle en ressentant la portée de ces mots.

Dans certains endroits, on la surnommait « la femme au chien ». Les jeunes continuaient à se moquer d'elle. Les paysannes n'étaient pas unanimes à son propos. Certaines disaient : « C'est une folle, elle est inguérissable. » D'autres s'émerveillaient de ses paroles et affirmaient :

« Elles ont un parfum de vérité. » Elle-même avait l'impression de ne plus s'appartenir.

Parfois les mots la submergeaient, et parfois le silence l'enveloppait.

Un jour, elle cria en direction d'une femme malade : « Mauvais esprit, esprit obscur, quitte cette pauvre femme. » Effrayée, la femme s'agenouilla en demandant : « Que dois-je faire ?

– Rien. Il vous a déjà quittée. »

Depuis, elle avait droit à un autre surnom : « la chasseuse de mauvais esprits ».

Son visage ne cessait de changer. Dans les moments d'allégresse, il était rond, beau, diffusant une volonté d'agir. Mais dans les moments sombres, il se brouillait et sa bouche avait le rictus d'un être difforme. Elle s'enfuyait dans la forêt, tel un animal malade.

Lorsque les jeunes se moquaient d'elle, elle bondissait sur eux, les traitait de fils de pute et les envoyait au dernier degré de l'enfer, là où les monstres rampants mordent la chair. Comme par miracle, ses malédictions agissaient : nul n'osait avoir maille à partir avec une sorcière.

Un soir, une paysanne vint la trouver dans une auberge pour lui confier qu'en rentrant des champs, en fin de journée, elle avait aperçu un enfant dans les bois. La voyant s'approcher, il avait tenté de s'échapper, mais il s'était heurté à un buisson et blessé en tombant.

« J'ai essuyé son visage avec un chiffon, je lui ai tendu une tranche de pain et un verre de lait qu'il a refusés. Je lui ai demandé s'il voulait venir chez moi.

« “Non. J'attends que papa et maman viennent me chercher.

« – Quand vont-ils arriver ?

« – Bientôt.”

« J'ai insisté pour qu'il vienne avec moi, que je lui donne un bon plat cuisiné et quelques vivres. Il s'est obstiné.

« “Merci, mais je ne peux pas. J'attends mes parents.”

« Je savais qu'on avait assassiné tous les Juifs de la région. Je le savais, mais je ne voulais pas le lui dire. Je lui ai donné une tranche de pain et un verre de lait, puis je suis partie.

« Je suis retournée le voir le lendemain soir et je l'ai trouvé, épuisé et terrorisé. Je l'ai pris dans mes bras et emmené chez moi, où je lui ai fait de la place dans la cave.

« Depuis, je vis dans la crainte car les soldats allemands font parfois des perquisitions. Quiconque abrite des Juifs est fusillé avec eux. Malgré la peur, je me réjouis de le protéger. Il s'appelle Émile. Depuis qu'il est avec moi, la vie a changé du tout au tout. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE CINQUANTE ET UN

Les longues journées d'été s'enfonçaient profondément dans la nuit. Lorsqu'elle ne trouvait pas d'auberge, elle s'asseyait au bord de la rivière et voyait Jean le Baptiste émergeant des eaux, élancé, magnifique, et toute son allure exprimait la joie et la quiétude.

Dans ses visions, elle marchait avec les disciples du Messie, de la Galilée au lac de Tibériade, du lac de Tibériade aux montagnes de Samarie et, de là, jusqu'en Judée et au Temple dirigé d'une main de fer par les prêtres, mais le Messie ne les craignait pas et leur montrait, par des signes et des prodiges, que leur foi était altérée et leurs sacrifices, indésirables. La scène était plus claire que quand elle était assise enfant près de sa mère et qu'elle écoutait la voix du curé.

Elle émergeait de ces visions en sachant qu'il est interdit d'avoir peur car la peur est un péché. Il lui était pourtant difficile de la chasser.

Elle restait assise des heures, se répétant sans succès qu'il est interdit d'avoir peur, et ce n'était que lorsqu'elle se remettait en route, croisait quelqu'un, pénétrait dans une auberge où elle buvait un verre d'un trait, que la peur la quittait.

Après des jours d'errance, de mauvaises rencontres et de sommeil agité, elle rencontra la femme qui cachait un enfant juif. Iréna l'embrassa en disant : « Je pense tout le temps à toi.

– J'ai traversé trois épreuves, trois perquisitions avec des chiens. Dieu nous a protégés, l'enfant et moi. J'ai voulu le confier à ma cousine qui vit

dans un endroit isolé. Mais elle a refusé. Je n'ai eu d'autre choix que de fortifier la cave. J'ai renforcé les murs avec des sacs remplis de pierres pour certains, et de terre pour d'autres. J'ai placé Émile au centre, loin de l'entrée. C'est un enfant calme et obéissant. Sans les quelques rais de lumière qui s'infiltrèrent malgré tout dans la cave, je ne pourrais pas voir sa beauté. Parfois, il m'apparaît comme un enfant tombé du ciel.

« J'ai acheté auprès du colporteur de livres l'Ancien Testament et le Nouveau Testament reliés ensemble, un cahier et un crayon.

– Il parle ? demanda Iréna.

– Très peu. La plupart du temps, il écoute, et quelquefois il pose une question. Je remercie Dieu tous les jours de m'avoir fait un tel don. Personne ici ne sait que j'ai un grand secret, et il ne faut surtout pas que ça se sache. Les gens n'hésiteraient pas à nous dénoncer, l'enfant et moi.

– Dieu te bénisse, dit Iréna en la serrant dans ses bras.

– Il m'a déjà bénie. J'étais sûre que je resterais sans descendance et terminerais mes jours, malade et l'esprit confus. Et voici qu'une bénédiction m'est tombée du ciel ! »

Iréna continua de vagabonder d'auberge en auberge, et elle parlait chaque fois d'un sujet différent. La plupart des femmes accueillaient bien ses paroles, mais les hommes fulminaient, la traitaient de tous les noms et finissaient par la mettre dehors.

Après ce genre d'altercation, elle battait en retraite dans la forêt où elle cueillait des fruits sur lesquels elle prononçait une bénédiction. Elle pensait : La forêt, contrairement aux hommes, est généreuse avec moi. Elle me nourrit, m'abreuve et me dissimule aux gens mauvais.

Elle se demandait certaines fois s'il n'était pas interdit de dire que Jésus était juif, mais c'étaient des hésitations éphémères. Lorsqu'elle était dans une auberge fréquentée par des femmes, elle répétait : « Jésus était juif. Ses descendants ont été assassinés parmi nous alors qu'ils étaient innocents. »

Parfois, après deux verres d'alcool, elle éclatait en sanglots violents et profonds qui ébranlaient tout son corps. Les femmes se pressaient autour d'elle en disant : « Ne fais pas attention aux hommes. Nous, nous t'aimons. »

Après ces paroles réconfortantes, elle laissait tomber sa tête sur la table et fermait les yeux.

OceanofPDF.com

CHAPITRE CINQUANTE-DEUX

Elle avançait ainsi, de village en village et de bois en bois, le chiot à ses côtés, tandis que les jours raccourcissaient et que la nuit tombait désormais dans une chape de plomb.

Partout son nom se répandait. Une poignée de gens croyait en ses paroles, les autres les tournaient en dérision. Mais Iréna ne se laissait pas abattre. Elle voyait Jean le Baptiste au bord de l'eau, et le visage du Messie sur les coteaux.

À présent que les nuits étaient plus longues, elle dormait dans des tavernes isolées, au cœur des vallées, en enlaçant son chiot pour se réchauffer.

Dans un village, une femme vint à elle en l'implorant : « Aide-moi, ma fille. Sauve-moi de l'horreur. » C'était une femme svelte à l'allure distinguée, dont la longue robe en lin effleurait les pieds nus. Son visage exprimait une douleur contenue.

« De quelle horreur parles-tu, ma petite mère ? lui demanda Iréna avec une attention soutenue.

– Nos voisins juifs ont été tués, il y a un mois. Depuis, je ne connais plus le repos.

– C'est surmontable, dit Iréna en sentant aussitôt que ses paroles étaient insignifiantes, dénuées de sentiment et de conviction.

– C'étaient des gens paisibles.

– Ce n'est pas toi qui les as tués, petite mère.

– J’ai vu comment on les a tués et je n’ai rien fait. J’étais paralysée, je ne pouvais même pas émettre un son. »

Iréna lui proposa un mot sur lequel elle pourrait s’appuyer pour poursuivre :

« Et depuis ?

– Depuis, je ne connais plus le repos. Je les vois chaque nuit à ma fenêtre : le père, la mère et les trois garçons. On a bien connu aussi les grands-parents. Tous se tiennent à la fenêtre, comme s’ils allaient entrer dans la maison. Ils ne partent que lorsque l’étoile du matin apparaît dans le ciel. »

Iréna releva la tête et chuchota : « Tu dois leur dire : “Esprits, allez vers votre repos. Dieu a créé une séparation entre les vivants et les morts. Vous n’avez pas le droit de venir chez moi.”

– Je n’ose rien dire. On les a tués alors qu’ils étaient innocents. Et même maintenant, alors qu’ils ne sont que des esprits, on les bat à coups de râdeaux.

– Tu dois leur dire d’une voix tranquille et douce : “Esprits, allez vers votre repos.”

– Ils ont dû espérer que je les défende. Mais je n’ai rien fait. J’étais paralysée.

– Et où était ton mari ? demanda curieusement Iréna.

– Aux champs. Il coupait du trèfle, dit la femme, les lèvres crispées de douleur.

– Il est interdit d’avoir peur. Renforce-toi dans ta foi. Dieu en personne, et nul autre, te sauvera de la peur. Celui qui a peur vit dans un monde de chimères. La peur le ballotte comme un grain d’avoine. Nous sommes des croyants, enfants de croyants, et nous ne devons pas avoir peur.

– C’est ce que je me dis parfois, ma fille, pourtant la peur ne me quitte pas. Ils se pressent à ma fenêtre chaque nuit et je tremble, confia la femme d’une voix bouleversée, comme si elle était sur le point de s’agenouiller.

– Petite mère, il faut que tu leur dises que c’est la volonté de Dieu. »

La voix d’Iréna s’était soudain raffermie.

« Je ne crois pas que ce soit la volonté de Dieu. Il est plein de bonté. Seuls les hommes sont mauvais et méchants. »

Iréna fut stupéfaite du ton de la femme. « D’où tiens-tu cette certitude ? lui demanda-t-elle.

– Des Écritures. C’est écrit noir sur blanc.

– Et que disent-elles ?

– *Tu ne tueras point*. Il faut punir l’assassin, même au prix de sa propre vie. »

Iréna se sentait pauvre et insignifiante auprès de cette femme si grande et distinguée. Ces derniers jours, les forces qui la poussaient à aller d’un endroit à l’autre, à prendre place dans les auberges pour claironner à tout vent : « Jésus était juif, son père et sa mère étaient juifs », avaient décliné. Sa capacité de tenir tête à une foule hostile avait sombré. Elle était si faible qu’elle désirait mourir.

Mais, comme par prodige, la grande femme distinguée l’arracha aux ténèbres, et Iréna recommença à dire : « Jésus était juif. Il aura pitié de ses descendants. » Puis elle perdit connaissance. La femme s’agenouilla près d’elle.

« Je vais t’apporter un verre de lait. Ça fait combien de jours que tu n’as ni bu ni mangé ?

– Deux jours.

– Tu t’es affaiblie. Un corps privé de nourriture ne peut pas affronter une telle route.

– Dans mes pérégrinations, j’ai appris ceci : l’homme est un être faible. Ce n’est que lorsque la main de Dieu est posée sur lui qu’il se remplit de force et devient capable de briser une roue en fer. Mais lorsque la main de Dieu s’est éloignée de lui, il défaille et s’effondre. »

La femme apporta un grand verre de lait frais à Iréna, qui la remercia ainsi : « Dieu te garde. Ça fait deux jours que je n'ai pas touché à de la nourriture. J'ai la tête qui tourne. C'est mon point faible. Depuis que je me suis mariée, je souffre de maux de tête.

– Je vais t'apporter une tranche de pain.

– Nul besoin. Ma mère disait toujours qu'un verre de lait désaltère et nourrit à la fois. »

La femme l'invita à s'asseoir sur le banc devant l'entrée de sa maison et elles discutèrent comme de vieilles connaissances partageant un secret.

Iréna lui confia que, dans son village aussi, les Juifs avaient été assassinés, et leurs biens, pillés. « Quatre Juifs en tout. » Elle lui dit également qu'elle avait fui sa maison et son mari. Et c'était lors de cette fuite qu'il lui avait été révélé que Jésus était juif. Son père et sa mère étaient juifs. Les grands-parents, les oncles aussi, ce qui faisait que les Juifs étaient ses descendants.

« Je t'ai entendue évoquer cela. Qui a placé ces mots dans ta bouche ? s'étonna la femme.

– Je l'ignore. Parfois le doute sur les mots que je prononce me torture, et parfois je suis emplie d'assurance et crois en mes forces.

– Il faut que tu ailles vivre dans une grande ville. Là-bas, les gens sont éduqués. Il y a de la culture, du théâtre. Là-bas, je suppose qu'on te comprendra.

– Depuis que j'ai découvert que les Allemands orchestrent la tuerie, j'ai cessé de croire en leur culture. Mieux vaut être ici, dans ce méchant coin de terre, qu'en ville.

– Qui te défendra ?

– Celui qui défend le monde.

– Ma fille, tu m'émerveilles. N'hésite pas à frapper à ma porte si tu as faim. Il y aura toujours du pain et du lait pour toi.

– Merci, petite mère. »

CHAPITRE CINQUANTE-TROIS

Iréna confia à la grande femme distinguée que non loin de là une paysanne cachait un enfant juif. Elle avait fortifié sa cave et affronté trois perquisitions auxquelles participaient des chiens. « Elle vit en permanence dans la crainte, mais elle remercie Notre Seigneur de lui avoir fait un tel don.

– Quelle héroïne. Dans notre village aussi résidait une famille juive. Ils ont été assassinés dans leur maison. Nul n'est sorti les défendre. Nul n'a pris un de leurs enfants pour le cacher. Moi, j'ai été saisie d'une paralysie qui ne m'a pas lâchée jusqu'à présent. Mais depuis que je t'ai entendue parler de Jésus qui était juif, vivait parmi les Juifs et priait avec eux, ma peur a quelque peu faibli, ma fille, même si la paralysie demeure, et j'ai dit à mon mari Ivan : "Jésus était juif. Comment ne l'avons-nous pas su ?" Et sais-tu ce qu'il m'a répondu ? "Si c'est exact, comment se fait-il qu'il n'ait pas défendu ses descendants ?" J'en suis restée bouche bée. Mais la nuit, dans mon sommeil, j'ai compris : le destin des descendants de Jésus est le même que le sien. Eux ont été assassinés, lui a été cloué sur la Croix. Tout n'est pas révélé. Il y a une énigme dans leur mort. »

Iréna sentit que les grands mots brûlants qui, il y a quelques jours encore, la faisaient palpiter s'étaient évaporés de son cœur. Elle raconta à la femme que cela faisait des semaines qu'elle était en route, qu'il lui était difficile de s'endormir la nuit et que l'argent commençait à manquer. Si

seulement elle pouvait être chez elle, elle n'en bougerait pas et ne mettrait plus un pied dehors.

« Mais tu ne veux pas répandre le bien auprès des créatures de Dieu ? »

Iréna rougit.

« Moi ? »

Après un silence, la femme demanda :

« Tu as une maison à toi ? »

– Oui, mais elle est pleine de nuisances. »

Elle se souvint que, dans sa vieillesse, sa mère usait souvent de ce mot.

« Que Dieu te vienne en aide. »

La voix de la femme avait changé.

« Tu as raison. Sans une aide du ciel, nous n'avons pas d'existence en ce monde. »

À ces mots, le visage de la femme se couvrit de stupeur. Elle dit :

« Où vas-tu aller à présent ? »

– Partout où mes jambes me porteront, petite mère. »

La femme se confia de nouveau en évoquant ses terreurs nocturnes, son mal de dos et ses forces qui s'épuisaient.

Iréna savait qu'elle devait prodiguer des paroles de réconfort, mais les mots, comme un fait exprès, avaient déserté sa bouche, et elle resta mutique.

Au bout d'un instant, la femme demanda :

« Tu ne te sens pas bien, ma fille ? »

– Ça va. Mais il y a des jours où les mots s'assèchent dans ma bouche, dit Iréna en surmontant son mutisme.

– Dommage.

– Que faire ? se désola Iréna en écartant les mains.

– Attends une minute, je veux te donner quelque chose. »

La femme rentra dans sa maison. Iréna regarda autour d'elle. La lumière inondait le village. Une douce lumière de fin d'été, accompagnée d'une

brise venue de loin, charriait une fraîcheur humide et agréable.

Elle pensa avec nostalgie à son père et à sa mère jeunes, travaillant aux champs du matin au soir, prolongeant la soirée à table jusqu'à la tombée de la nuit.

En cette saison, ses parents étaient occupés à cueillir les pommes, tandis qu'elle les rapportait à la maison dans des paniers pleins à ras bord. Le verger était assez loin de la maison, mais elle ne se plaignait pas. Nul ne se plaint pendant la saison brûlante. À la fin de l'été, son dos endolori la réveillait la nuit. Sa mère la grondait : « Tu es jeune, tu n'as pas le droit de te plaindre. »

Après la mort des parents, le verger avait été englouti par une inondation. Iréna avait essayé sans succès de sauver ce qu'elle pouvait. Puis les eaux avaient inondé le potager. Le terrain avait disparu, comme s'il n'avait jamais existé.

La femme ressortit de la maison, un panier à la main. « C'est pour toi, ma fille. Dieu te protège.

– Dieu te protège, répondit Iréna, couverte du même sentiment de honte que celui qu'elle ressentait, enfant. Qu'ai-je donc fait pour que tu me donnes un si grand présent ? » eut-elle encore le temps de murmurer avant de prendre le panier des mains de la femme et de décamper, comme quelqu'un dont la médiocrité vient d'être dévoilée à la foule.

CHAPITRE CINQUANTE-QUATRE

En chemin, des paysans travaillant dans les champs l'aperçurent et l'insultèrent en lui jetant des pierres. Iréna ne s'en effraya pas. Elle leur cria : « Jésus était juif. Son père et sa mère étaient juifs. Les Juifs assassinés ici sont la chair de notre chair. »

Plus elle parlait, plus les injures et les jets de pierres s'intensifiaient, et ce ne fut que vers midi, lorsque les paysans prirent leur pause pour déjeuner, que leurs hurlements cessèrent.

Une vieille femme s'approcha d'Iréna sur le chemin : « À quoi ça sert de parler comme ça aux gens, ma fille ? Tes paroles les font sortir de leurs gonds.

– Je suis obligée de le faire, petite mère. C'est impossible autrement, répondit Iréna d'une voix suppliante.

– Si tout le monde dit que Jésus est le fils de Dieu et qu'il n'a jamais été juif, pourquoi les contrarier ? Je suis allée à l'église toute ma vie, je n'ai jamais entendu un curé dire que Jésus était juif.

– Petite mère, le Nouveau Testament dit que Jésus était juif. Le ciel et la terre disent chaque jour que Jésus était juif. Peu importe ce que les gens racontent. Ce qui compte, c'est ce qui est écrit dans les Saintes Écritures.

– Et tu y crois, ma fille ?

– De tout mon cœur et de toute mon âme », répondit Iréna, remplie de joie que ces mots soient sortis de sa bouche.

Un paysan s'approcha, tandis qu'elles discutaient encore, et demanda :
« C'est toi qui racontes que Jésus était juif ?

– C'est moi. »

Il flanqua deux gifles vigoureuses à Iréna, en disant : « Maintenant, tu ne répandras plus ces paroles d'hérétique. » Et il décampa.

Iréna s'écroula, le nez et la bouche en sang. La vieille femme s'agenouilla en essayant de stopper l'hémorragie avec un épais mouchoir.

« Comment te sens-tu ?

– Mieux.

– Reste un peu allongée. Ne te presse pas.

– Il faut que j'y aille.

– Où cours-tu ainsi ?

– Je veux voir le Vieux. »

CHAPITRE CINQUANTE-CINQ

Un pressentiment lui disait qu'elle atteindrait facilement la cabane du Vieux, mais Iréna se trompait.

À peine avait-elle pris la route qu'une pluie d'insultes et de pierres s'abattit sur elle. Elle n'eut d'autre choix que se plaquer au sol en protégeant sa tête de ses deux mains, jusqu'à ce que la fureur passe.

Elle entendit de nouveau la vieille femme lui demander : « Pourquoi parles-tu ainsi aux gens ? Cela les fait sortir de leurs gonds. » Il n'y avait aucun reproche dans sa voix, seulement une imploration et le désir de la soigner.

À l'obscurité tombée, elle se perdit en chemin. Les douleurs l'obligèrent à entrer dans une auberge sur le bas-côté de la route. Elle se doutait que là aussi on la raillerait et la couvrirait d'insultes. Elle fut surprise de constater qu'il s'agissait d'une auberge fréquentée uniquement par des femmes qui la reconnurent, l'embrassèrent et l'invitèrent à leur table.

Ses douleurs n'étaient pas passées, mais les visages ivres des femmes tournés vers elle disaient : À partir de maintenant, ne parle qu'avec nous. À partir de maintenant, tu es des nôtres. Nous ne te t'embêterons pas. Nous te comprenons.

La maîtresse des lieux lui servit aussitôt un verre d'alcool. Toutes levèrent leur verre à la santé d'Iréna. Une femme marquée par les années dit : « Je ne comprends pas pourquoi les gens te haïssent. J'ai déjà entendu

deux fois ta voix : elle est douce et inspire confiance. Ma défunte mère disait toujours que la voix d'un être reflète son âme. »

Il régnait là une joyeuse sororité. Après avoir descendu un verre supplémentaire, Iréna ouvrit son cœur et confia qu'elle s'était enfuie de chez elle car son mari la tourmentait tous les jours.

« Et tu n'es pas retournée chez toi ?

– Non.

– Que comptes-tu faire ?

– Vagabonder et fortifier le cœur des femmes qui étouffent sous le poids de leur mari.

– Comment feras-tu cela ?

– Je les relierai à leur Père qui est aux cieux et à son Fils, son messager en ce monde.

– Qui t'a enjoint à faire cela ?

– Le Fils de notre Père qui est aux cieux.

– C'est lui qui t'a révélé qu'il était juif ?

– Exact.

– Je vais te dire la vérité : je détestais les Juifs. Lorsque j'étais petite, je leur jetais des pierres, puis, en grandissant, j'ai commencé à les insulter. On forçait leurs magasins la nuit pour voler des boissons et des cigarettes. J'étais persuadée que Dieu était satisfait de mes actions, et lorsqu'on les a tués, je n'en ai pas eu le cœur brisé.

– Chez nous, au village, vivaient trois Juifs. Un homme, une femme et leur fille Fanny. Ils avaient une épicerie et travaillaient du matin au soir, le visage toujours en sueur. Il me semblait alors que leur transpiration témoignait de grands péchés et que tous ceux qui les maltraitaient seraient bénis en retour. Le shabbat et les jours de fête, ils revêtaient des vêtements soigneusement choisis pour aller à la petite synagogue du village d'à côté. Il n'y avait aucune majesté dans leur allure. Ils se hâtaient toujours, y compris en se rendant à la synagogue. Ces jours-là, pendant qu'ils étaient loin de

chez eux, on forçait leur magasin et on pillait leur marchandise. Je n'ai jamais discuté avec eux, même si ma mère me donnait de l'argent pour que j'aie à faire les courses chez eux. En revanche, mes parents leur parlaient et parfois plaisantaient même avec eux. On les haïssait au village, et c'est pour cela qu'il a été possible de les assassiner. On disait dans nos campagnes : "Si les Allemands, qui sont tellement cultivés, ordonnent de les tuer, on peut leur faire confiance." »

Toutes étaient ivres à présent, mais avides d'entendre les paroles d'Iréna, qui en effet parla : « Quand je me suis enfuie de ma maison, lors d'une étape en route vers ici, j'ai vu dans mon rêve le Fils de Dieu qui s'adressait à moi. Et voici ce qu'Il a dit : "Certes, je suis le Fils de Dieu, mais dans ma vie antérieure et terrestre, j'ai eu des parents et des grands-parents terriens. Je ne me suis jamais détaché d'eux. Je suis juif comme eux. Leur sang coule dans mes veines. On les a toujours tués, comme on m'a tué. Cette fois-ci, c'est une tuerie totale. À présent qu'ils ne sont plus, on persécute leurs esprits. Tu dois rappeler aux créatures de Dieu que je suis juif. Que moi, mes parents et mes grands-parents allions prier à la synagogue. Les Juifs sont reliés à la sainteté." Telles furent ses paroles lorsqu'Il s'adressa à moi. J'étais sonnée. Je tremblais et ne savais que dire.

– Il s'est révélé à toi seulement une fois ? demanda une femme.

– Il s'est révélé à moi une autre fois, un jour que j'étais assoiffée et affamée, et que nul ne me donnait à manger. Je me suis endormie et, dans mon rêve, j'ai entendu le Fils de Dieu me parler : "Depuis que les Juifs ont été assassinés, le monde s'est vidé de sa miséricorde. Iréna, ne t'apitoie pas. Dis-leur : Jésus est juif. Tout ce qui est juif s'incarne en Lui. La mort des Juifs est une blessure sur son corps blessé."

« Croyez-moi : je ne me tais pas. Partout où j'arrive, je dis les paroles qu'il a prononcées devant moi. Je suis meurtrie de la tête aux pieds, mais je ne ménage pas mes forces pour proclamer : "Jésus était juif. Quiconque assassine un Juif assassine Jésus." »

Des pleurs éclatèrent soudain dans la salle. Les femmes firent une quête dans un vieux chapeau qu'elles tendirent à Iréna en disant : « Reviens ici chaque fois que tu auras faim. Nous te nourrirons et t'abreuverons. Ceci n'est qu'une avance.

– Femmes pleines de bonté, je ne suis pas venue au monde pour recevoir. Je suis venue pour donner.

– C'est une preuve de notre amour, dit la femme assise près d'elle. Qu'est-ce que le Fils t'a dit encore ?

– “Dis aux femmes qu'elles ne laissent pas les hommes profaner leur matrice. La matrice est sacrée.”

– Que doivent faire les femmes alors ?

– Si elles ont la force de lutter, qu'elles luttent. Si la coupe est pleine, qu'elles fuient. Mieux vaut être exilée de sa maison que de laisser un homme profaner sa matrice.

– Les hommes partiront à notre recherche et nous trouveront, murmura une voix.

– Sauvez-vous chez le Vieux. Sa maison est un refuge. “L'essentiel est de ne pas avoir peur, m'a dit le Fils. La peur fait de vous des êtres rabaissés. Celui qui s'en affranchit voit sa stature s'allonger et devient un être remarquable.” »

CHAPITRE CINQUANTE-SIX

Une autre femme se leva et se présenta : « Mon nom est Tina. Je me suis enfuie de chez moi et je n'ai plus de vie depuis. Je suis une proie facile dans l'obscurité. Tant que je suis ici, la maîtresse des lieux et mes amies me protègent. Mais dès que je suis dehors, je suis livrée au bon vouloir du premier venu. Je maudis chaque jour Dieu de m'avoir faite femme et je désire mourir. »

Un temps s'écoula, puis elles levèrent leurs verres. La chanson que lui chantait sa mère le soir, avant de dormir, revint à Iréna dans sa formulation intacte :

N'aie pas peur. Ferme les yeux, ma fille.

Le chêne dans la cour te protège.

Les femmes se joignirent à elle et poursuivirent le chant avec leurs propres mélodies oubliées. Elles burent et chantèrent jusqu'à minuit. Celles qui avaient une maison en retrouvèrent le chemin à tâtons. La propriétaire de l'auberge eut pitié des autres auxquelles elle permit de dormir sur les bancs de la salle.

Auparavant, elle les avait averties : « Celles qui auront envie de vomir ou de faire leurs besoins le feront dehors, quel que soit le temps. Si je découvre une seule trace de déjection demain matin, je ne vous autoriserai plus à rester chez moi après minuit, ne serait-ce qu'une minute. J'éteins les lumières à présent. »

Six femmes demeuraient sur les bancs. L'obscurité extérieure pénétra dans la salle, épaississant celle qui y régnait.

Elles ne trouvèrent pas le sommeil facilement, évoquant des grossesses, des avortements et des vies où la joie était rare.

Passablement éméchée, Iréna déclara : « Il y a pourtant un Dieu qui dirige le monde.

– Mais je ne le sens pas, répondit une femme, moitié saoule, moitié endormie.

– Attends, attends, dit Iréna avec un accent campagnard. Le jour viendra où tu te rendras compte que tu as la force de donner. Jésus sera à tes côtés et Dieu, au-dessus de toi, te protégera. L'être humain, lorsqu'il est à son meilleur, est un ange de Dieu.

– Dans mon village, chaque homme est une ordure, un moins que rien, un méchant aux mains sales, un sadique ou un être ignoble, et encore, je n'ai pas fait la liste de tous les êtres abjects de mon village. Il n'y a pas un seul homme au visage humain. »

Iréna savait ce qu'elle devait lui répondre, mais les mots se desséchèrent dans sa bouche.

La femme assise près d'elle lâcha : « Il faut que je sorte. Les besoins du corps précèdent ceux de l'âme, n'est-ce pas ? Tu as entendu ce qu'a dit la patronne. » Et, sans plus tarder, elle s'enveloppa dans une toile cirée et disparut rapidement dans l'obscurité.

Une autre femme s'approcha : « Iréna, j'hésite sur le moment et la façon de m'enfuir de chez moi. La coupe est pleine. Mon mari me bat matin, midi et soir. Mon corps n'est plus que coups et blessures.

– Quel est ton nom ?

– Olga.

– J'ai bu cinq ou six verres. J'ai la tête qui tourne, et les pensées confuses. J'ai besoin d'un peu de sommeil. Je suppose que le ciel m'indiquera ce que je dois te dire.

– Iréna, permets-moi de te chanter une berceuse que me chantait ma mère. Tu te charges de trop de missions. Aie pitié de toi.

– Merci, Olga, de faire attention à moi. »

Cette nuit-là, blottie contre les autres femmes, Iréna dormit du sommeil du juste. Ce ne fut qu’aux premières lueurs du jour qu’elle courut se vider dehors, soulagée de constater qu’elle n’avait pas taché ses vêtements.

Elle eut le temps de voir les lignes roses dans le ciel et d’entendre le pépiement des oiseaux, de revenir délasser son corps sur le banc et de penser : Cette nuit, les cauchemars ne m’ont pas fait mal car j’étais entourée de femmes souffrantes.

Elle se reposa un moment, puis se mit en route en direction de la cabane du Vieux. Tout était paisible. Pas un paysan violent en vue. « C’est signe que je m’approche de la cabane du Vieux. Je n’aurais jamais dû m’en éloigner. On ne m’aurait jamais frappée si j’avais été près de lui. » Continuant à parler toute seule, elle accéléra le pas. Le silence se renforça. Elle ressentit la puissance de la sainteté du Vieux.

Arrivée à la cabane, elle fut frappée de voir que la porte était fermée. Deux femmes étaient assises devant.

« Bonjour, mes bonnes dames. Quand la porte va-t-elle s’ouvrir ?

– Le Vieux dort. Les gens l’ont dérangé toute la nuit avec leurs souffrances. Il s’est évanoui à l’aube.

– D’où le tenez-vous ?

– De ceux qui étaient à l’intérieur.

– Pourquoi restez-vous assises ainsi ?

– Nous sommes venues de loin recevoir ses conseils et sa bénédiction.

On a du mal à quitter les lieux sans l’avoir vu.

– Tu es d’où ? demanda la plus âgée des femmes à Iréna.

– J’habite non loin d’ici, répondit-elle simplement.

– Tu es Iréna ? s’étonna la femme.

– Comment le sais-tu ?

– Je t’ai entendue parler dans une auberge d’étape. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE CINQUANTE-SEPT

L'été touchait à sa fin. Iréna se dépêchait de descendre des collines, espérant s'imprégner de la chaleur des fourrés dans la vallée. On pouvait voir les champs de blé fauchés et gris s'étendre jusqu'à la ligne d'horizon. Ici ou là, un ballot de foin oublié témoignait du labeur qui avait été accompli.

D'un bleu plus profond que d'ordinaire, le Pruth sinuait lentement. Sa couleur fit surgir dans le cœur d'Iréna les jours lointains de son enfance, lorsqu'elle allait avec sa mère à l'église.

Le dimanche, tout s'arrêtait : la fabrique de tonneaux, l'atelier du forgeron et, bien sûr, le travail aux champs. L'épicerie des Katz était également fermée, mais les paysans affluaient par la porte arrière du magasin pour acheter de la vodka en cachette. Les Katz prenaient des risques car il était interdit de commercer le dimanche. Plus d'une fois, alors qu'ils avaient refusé une vente, un paysan avait menacé de mettre le feu à leur maison. Ils le suppliaient en se justifiant : « Le gendarme est dans les parages ! » Mais rien n'y faisait. Ils finissaient par se plier à la volonté fulminante de l'homme.

Elle se souvenait à présent dans une clarté poignante de madame Katz, de son front rouge, de ses cheveux rares et grisonnants qui exprimaient une angoisse permanente. Lorsqu'elle tendait les bouteilles de vodka vertes aux paysans, le dimanche, ses mains tremblantes dévoilaient cette même angoisse.

Le vieux père d'Iréna sifflait entre ses dents : « Eux, ils ne boivent pas, mais ils saoulent et exploitent le bon peuple. » Il semblait alors à Iréna que, le dimanche, les Katz fabriquaient de la drogue pour empoisonner les humains.

Un jour, elle avait demandé à Adéla : « Que faites-vous le dimanche ?

– Rien », avait répondu Adéla dans un rire gêné, comme si on lui avait posé des questions intimes sur son corps. Iréna avait neuf ans et s'apprêtait à entrer en huitième avec Adéla. Aujourd'hui, tout cela lui paraissait si éloigné, comme ne faisant plus partie de sa vie.

Mais un vent glacé se mit à souffler, balayant de sa tête les visions lointaines et incendiant sa bouche de mots nouveaux. Elle se posta à l'entrée des auberges et des tavernes en mettant en garde les gens, mais aussi en les consolant. Elle finit par leur promettre que les Juifs morts ne leur feraient aucun mal, et ajouta qu'il était interdit de s'en prendre à eux.

« Quiconque s'en prend aux esprits des morts et les pourchasse avec des fauchets et des râteaux ne quittera pas ce monde sans avoir reçu un châtiment.

– Que faire alors ? lui demandaient les femmes sans relâche.

– Leur parler calmement, d'une voix douce, sans fauchets ni râteaux.

– Et que leur dire ?

– Je vous l'ai déjà indiqué. Le mieux, c'est de baisser la tête et de se taire. »

Les hommes ne posaient pas de questions. Ils bouillonnaient chaque fois qu'elle rappelait que Jésus était juif, que ses parents et ses grands-parents étaient juifs. Poing dressé, ils menaçaient de lui régler son compte. Elle ne leur aurait sans doute pas échappé s'il n'y avait eu quelques femmes vigoureuses pour l'entourer et la protéger.

Parfois, un autre état d'esprit s'agitait en elle. Elle parlait avec enthousiasme de l'air pur qui soufflait sur les collines et les ravins, un air

indispensable à une amitié juste et à de bonnes actions, toutes choses qui élèvent l'âme.

Son nom était sur toutes les bouches. De plus en plus de paysannes se rassemblaient autour d'elle pour l'écouter. Elle s'asseyait parfois pour leur raconter l'enfance de Jésus auprès de sa mère Marie et de son père Joseph, qui pressentaient que leur fils était destiné à un grand accomplissement. Matin et soir, ils allaient s'immerger avec lui. L'enfant Jésus ne les ennuyait pas avec des questions. Il les contemplait avec étonnement, comme il contemplait ce qui l'entourait.

Il était si beau que les gens ne pouvaient le lâcher des yeux. La mère l'éloignait de la foule et prenait soin de lui préparer des plats légers et casher, elle l'habillait de vêtements en coton, et lorsqu'il tombait malade, elle n'allait pas chez la guérisseuse, mais restait à son chevet en priant.

« Quand ses parents ont-ils appris qu'il était le Fils de Dieu ?

– Ils l'ont toujours su, mais ont gardé le secret.

– Il voulait être juif ?

– Il accomplissait tous les commandements, des plus faciles au plus exigeants.

– Quand s'est-il converti ?

– Il ne s'est pas converti. Ce sont les autres qui se sont convertis. Lui était juif et l'est demeuré. »

Iréna arriva dans un petit village à l'entrée duquel était accrochée une pancarte indiquant « Territoire nettoyé de ses Juifs ». Il s'avéra qu'un vieux Juif, dont les trois fils avaient émigré en Amérique, avait vécu là. Il avait désespérément attendu un visa lui permettant de les rejoindre. Malade, il avait été exécuté dans son lit.

Iréna entra dans la taverne, suscitant aussitôt l'intérêt. Les femmes l'entourèrent en lui tendant un verre. Une femme se plaignit de son mari qui la brutalisait et la blessait. La réponse d'Iréna fusa : « Viens avec nous. Nous sommes une même famille. »

On apprit aussi qu'une femme battue par son mari l'avait égorgé avec un couteau de cuisine. On avait commencé par parler d'elle comme d'une meurtrière, mais bien vite, les paysans avaient attribué l'acte blâmable à Iréna. « Elle incite nos femmes à ne pas écouter leur mari, c'est elle qui prêche que Jésus était juif. Elle contient tout le mal du monde. »

Craignant que le sort d'Iréna ne soit semblable à celui de la femme qui avait assassiné son mari, les femmes l'implorèrent : « Cesse de parler, retiens-toi. À partir de maintenant, fais comme si tu étais muette. »

Mais comme un fait exprès, l'automne plaçait dans la bouche d'Iréna un flot de paroles. Elle dessinait l'enfer et le paradis avec des couleurs qui clouaient les paysannes à leur banc. Et il n'était pas rare que l'une d'elles s'agenouille devant elle et lui dise : « Bénis-moi, ma fille, je suis plus bas que terre. »

Iréna ne demandait jamais : « Quelle est ta faute ? » mais s'agenouillait près d'elle en déclarant : « Le Fils envoyé par le Père va te délivrer du mal dans lequel tu es engluée. Adresse tes prières à son icône. »

Elle avait parfois la sensation que des forces nouvelles coulaient dans ses veines, et qu'elle était capable de traverser la terre entière. Dans ses moments d'abattement, elle priait : « N'ôte pas de moi ton esprit. »

CHAPITRE CINQUANTE-HUIT

La plupart des jours n'étaient pas constitués de visions, mais d'humiliations. Un paysan surgissait soudain d'un buisson et la frappait avec sa canne. Un chien se jetait sur elle. Un peu plus loin, une folle criait : « Maudite Juive ! » Lorsqu'il lui semblait que le pire était encore à venir, elle se cachait dans un fourré où elle dormait quasiment toute la journée.

Elle finit par se décider : Je dois me laver, advienne que pourra. Les eaux du Pruth coulaient désormais en un flot puissant et glacé. Elle se déshabilla et y plongea, comme dans son enfance. À l'époque aussi l'eau était froide, mais elle s'y habitua rapidement.

Cette fois, il en fut autrement. L'eau lui déchira la chair. Elle essaya de surmonter la douleur qui s'intensifia, au contraire, et la pétrifia. Elle sortit de l'eau, sonnée et aveuglée.

Le faible soleil encore dans le ciel sécha son corps. Elle se dépêcha de se rhabiller et d'aller dans une auberge, à l'entrée de laquelle elle découvrit les deux prostituées avec qui elle avait discuté autrefois. Elles étaient alors maquillées, bien vêtues, et sentaient bon le parfum. À présent, elles avaient l'air négligées, et leurs vêtements exhalaient une odeur tenace de vodka.

Iréna ne se souvenait pas de leur nom. Elle demanda : « Que devenez-vous, mes chères sœurs ?

– Rien de neuf dans notre métier », dit la plus âgée.

Iréna ne leur dissimula pas la vérité de son côté :

« Les hommes me pourchassent avec leurs fauchets ou de simples bâtons.

– Ils nous menacent aussi. C’est notre destin depuis que notre corps ne nous appartient plus.

– Vous avez appris à dominer la peur ?

– Non. Un corps meurtri est plus vulnérable et sans espoir de salut. La peur s’intensifie avec les années. »

Le calme, ou plutôt, l’impassibilité de la prostituée sidéra Iréna.

« Et toi, Iréna, comment vas-tu ?

– Je vais de bois en bois, d’auberge en auberge. Et j’ai appris ceci : dans les auberges, seules les femmes ne m’assaillent pas de paroles blessantes et ne cherchent pas à m’humilier. Ma bouche s’ouvre après deux ou trois verres, et je trouve ce que je dois dire.

– Tu as une maison ? Nous entrons dans la saison froide.

– Oui, non loin d’ici, mais je ne sais pas si elle tient encore debout.

– Nous avons une chaumière dont le propriétaire augmente le loyer tous les quelques mois. Au début, on protestait en menaçant de partir. Et puis on s’est rendues à l’évidence. Mon amie Sofia et moi sommes des femmes fortes. Quand les hommes ne se comportent pas correctement, on les jette aux chiens. Comme ça, les paysans savent que Jenny et Sofia n’ont pas perdu leur dignité. Tout n’est pas permis, y compris avec les mots ! Les mots orduriers sont parfois pires que les perversions.

– Vous ne songez pas à partir dans une grande ville ou en Amérique ? leur demanda Iréna.

– Si, si. Mais où trouver l’argent ? Nous avons plus d’une fois économisé pour quitter cet endroit, sauf que tout était dépensé chez les médecins avant même d’avoir réuni la somme nécessaire. Ils sont voraces avec l’argent. Ils n’imaginent pas quel prix douloureux coûte chaque centime gagné. Un jour, Sofia a explosé devant un médecin en le traitant d’opresseur de pauvres. Le type ne s’attendait manifestement pas à une

apostrophe aussi déchirante. Il a fini par dire : “La consultation d’aujourd’hui est gratuite.” Tu as froid, Iréna ? Je vois que tu trembles.

– J’ai honte de quémander une guenille.

– J’ai chez moi un manteau en peau de chèvre que je n’ai jamais porté et que je n’ai pas l’intention de porter un jour. Je pourrai te le donner si tu veux. »

Iréna remercia d’une inclination de la tête.

Sofia se leva en disant : « Je dois y aller. J’ai un client.

– Qui sait ce qui attend mon amie avec ce nouveau client ? Ici, il n’y a plus d’étudiant juif sachant cajoler les femmes. Seulement des clients grossiers ou pervers qui te piétinent sans pitié. Viens, entrons prendre un verre. C’est moi qui t’invite.

– Pourquoi ? s’étonna Iréna.

– Parce que tu me plais. »

Iréna but un verre, et les mots revinrent. Elle parla de nouveau de Jésus, de son père et de sa mère qui étaient juifs. Elle dit que son père lisait avec Lui la péricope de la semaine. Son grand-père Le dévisageait en disant : « Cet enfant lit et comprend. »

Les femmes ivres ne l’embarrassèrent pas avec des questions et l’accueillirent à bras ouverts. Quand une femme restée sobre chercha à la mettre en difficulté, les femmes ivres la repoussèrent.

Iréna avait compris que, après cinq ou six verres, mieux valait ne pas parler, mais chanter. Le chant réussit là où les mots échouent : il ouvre le fond du cœur.

Vers minuit, alors que l’ambiance était à son comble, elles chantèrent : « Jésus était juif, son père et sa mère étaient juifs. »

CHAPITRE CINQUANTE-NEUF

Les nuits étaient froides désormais, mais à minuit, la propriétaire de l'auberge la mit dehors avec les autres. Aucune femme ne l'invita chez elle. Ses jambes la traînèrent à travers champs, jusqu'à ce qu'elle trouve une grange où la promesse qu'elle faisait à toutes ne se réalisa pas : elle avait peur de chaque ombre et du moindre bruit.

Elle crut apercevoir Blanka qui errait dans les champs. Le corps voûté, elle ressemblait aux malades et aux pestiférés qui avaient suivi le Messie, et Iréna se réjouit que la lumière du ciel soit descendue sur la jeune fille attardée. Elle connaîtrait le salut comme les autres.

Elle voulut se lever et courir vers elle pour l'embrasser, mais la lumière s'éteignit et elle cessa de voir dans l'obscurité.

Le lendemain, Blanka apparut de nouveau, mais sous un autre aspect, robuste et ruisselante de sang, comme si l'assassin n'avait pas achevé sa tâche.

Les mots fusèrent de la gorge d'Iréna : « Où vas-tu, Blanka ? »

Effrayée, la jeune fille s'effondra.

Ensuite, elle la revit quelquefois, en rêve ou éveillée. Elle lui criait : « N'aie pas peur. Toi aussi, tu connaîtras le salut. »

Une fois, elle fut tout près d'elle, mais Blanka se déroba au dernier moment. Iréna s'écroula en sanglotant.

À présent, des femmes, des enfants et des malades affluaient vers elle, venant des villages et des fermes. Les vieux aussi s'approchaient parfois

pour réclamer sa bénédiction. Il s'avérait que l'assassinat des Juifs ne laissait pas beaucoup de gens en paix. Certains se plaignaient d'esprits mauvais errant dans leur cour, tandis que d'autres rapportaient les cris terrifiants qui s'élevaient de la terre, la nuit.

Iréna trouvait les mots pour chacun. De leur côté, les femmes lui tendaient une pièce ou une miche de pain.

Elle aurait pu louer une maison et y vivre, mais ses jambes ne restaient pas en place, l'entraînant d'un endroit à l'autre. Elle grimpait sur les collines, la majeure partie du jour, et descendait le soir à l'auberge des femmes. Son cœur lui murmurait qu'il lui fallait être en compagnie des créatures de Dieu. Elle parlait pendant des heures du supplice de Jésus. Ce qu'elle n'avait fait qu'entrevoir de manière floue dans son enfance se révélait désormais avec clarté dans toutes ses dimensions. Elle savait combien Jésus avait souffert à chaque étape de sa courte vie, et qu'Il avait voulu aider les malades et les maltraités qui Le suivaient, mais elle évoquait particulièrement sa présence à Jérusalem, et la façon dont Il s'était frayé sans la moindre crainte un chemin parmi les prêtres corrompus.

Entre chien et loup, des pensées sombres s'abattaient sur elle. Elle demeurait dans la grange, enlaçant le chiot en tremblant. Elle décampait dès qu'un homme approchait.

Alors que l'automne était à son apogée, un homme surgit de nulle part, grand, chauve, une cinquantaine d'années. Il lui apparut tout d'abord comme l'un de ces artisans faisant du porte-à-porte pour réparer une roue, souder la poignée d'une marmite ou aiguiser un couteau.

« Bonsoir », cria-t-elle.

Il releva la tête et elle vit qu'il s'agissait de monsieur Katz, tel qu'il était de son vivant : visage fermé, le front sombre barré d'une ride. Il lui manquait seulement le sac qu'il traînait toujours de la charrette au magasin, puis dans le cellier. Où est le sac ? fut-elle sur le point de demander, avant

de comprendre qu'on ne posait pas de questions ainsi à un homme au milieu des champs, toutefois elle dit : « Que faites-vous ici, monsieur Katz ? »

Elle ne s'était jamais adressée à lui et s'en éloignait sitôt qu'elle l'apercevait. Son silence la terrifiait.

Elle se souvint que c'était vers lui que les clients du magasin se tournaient pourtant, à lui qu'ils posaient des questions ou faisaient des remarques. Mais il ne réagissait pas. Une perplexité réfrénée s'étalait sur son visage. Il était difficile de déterminer s'il réfléchissait ou n'entendait pas.

Un jour, alors qu'elle était enfant, elle avait songé que, s'il avait vécu au temps de Jésus, ce dernier l'aurait délivré de son mutisme.

« Où vos pas vous portent-ils donc ? » demanda-t-elle à la manière des curés.

Katz baissa la tête, comme si on lui avait posé une question à laquelle il ne fallait pas répondre.

« Je ne sais que faire, vous m'effrayez », dit Iréna d'une voix tremblante.

Il ouvrit sa bouche muette de façon surprenante :

« Nous ne pouvons pas mourir.

– Pourquoi ?

– Parce que l'on ne nous a pas donné la mort comme il faut.

– Vous êtes encore vivants ?

– Apparemment.

– Qui me parle ?

– Moi. Tu ne me reconnais pas ? dit Katz en souriant.

– Vous ne parliez pas de votre vivant.

– Maintenant on a le droit de parler », dit-il, et son visage tressaillit, comme s'il venait seulement de comprendre quelque chose.

Puis il s'éloigna sans un mot.

« Où allez-vous ? demanda Iréna en élevant la voix.

– À la fosse qui est à l'entrée du magasin », répondit-il en s'éclipsant.

Elle ne dormit pas cette nuit-là. Des visions lointaines et proches se mêlaient dans sa tête. Elle ressentait la solitude dans chacun de ses membres. Un tremblement s'empara d'elle à l'aube et ne la quitta plus.

Puis il lui sembla que les mots salvateurs étaient sur le point de revenir pour l'arracher à l'abîme des ténèbres. C'était un sentiment trompeur. Elle était au milieu d'un champ, près d'une cabane abandonnée, le chiot contre son sein, comme si elle avait été propulsée d'une vie remplie et agitée vers un silence de plomb.

Quelle avait été la teneur de cette vie ? Elle ne s'en souvenait plus. Le champ ouvert à tout vent la dévorait de peur. Elle recula vers la cabane en ruine, comme si celle-ci avait le pouvoir de la protéger.

CHAPITRE SOIXANTE

Plus tard, une femme s'approcha d'elle et lui dit : « Je m'appelle Mila, je suis veuve, mon mari est mort il y a plusieurs années et mes enfants se sont dispersés en ville. Depuis que les Juifs ont été assassinés, les nuits sont devenues des cauchemars. En vérité, je les haïssais, mais je ne souhaitais pas leur mort. À présent, il me semble que les fantômes réclament la mienne.

« Autrefois, ma maison était pleine, aujourd'hui elle est vide. Il n'y a plus que les murs et moi. La nuit, les fantômes se tiennent à la fenêtre, ils ressemblent aux Juifs que j'ai connus, mais ils sont plus transparents. On dit qu'ils propagent le typhus. Dans les villages d'à côté, la maladie a déjà surgi et tué quelques bébés et quelques vieillards.

« Iréna, sauve-moi de ces fantômes. Ils ne me pardonnent pas de les avoir haïs. »

Iréna l'écouta puis l'embrassa en disant : « Donne-moi ta peur.

– Comment ferais-je cela ? s'effraya la paysanne.

– Donne-moi ta main et dis : Je te transmets ma peur. À partir de maintenant, ta peur devient mienne. »

La paysanne s'agenouilla. Iréna posa sa main sur sa tête.

« Désormais, tu es reliée à Jésus. Prie-le. »

La pluie se mit à tomber. Iréna se dirigea vers l'auberge de femmes la plus proche. Les femmes se réjouirent de la reconnaître.

Iréna comprit que ce n'était pas un temps pour parler et se mit à chanter dès le premier verre : « Rendez grâce à Dieu car Il est bon, car sa grâce dure à jamais. »

Elle apprit que le typhus se manifestait de toutes parts. Les prêtres ne chômaient pas, mais n'avaient pas le pouvoir d'arrêter l'épidémie. Les gens cherchaient à fuir leur maison avant de rentrer le soir, défaits.

Une plainte s'éleva du plus profond d'Iréna.

« Dieu tout-puissant, dis-moi ce que je dois dire aux gens. »

Puis on but beaucoup, on se tut longtemps, on pleura. Iréna allait d'une femme à l'autre en réclamant : « Donne-moi ta peur. » Si la demande restait sans réponse, elle serrait la femme dans ses bras en lui intimant : « Dis aux fantômes : Jésus était juif. Ses parents et ses ancêtres étaient juifs. À présent, Il est le défenseur des Juifs assassinés. Il va faire ce que nous n'avons pas fait. Nous sommes demeurés à l'écart sans réagir lorsqu'on les a assassinés. À présent, Jésus les défend. »

Une femme ne put se retenir de demander :

« Jésus aime les Juifs ?

– Jésus aime autant les Juifs que les non-Juifs.

– Il les a toujours aimés ? Pourquoi le curé ne nous l'a pas dit à l'église ? »

Puis la femme ôta un pendentif de son cou.

« Nous avons volé ce pendentif à nos voisins juifs. C'est de l'or pur.

– Ne m'oblige pas à recevoir ce bijou, dit Iréna.

– À qui le donnerai-je ? Qui est digne de le recevoir ? » se désola la femme en éclatant en sanglots.

Face à sa détresse, Iréna la rassura : « Je vais l'accepter de tes mains, mais ce ne sera pas pour en tirer plaisir ni pour me l'approprier. Je demanderai au ciel ce que je dois en faire. »

Une autre femme s'approcha d'Iréna.

« J'ai reçu cette montre des mains d'une Juive que j'ai cachée dans ma cave pendant quelques jours. Quand les perquisitions se sont intensifiées, je lui ai dit de partir. Il était minuit passé, j'étais persuadée que personne ne la verrait quitter ma maison. Je me trompais. Un paysan qui avait traîné à la taverne et rentrait chez lui l'a aperçue, lui a couru après, l'a attrapée et livrée aux gendarmes. Depuis, je la vois chaque nuit, qui me supplie : "Ne me dénonce pas." Et je ne cesse de lui répondre : "Si on te trouve chez moi, on m'emprisonnera aussi et mon châtiment sera pareil au tien." À présent, le cercle des fantômes se resserre autour de moi. Je n'ai pas eu l'audace ni la force de mourir avec elle. Que faire ?

– Dis : Jésus était juif. Nous avons nié qu'il était juif pendant toutes ces années. Maintenant, il est permis de prier et de proclamer : Ce ne sont pas les Juifs qui ont assassiné Jésus.

– J'ai pensé m'enfuir avec ma sœur et me joindre à ceux qui s'éloignent de l'épidémie, mais j'hésite. Qui s'occupera des vaches, des moutons et des chèvres ?

– Tu en as discuté avec ta sœur ? demanda Iréna.

– Non. Elle est très malade, elle ne prononce plus un mot.

– Reste à la maison et soigne-la, dit Iréna d'une voix claire.

– Le typhus, c'est une maladie des hommes, ou des bêtes aussi ?

– Pour autant que je sache, seulement des hommes.

– Prends cette montre, j'ai peur de la garder.

– À une condition : prie Jésus et implore-Le de protéger le peu de descendants qu'il a encore en ce monde.

– Ça servira à quelque chose ?

– Je n'en ai aucun doute. »

CHAPITRE SOIXANTE ET UN

À partir de là, les journées furent claires et froides. Les Carpates lui apparaissaient comme les montagnes de Galilée. Ici, Capharnaüm, et là, le lac de Tibériade. Elle avait le pressentiment que le jour ne tarderait plus où elle croiserait le cortège saint et se joindrait à lui. Ses peurs se détachaient d'elle à la lumière du jour, et son errance la comblait d'extase. Même ses jambes gonflées la portaient facilement. Elle grimpait pendant des heures puis s'effondrait à midi, au pied d'un arbre, et s'endormait. Parfois, son errance durait plusieurs jours sans qu'elle s'accorde de trêve. Lorsqu'elle croisait un bélier ou un poulain, elle restait près de lui en le caressant et en lui parlant. Elle avait remarqué que, parmi les fidèles de Jésus, il y avait aussi des animaux.

Elle pensa d'abord qu'elle allait de l'avant sur sa route, mais au terme de plusieurs jours de marche, elle constata qu'elle tournait en rond : les mêmes maisons, les mêmes auberges, les mêmes hommes qui lui lançaient un regard mauvais.

L'une des deux prostituées vint à sa rencontre : « Où avais-tu disparu, ma chérie ? Il fait froid. J'ai un manteau en peau de chèvre. J'ai bien fait de le prendre avec moi. Tiens, il te réchauffera.

– Merci, je vais l'enfiler tout de suite.

– Que fais-tu en ce moment, Iréna ?

– J'essaie sans relâche de stopper l'épidémie, mais c'est manifestement au-dessus de mes forces.

– Jenny et moi éprouvons cette épidémie dans notre chair. Les clients ont cessé de venir. Même les plus anciens se détournent lorsqu'ils nous croisent, comme si nous étions coupables. Heureusement qu'on a une chaumière, un petit jardin et deux vaches qui nous donnent du lait. Après des années de travail pénible et sans nulle reconnaissance, nous sommes enfin autonomes. On se couche tôt et on se lève tard. On profite l'une de l'autre en se racontant comment le temps est passé.

– Moi, où que j'aïlle, les hommes me pourchassent, lui confia Iréna.

– Comment réagis-tu ?

– Je me dis : Tu n'as pas le droit d'avoir peur. Tu as une petite mission et tu dois l'accomplir, quel qu'en soit le prix.

– J'ai entendu des gens affirmer que c'était nous qui propageons l'épidémie. Les gens ne savent pas que les clients ont arrêté de nous fréquenter. On se tient nous-mêmes compagnie, on se lave, on se repose et on dort tout notre saoul.

– Tu te sens forte ?

– Je ne pense plus à moi, répondit Sofia.

– Ça a toujours été ainsi ?

– Non, c'est seulement depuis que nous n'avons plus de clients que nous sommes livrées à nous-mêmes. Viens boire un verre, je t'invite.

– Et si c'était moi qui t'invitais ? Où est ton amie Jenny ?

– Il lui reste un client fidèle. Il est toujours venu la voir, y compris les jours de froid polaire.

– Elle ne craint pas qu'il la contamine ?

– Si, mais elle a du mal à rompre le lien avec lui. »

Une poignée de vieilles femmes étaient assises à l'intérieur de l'auberge. Il était difficile de savoir si elles sommeillaient ou écoutaient la musique s'échappant du gramophone. De temps à autre, l'une d'elles relevait la tête en donnant son opinion : « Ça n'a pas de sens de fuir. L'épidémie est partout déjà, y compris dans la charrette avec laquelle on

s'enfuirait. Mieux vaut rester à la maison, profiter de la chaleur du poêle et se rendre la soirée agréable avec un petit verre. Ça n'a pas de sens de prendre ses jambes à son cou. L'épidémie vous rattrapera où que vous soyez. Mourir pour mourir, autant que ce soit dans votre lit, couvert de l'édredon hérité de votre mère. »

Son amie assise près d'elle acquiesça : « Tu as raison. Tu ne sais même pas à quel point tu as raison. »

À l'auberge des femmes, plus personne ne demandait ce que faisait cette étrange créature parmi elles. Le nom d'Iréna la précédait. Les femmes l'assaillaient de questions et réclamaient sa bénédiction. Personne ne mettait plus en doute ses forces révélées.

La nuit, elle prêchait, et voici ce qu'elle disait : « Il n'y a plus de magasins juifs, plus de dépôts de marchandises, de moulins. Levez-vous et demandez pardon aux assassinés. Clamez que Jésus était juif. Que ses parents et ses grands-parents étaient juifs. »

Malgré cette mission ingrate, elle aimait les chemins, les coteaux et les animaux qui se présentaient à elle. La pensée que le Messie avait placé dans sa bouche les mots qui permettraient aux créatures d'arracher la peur de leur cœur la portait d'un endroit à l'autre en lui insufflant des forces.

Elle priait secrètement pour que les mots vivent toujours en elle et ne l'abandonnent jamais. Elle demeurait dans la crainte que cela n'arrive. Elle demeurait assise pendant des heures en répétant les mêmes mots afin de les retrouver au moment où elle en aurait besoin.

À vrai dire, ce n'étaient pas ces mots-là qui venaient à son secours. Ils s'évaporaient très vite. Lorsqu'elle se tenait devant les autres, des mots nouveaux la submergeaient et elle parlait dans un flot continu. Puis une faiblesse l'accablait, et quand une femme lui adressait la parole, elle ne savait que lui répondre.

CHAPITRE SOIXANTE-DEUX

Il lui semblait parfois qu'elle était en route vers le Vieux pour lui réclamer une aide concrète. Elle se disait : Les gens l'ignorent, mais le Fils savait qu'Il serait dénoncé au terme de son périple, interrogé, puis cloué sur la Croix, à la grande joie des délateurs.

Il lui arrivait de ressentir une douleur dans la paume de ses mains et dans ses pieds, comme si on y avait planté des clous.

« S'Il savait ce qu'allait être sa fin, pourquoi ne s'est-Il pas enfui ? demanda en s'agenouillant une des femmes malades qui la suivait.

– Il voulait rester encore avec nous », répondit Iréna en s'identifiant pleinement à lui.

Puis elle ajouta pour elle-même :

« Le pèlerinage à Jérusalem est exaltant, mais sa fin est tranchante. »

Souvent, elle s'asseyait sous un arbre, tentait de suspendre le temps et chuchotait : « Ne pas se presser, ne pas courir. Qui sait quelles épreuves nous attendent encore ? Il n'y a plus de Juifs, mais leurs esprits remplissent toutes les demeures. Ils seront avec nous à jamais. »

Elle s'adressait désormais aux esprits en usant du « vous » :

« Vous êtes au ciel à présent, pourquoi descendre nous effrayer ? La place des morts est au ciel, pas dans les champs ni dans les cours. »

Elle vouvoyait même son amie d'enfance Adéla.

« Pourquoi tu me vouvoies ainsi ? osa lui demander celle-ci.

– N'est-ce pas ainsi qu'il faut s'adresser aux morts ?

– Mais tu ne m’as jamais vouvoyée, insista Adéla.

– En effet, tant que tu étais en vie.

– Je suis encore en vie, dit Adéla d’une voix claire. Personne ne me prendra la parole. Je n’ai certes plus de corps, mais mon âme vit en moi et continue de scruter ce que j’ai fait ici-bas et ce que l’on m’y a fait. Je t’ai toujours tutoyée. Tu m’as confié tes maladies, je t’ai donné de l’aspirine et des gouttes de valériane. Je n’oublierai pas la soupe de légumes que tu nous as offerte avant qu’Ilitch ne commette son forfait. »

Iréna savait qu’il ne fallait pas chasser les esprits par la parole, pourtant elle essayait. Elle avait constaté, par exemple, que mentionner le curé de son village, Nikolaï, était un bon moyen d’accéder à un sommeil ininterrompu et dénué de terreurs. Mais les stratagèmes n’agissaient pas toujours. Lorsqu’ils ne servaient à rien, elle quittait sa couche et se rinçait le visage en se disant : Le matin va bientôt venir et engloutir la mauvaise obscurité.

Anton avait disparu de ses pensées, même si elle le voyait quelquefois sous les traits d’un paysan travaillant dans les champs, ou d’un artisan assis sur un billot de bois dans une menuiserie. Elle s’effrayait, puis se ressaisissait aussitôt.

Elle répétait parfois ses propos concernant les hommes qui brutalisent leur femme : « La matrice est le secret sacré de la femme. Quiconque la meurtrit sera châtié. »

Ses cheveux blanchissaient, et les femmes cessèrent de l’appeler « ma fille ». Même les femmes âgées lui donnaient du « petite mère ». Ce nouveau qualificatif ne la flattait pas.

Je n’ai même pas d’enfant, voulait-elle s’écrier. Je ne suis pas digne d’être appelée ainsi.

Mais la nuit, les hallucinations l’enflammaient et elle s’imaginait enceinte d’un enfant qui ressemblerait à Jean le Baptiste et purifierait les créatures de la souillure qui les avait imprégnées. Elle gardait ces

hallucinations pour elle et répétait : « Les hésitations sont nombreuses et le cœur n'est pas en paix. Nous lutterons de nombreuses années encore contre les cauchemars, mais le jour viendra où Jean le Baptiste nous purifiera. Il a commencé à le faire, il continuera. »

Elle rencontra des paysans grossiers qui l'assaillirent, la traitèrent de tous les noms et l'accusèrent de séduire les jeunes garçons en leur permettant de téter ses seins. Mais Iréna ne craignait plus personne. La certitude qu'il lui fallait être auprès des femmes, parler avec elles, se taire avec elles, était plus forte que toutes ses peurs.

Lorsqu'une femme vint la voir en se plaignant des maux de tête qui lui faisaient perdre la raison, Iréna dit d'une voix claire : « Je prends toutes tes douleurs, petite mère. Je ne suis pas venue au monde pour dépouiller les gens, mais pour les délivrer de leurs souffrances. Donne-les-moi toutes. Elles seront miennes désormais. »

Entendant ces phrases limpides, la femme s'agenouilla et se signa.

« Comment est-ce possible, serais-je en un lieu saint ? »

Et partout, Iréna répétait : « Donne-moi tes souffrances, donne-moi ta chair douloureuse, donne-moi ton humeur mélancolique. Je peux contenir en moi beaucoup de souffrances. Je ne suis pas venue au monde pour autre chose que cela. »

Certains la bénissaient pour ces paroles, tandis que d'autres l'insultaient et la traitaient de sorcière.

CHAPITRE SOIXANTE-TROIS

La pluie tombait sans relâche, mais Iréna continuait à marcher. Lorsqu'on lui demandait où elle allait, elle répondait : « À Jérusalem », persuadée que les pieds du Messie avaient foulé les collines grises qu'elle arpentait, et que, en suivant ses traces, elle rencontrerait bientôt ceux qui l'avaient rejoint.

Elle pouvait demeurer des heures au milieu d'un champ, ivre de l'abondance qui la submergeait. Lorsque des femmes l'accompagnaient, elle leur parlait des cascades de lumière qui s'écoulaient d'en haut pour la purifier.

Tandis qu'elle avançait, un paysan ressemblant à Anton se posta ostensiblement devant l'entrée de sa chaumière. Il avait la même attitude cassante, le même regard froid et impitoyable, comme s'il rentrait tout juste du travail en demandant : « Où est la soupe ? Où est le rôti ? »

Un cri faillit déchirer la gorge d'Iréna : Tu existes encore ?

Le paysan ne la lâcha pas des yeux et elle ressentit longtemps les flèches qu'il avait plantées dans son corps.

Cette nuit-là, elle eut un sommeil agité. Elle vit en rêve ses parents et Anton, assis ensemble, comme une famille soudée. « Où étais-tu passée, Iréna ? » lui demanda sa mère d'un ton qui lui était familier, mélange de condescendance et de reproche.

Iréna souhaitait fournir une réponse longue et détaillée, mais tous les mots restèrent bloqués dans sa gorge. Elle eut une sensation d'étouffement

et se réveilla.

Elle restait désormais jusque tard dans la nuit dans des auberges de femmes, racontant sans relâche le périple de Jésus dans les montagnes de Samarie et de Judée, et parlant des nombreuses personnes qui l'avaient suivi et avaient connu le salut. Elle poursuivait en parlant de son courage et de son calvaire lors de sa crucifixion : « Mais Lui, malgré toutes ses souffrances, est revenu vers nous et vit parmi nous, grâce à Dieu, concluait-elle.

– Comment ça ? disaient les femmes.

– Chaque jour, Il revient parmi nous. Celui qui s'adonne à une juste contemplation sait qu'Il est présent en nous, chaque jour et à chaque heure. Si nous suivons son chemin, nous rejoindrons aussi le Père. »

Puis elle décidait de ne pas traîner et reprenait la route. Des nuages bas recouvraient les collines désolées. Une lumière bleue, transparente, telle une flamme fine et tranchante, scintillait à la cime nue des arbres.

En bas, le long du Pruth, des charrettes bondées d'hommes, de femmes et d'enfants fuyant l'épidémie de typhus se pressaient. Lorsqu'on demandait à ces gens où ils fuyaient, ils répondaient brièvement : « L'essentiel est de ne pas rester chez nous. »

Les églises déversaient des processions de fidèles portant oriflammes et icônes afin de faire pénitence. Les prières retentissaient partout, mais les mélodies murmurées avaient une puissance plus grande. Cachée entre les arbres, Iréna chuchotait : « C'est le début de la grande purification. »

Sans qu'elle s'en aperçoive, des mots prononcés dans les auberges lui revenaient. Maintenant qu'il n'y a plus de magasins juifs, le monde est vidé de contenu vrai. Les quelques Juifs qui vivaient parmi nous étaient le miroir dans lequel nous nous reflétions. Ils nous servaient sans relâche, faisaient venir jusqu'à nous et par tous les moyens des vivres, des tissus, des effluves de la grande ville. On les haïssait, on n'avait jamais pitié d'eux, on les a

poussés au désespoir, et pour finir, on les a assassinés, pensa Iréna en résumant la situation pour elle-même.

On lui apprit que le typhus n'épargnait aucun endroit. Les auberges s'étaient vidées. Nulle âme qui vive sur les routes désertes.

Il arrivait qu'une femme surgisse et s'agenouille devant elle.

« Que dois-je faire ? Ma fille unique a été contaminée par cette maudite maladie.

– Donne-moi la maladie de ta fille.

– Comment pourrais-je ?

– Tends la main et dis : Voici la maladie de ma fille. Prends-la-moi. »

Quand la paysanne avait du mal à prononcer ces mots, Iréna lui venait en aide et se chargeait de la maladie de sa fille. Elle allait de maison en maison, partout les femmes l'accueillaient en s'agenouillant. Si un malade se trouvait dans la demeure, Iréna disait : « Donnez-moi ses douleurs, donnez-moi sa maladie. » Et si un mort gisait sur son lit, elle consolait les vivants : « Il est déjà au ciel, il est déjà près du Fils. »

La flamme puissante de son âme la menait de chaumière en chaumière. La distance entre celles-ci était grande, mais elle ignorait ses jambes douloureuses. Elle se rendait partout où se dressait une maison.

Cependant, même dans ces heures de foi vigoureuse, elle connaissait des chutes sévères. Il lui semblait qu'Adéla et Blanka ne la laisseraient jamais en paix, y compris si elle parvenait à fuir au sommet des montagnes. Elle suppliait : « Laissez-moi accomplir ma mission. » Elle s'adressait parfois à elles dans son langage le plus doux pour demander : « Où êtes-vous ? Pourquoi ne venez-vous pas à moi dans vos corps ? »

Un jour, elle ne put se retenir de lâcher : « Ce qui m'agaçait plus que tout, Adéla, c'était ta ténacité. Ta façon de rester une nuit entière sur un exercice de calcul comme si le monde en dépendait. Ta façon de t'asseoir sur les marches d'escalier en apprenant des poèmes par cœur et en disant : “Je ne vais pas au Pruth. C'est dangereux d'y nager.” Cette attitude me

mettait en rage. Je ne te l'ai jamais dit, mais cette fois, j'ai décidé de ne plus me taire.

– Tu es encore préoccupée par ces broutilles ? s'étonna Adéla.

– J'ai décidé de ne rien te cacher.

– J'avais peur d'échouer. Sans le diplôme du baccalauréat, c'est impossible d'être admis dans un institut d'études supérieures.

– La plupart des gens vivent sans le baccalauréat, s'insurgea Iréna.

– Mes parents ont fondé beaucoup d'espairs en moi. Ils ont investi toutes leurs économies pour moi. Je ne voulais pas les décevoir.

– Mais tu réussissais toujours dans les études de toute façon.

– Pas complètement. Je réussissais les examens, mais je n'ai jamais eu de très bonnes notes.

– J'étais persuadée que toutes tes notes étaient excellentes.

– Non, pas une seule.

– Pourtant tu as achevé tes études et eu ton baccalauréat.

– Oui, mais pas avec la mention d'excellence comme l'espéraient mes parents.

– Ce n'est pas bien de leur part de te faire porter un poids aussi lourd.

– C'est comme ça chez nous », répondit Adéla, comme si le monde continuait de tourner à son habitude.

CHAPITRE SOIXANTE-QUATRE

Et il y avait des jours où les visions s'éteignaient dans ses yeux, où les mots s'éclipsaient, et elle s'asseyait sous un arbre comme l'une des paysannes malades qui la suivaient.

« Que t'arrive-t-il ? Pourquoi ne dis-tu rien ? lui demandaient celles-ci.

– Qu'y a-t-il à dire ?

– Il est interdit de parler comme ça », la contredisait la propriétaire de l'auberge.

Les verres de vodka la déprimaient. Elle restait immobile en marmonnant : « J'ai froid. L'humidité me dévore. Je n'ai personne ici-bas. Tout le monde veut ma mort. »

« Est-ce vraiment Iréna ? s'étonnaient les femmes. Qu'est-ce qu'on a bien pu lui trouver ? »

Iréna les entendait et savait que la flamme s'était éteinte en elle. Son corps l'avait trahie, elle n'était plus que coups et blessures.

Après des jours de dépression, la foi se ranimait en elle. Elle se tenait près d'une auberge ou sur le bas-côté de la route en clamant : « Désormais, la séparation entre le ciel et la terre n'existe plus. Désormais, lorsqu'un homme part aux champs, il entre aussitôt au royaume du ciel. Confessez-vous, purifiez-vous, car le royaume du Fils adviendra bientôt. »

Puis elle rassemblait ses affaires pour aller de maison en maison. Le typhus frappait partout, les enterrements se succédaient partout où les yeux se posaient. Le glaive brandi de l'ange de la mort oscillait à chaque porte.

Les vieux curés s'agitaient dans l'effroi, sans parvenir à endiguer la contamination.

Iréna sentait bouillonner en elle les douleurs et les maladies qu'on lui avait confiées. Ses jambes enflaient, elle se traînait comme si elle portait un sac de pierres sur le dos.

« Tu nous as promis le royaume des cieux. Où est-il ? » lui reprochaient les veuves.

Elle faisait la sourde oreille et continuait son chemin. La pensée que, avant toute grande ascension, il y a une grande dépression la fortifiait. Elle s'endormait brutalement, sans même s'en apercevoir, comme échouée sur un rivage désert.

CHAPITRE SOIXANTE-CINQ

L'automne était à son apogée, et Iréna progressait vers les régions montagneuses et inhabitées du Nord. Ici un village, là une pauvre ferme, et soudain, une cabane isolée suspendue au-dessus d'un gouffre.

De là, elle voyait ses parents à une autre distance. Lorsqu'ils étaient jeunes, ils avaient travaillé ensemble aux champs et dans la futaie. Ils débordaient de santé et le soir, à leur retour, leurs longs vêtements étaient imprégnés de sueur. Ils avaient vieilli brutalement et leur vie s'était désagrégée. Ils ne mangeaient plus dans la même assiette. Chacun prenait son repas quand cela lui chantait. La mère allait à l'église en urgence, comme si elle se précipitait chez un secouriste. Leurs dernières années avaient été pénibles : une suite continue de malentendus et de fâcheries. Ils piétinaient dans un délire gluant.

Durant ces années-là, Anton avait été plus proche d'eux que d'Iréna. Il comprenait mieux leur état confus. Ils l'amusaient.

Le seul être avec qui elle avait eu un lien était Adéla, mais elle en était toujours jalouse. À présent, elle l'enviait plus encore, car elle était en paix et était morte en même temps que ses parents.

C'était un vieux compte qui n'était pas réglé depuis l'enfance.

Elle s'échappait de ses pensées en allant voir les femmes. Leur présence adoucissait ses blessures, mais comme les auberges s'étaient vidées de leurs clientes, elle se rendait de maison en maison, au cimetière, partout où les êtres souffraient.

« Tous les obstacles ont été levés. La route vers Jérusalem est libre. »

Quand une femme lui disait que Jérusalem était loin, sur un autre continent, elle la rabrouait : « Jérusalem est le Saint des Saints, chaque être peut y accéder avec un effort.

– Pourquoi maintenant ?

– Parce que auparavant la vue était brouillée, les routes barrées, mais maintenant, les forces de lumière ont pris le dessus sur l'obscurité, et la route pour Jérusalem est libre.

– Que prendre pour le voyage ?

– Toi-même. »

Le Nord approchait, gris et sévère. Des traînées de brouillard flottaient sur les collines, bouchant l'horizon. Des pluies violentes immobilisèrent Iréna dans un hameau, sans église ni auberge. Les gens se saoulaient chez eux et ouvraient leurs fenêtres, le soir, en criant et s'insultant. Les voix lui rappelaient le petit tableau de l'enfer accroché au fond de l'église de son village. On y voyait aussi apparaître des visages blessés au milieu de la pourriture.

Le sentiment qu'on l'entravait, alors qu'elle approchait du but, la fit trembler. Elle rongea son frein pendant plusieurs jours, mais comme la pluie ne cessait pas, elle se remit vivement en route.

« Mieux vaut l'enfer qu'un village sans église ni auberge », dit-elle en décampant tant qu'elle en avait la détermination.

Elle arriva au village suivant, trempée et à bout de forces. Une femme la prit en pitié et la fit aussitôt entrer chez elle, où elle lui tendit des vêtements secs.

« Je m'appelle Iréna. Je vais à Jérusalem.

– C'est donc toi, Iréna, dont toutes les femmes chantent les louanges ? demanda la femme, stupéfaite.

– Nous sommes toutes les filles du Fils. Et le Fils ne distingue pas entre un homme et une femme. Il les aime tout autant.

– Ça fait longtemps que je n’ai pas entendu de tels mots sortir de la bouche d’un être de chair et de sang. »

Et la femme baissa la tête.

Iréna lui parla du hameau sans église ni auberge. Les hommes y battaient leur femme, dont les cris déchirants montaient jusqu’au ciel.

« Où se trouve ce village terrible ? s’alarma la femme.

– Parmi nous. Non loin d’ici. »

La paysanne lui servit une soupe chaude en lui racontant qu’un déluge s’était abattu sur la région. Les routes étaient inondées, les maladies pullulaient, et nul ne venait à leur secours.

Le soir, une foule de femmes se pressa dans la maison. Ici aussi, le typhus avait planté ses sabots. De nombreux bébés avaient été emportés par les anges du malheur. Iréna s’agenouilla près des femmes et pria avec elles en disant : « Les péchés sont innombrables, la souillure est grande, mais celui qui s’accroche au corps du Messie et souffre avec Lui sera purifié et sauvé. »

Elle s’approcha d’une femme qui avait éclaté en sanglots : « Pourquoi pleures-tu, ma fille ? Ton fils est maintenant à la droite du Fils. Il a déjà été secouru dans ses souffrances. »

Le lendemain, elle alla de maison en maison prier avec les malades et bénir les gens en bonne santé. Les bébés agonisant dans leur berceau lui insufflèrent le Verbe et elle parla de la foi, de la ferveur et de Jérusalem, qu’elle décrivit comme un long temple constitué de petits temples, où chacun pouvait se rendre pour se purifier, car chacun a ses propres fautes et il est bon pour chacun de quitter sa maison de son vivant et d’aller à Jérusalem. Celui qui craignait de quitter sa demeure devait penser à son temple qui se trouvait à Jérusalem.

Le soir, elle retourna chez la paysanne, épuisée, ses membres gagnés par la maladie. Les jambes lourdes et gonflées, elle vomit sans fin.

« J’ai échoué. Je voulais conduire tout le monde à Jérusalem.

– Tu en es tout près, dit la paysanne, comme si elle s’était immiscée dans son hallucination.

– Ils m’ont retardée.

– Qui ?

– Les hommes grossiers.

– Tu es plus forte qu’eux.

– Et pourtant, ils ont réussi à me rendre folle.

– Autrefois vivaient ici deux familles juives. On les a assassinées et elles se sont transformées en fantômes. Pourquoi m’effraient-elles ? demanda la femme.

– Parce qu’on les a assassinées, répondit Iréna d’un ton pragmatique, en ajoutant aussitôt : Dis dans tes prières : Protège tes descendants et ramène-les près de Toi. Ne les laisse pas errer dans des champs trempés et dans leurs maisons pillées. Ne les abandonne pas.

– J’ai peur de dire cela. »

La femme tremblait.

« N’aie pas peur. C’est une bonne action que de le dire, et grâce à cette vérité, le Sauveur te sauvera. »

Puis Iréna plongea dans ses hallucinations. Elle mentionna plusieurs noms et parla abondamment d’Adéla en la mettant en garde : si elle faisait trop d’efforts pour lire la nuit, elle ferait du mal à ses yeux. Il était manifeste que le lien avec Adéla était douloureux, mais fort.

À minuit, la paysanne sortit annoncer aux femmes amassées devant la maison qu’Iréna était au plus mal. Contaminée par le typhus, elle convulsait et proférait des paroles incompréhensibles.

Les femmes tombèrent à genoux en entendant la sinistre nouvelle et éclatèrent en sanglots. L’espace d’un instant, il fut manifeste que le monde était rempli de fautes et de méchanceté, rempli de maladies et de souffrances, et d’une grande obscurité. Celle qui s’était chargée de ses maux était elle aussi inguérissable et n’avait plus le pouvoir d’apporter le salut.

